3 M 60. — 4 fr. 50 — 3 s/6

Proben Pariser Aussprache



Les Parlers Parisiens

Anthologie phonétique

par

Eduard Koschwitz

Specimens of Parisian Pronunciation



Paris
59. Rue Bonaparte

H. Welter,
1893.

Leipzig
Querstrasse 8.

LES
PARLERS PARISIENS

LES
PARLERS PARISIENS

d'après les témoignages
de MM. de Bornier, Coppée, A. Daudet, Desjardins, Got,
d'Hulst, le P. Hyacinthe, Leconte de Lisle, G. Paris, Renan,
Rod, Sully-Prudhomme, Zola, et autres.

ANTHOLOGIE PHONÉTIQUE

PAR

EDUARD KOSCHWITZ
Professeur à l'Universite de Greifswald.



PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE
H. WELTER
59, RUE BONAPARTE, 59
ET A LEIPZIG, QUERSTRASSE 8

—

1893

TABLE DES MATIÈRES.

En France, on a toujours eu soin de bien prononcer et de suivre, dans la prononciation comme dans la syntaxe et dans le lexique, ce qu'on appelait et ce qu'on appelle encore: le *bon usage.* Dès le 12e siècle, les Français de l'Ile de France étaient persuadés qu'ils possédaient le monopole du beau langage et déjà les provinciaux d'alors admettaient cette prétention, non, toutefois, sans résister et sans défendre les droits de leurs dialectes locaux qui, on le sait, furent cultivés littérairement encore au 14e et même au 15e siècle. Tout le monde connaît les vers de Quene de Béthune, trouvère du 12e siècle:

Por çou j'ai mais mon chanter en defois,
Que mon langage ont blasmé li François,
Et mes chançons, oiant les Champenois
Et la contesse, encor dont plus me poise.
La roïne ne fist pas ke courtoise,
Qui me reprist, elle et ses fius li rois[1]);
Encor ne soit ma parole françoise,
Si la puet on bien entendre en françois.
Ne cil ne sont bien apris ne cortois
Qui m'ont repris, se j'ai dit mot d'Artois,
Car je ne fui pas norriz a Pontoise.

---

[1]) Le roi Philippe Auguste (vers 1180) et sa mère Alix de Champagne, veuve de Louis VII.

Le poète ne veut pas encore convenir de l'infériorité de son parler artésien. Mais les choses allèrent leur train. Aux 13e et 14e siècles, l'idiome de l'Ile de France va se propageant de plus en plus, favorisé par les circonstances politiques; au 15e siècle, il est, sans conteste, la langue nationale et les anciens dialectes sont relégués au rang d'incultes patois, dédaignés par tous ceux qui s'élevaient, par leur instruction ou par leur position sociale, au-dessus de la *misera plebs.* Cependant, déjà à cette époque, on ne pouvait manquer d'observer que les Français de l'Ile de France étaient bien loin de s'exprimer et de prononcer tous de la même manière: donc il fallait, dès ce temps, aller à la recherche de ce *bon usage*, que se sont acharnés à poursuivre, depuis, tous les grammairiens français, sans jamais pouvoir saisir cette fée Morgane qui, nécessairement, se dissout en nuées, quand on s'en approche de trop près. Dès qu'il y a des grammairiens, il y a des controverses sur les modèles à suivre. Au 16e siècle[1]), Tory (1529) affirme „que le stile de Parlement et le langage de court sont très bons"; Palsgrave (1530), „Angloys, natyf de Londres et gradué de Paris", suit dans son *Esclarcissement de la langue françoyse* l'usage de Paris et des pays qui sont situés entre la Seine et la Loire, parce que c'est là que la langue française est le plus parfaite; Pelletier (1549), est „de l'opinion de ceus qui ont dit qu'an notre France n'i a androèt ou l'on parle pur françoès, fors la ou èt la court"; Guillaume des Autels (1548) dit, au contraire: „onques ne me plut l'excuse d'vn langage corrompu, pour

[1]) Nous suivons ici l'excellent exposé que Ch. Thurot a donné sur ce sujet: De la prononciation française etc., Paris 1881, I, LXXXVII, ss.

dire que l'on parle ainsi à la court"; et il trouve que ses labeurs et ceux de Meigret et de Dolet „seroient . . . autant inutiles que si nous auions basti sur le sable: quand nous ne voudrons autrement establir et confirmer nostre langue, qu'à l'appetit des courtisans: veu leur estrange et variable mutation: ioint que la court est vn monstre de plusieurs testes, et consequemment de plusieurs langues, et plusieurs voix", observation juste et bien fondée. R. Estienne (1549) est d'avis que „le langage s'escrit et se prononce en plus grande pureté" aux cours de France „tant du Roy que de son Parlement à Paris, aussi sa Chancellerie et Chambre des comptes," et Matthieu, en 1559, s'exprime à peu près de même.

Sous Catherine de Médicis, l'usage de la cour perd de son prestige. Ronsard (1565) ne méprisait même pas les patois et recommandait l'emploi de mots „gascons, poitevins, normans, manceaux, lyonnois, ou d'autre païs" pourueu qu'ils fussent bons et qu'ils signifiassent ce qu'on voulait dire, „sans affecter par trop le parler de la cour, lequel est quelques fois très-mauuais, pour estre langage de damoiselles, et ieunes gentils-hommes qui font plus profession de bien combattre que de bien parler". H. Estienne (1582) déclare: „De dix courtisans (en exceptant ceux qui ont quelques lettres) vous n'y en orriez pas huict parler vint mots (de ceux qui ne sont pas des plus ordinaires et vulgaires) sains et entiers, et sans aucune deprauation." On voit percer l'orgueil du savant qui, dans son domaine, ne veut reconnaître d'autre autorité que la sienne ou celle de ses confrères. C'est pour la même raison qu'il donne au parlement la prééminence sur la cour: „Si le meilleur français se parle encore à Paris . . . c'est parce que Paris possède la cour dite de Parlement, où les licences de

langage s'entendent aussi rarement qu'elles sont fréquentes à la cour, et sont sifflées, tandis qu'à la cour elles sont applaudies.“ D'après Bèze (1584) qui, en bon protestant, dédaigne également la langue de la cour, la contagion d'une prononciation incorrecte gagne même le parlement de Paris. Delamothe (en 1592) tolère les courtisans, qui partagent le privilège de posséder la bonne langue avec ceux „qui font profession des lettres, comme aux courts de Parlements et Universitez“; en dehors de ce cercle restreint „il n'y a ny province, ny ville, ny place en France où l'on parle le uray et parfaict françois.“ L'usage de la cour est entièrement condamné par Palliot (1608) qui dit que „la droicturiére prolation des motz ne seroit du gibier des courtisans“, et par Maupas (1625) qui comme R. Estienne, Bèze, Delamothe etc. oppose à l'usage des „courtisans, singes de nouveautez“, celui „des doctes et bien disans és cours de parlement et ailleurs.“

On sait quelle importance souveraine prit la royauté, à partir du ministère de Richelieu. Naturellement les honneurs de la bonne prononciation revenaient à la cour. Vaugelas (1647) recommande „la façon de parler de la plus saine partie de la cour“ et la définit ainsi: quand je dis *la cour*, j'y comprens les femmes comme les hommes, et *plusieurs personnes de la ville où le prince réside, qui par la communication qu'elles ont auec les gens de la cour participent à sa politesse.*

Mais déjà Sorel, en 1654, proteste contre cette définition aristocratique: „Le bon usage des mots ne sera-t-il point connu ailleurs que parmi les gens d'épée pour la plupart? Ne s'observera-t-il point dans les synodes des prélats et dans les conférences ordinaires de quelques ecclésiastiques ou dans les sermons des prédicateurs? Ne se

trouvera-t-il point dans les assemblées des parlements et autres juridictions, où il se fait tant de harangues et de remontrances? . . . Le bon usage ne se rencontrera-t-il point aussi dans les conversations de tant d'officiers ou de notables bourgeois et de tant d'honnêtes gens qui habitent aux villes? Quoi, le plus grand nombre ne doit-il pas l'emporter sur le moindre?" Mais cette opinion trop démocratique n'était pas de son temps. Hindret, en 1687, revint au jugement de Vaugelas: „Le bel usage des manières de parler et d'ècrire se forme pour la plûpart à la cour et à Paris, et de là se va répandre dans les provinces", pour deux raisons: „la première, c'est parce que (le langage de la cour) est l'idiome de notre prince; et l'autre, parce que c'est le lieu où s'assemble tout ce qu'il y a de personnes illustres et considerables des provinces, dont les manières de parler sont plus épurées que celles des autres gens de leur païs, et qui les rectifient et polissent encore par la fréquentation de tous ceux qui approchent le plus de la personne du prince." Mais cette théorie qui, en fin de compte, ne reconnaît comme bon que le langage du roi seul, n'empêcha pas Hindret d'ajouter: „Il est certain qu'on parle aussi mal à la cour qu'en aucun endroit du royaume, et qu'on parle encore plus mal à Paris; mais ce n'est pas parmi les honnêtes gens". Plus loin, il soutient que „Paris est le centre de la perfection . . . du langage, qui, sans contredit, est le plus idiotique et le plus épuré de tous les autres du royaume . . . Il y a très-peu de différence entre le langage de Paris et celui de la cour. Celui de la cour pourroit avoir un peu plus de politesse, et celui de Paris tant soit peu plus de régularité: car j'ose dire que, sans la pratique des gens de lettres qui fréquentent la plûpart

du tems les gens de la cour, il ne laisseroit pas de se glisser quelques abus dans le langage.“

Ce sont les savants et les lettrés qui ont forcé Hindret à rebrousser chemin et à se démentir, en partie, lui-même. Leur autorité qui s'était déjà affirmée au siècle précédent allait augmentant depuis la fondation de l'Académie française. Delatouche (1696), dans son avertissement, dit qu'il a fait consulter plusieurs des plus habiles académiciens, et Buffier (1709), tout en reconnaissant l'autorité „du plus grand nombre des personnes de la cour“ estime que „les témoins les plus sûrs (du bon usage)“ sont „les livres des auteurs qui passent communément pour bien écrire, et particuliérement ceux où l'on a fait des recherches sur la langue“. Mais, tout le monde n'est pas de cet avis. Grimarest (1712) proteste: „ces messieurs (les savans) n'ont point le privilege de prononcer des arrests; . . . ils devroient s'acorder mieux qu'ils ne le font avec eux mêmes, s'ils veulent qu'on les suive“, et Girard (1716) exprime l'avis que l'autorité des dames, surtout de celles de la cour, „n'est pas au dessous de celle des savans“. Plus hérétique que tous, Saint-Réal émit, déjà en 1691, l'idée tout à fait moderne: „que les comédiens sont, à tout prendre, le meilleur modéle“ sur lequel on puisse se régler.

La régence du duc d'Orléans rendit à Paris, à la *ville*, comme on disait du temps de Louis XIV par opposition à la cour, une autorité que le retour de Louis XV à Versailles ne put lui faire perdre, et qui ne fit même que s'accroître par le développement de la philosophie du XVIII[e] siècle et par l'importance que prirent les gens de lettres dans la société parisienne.

Suivant Durand (1748), la vraie prosodie „est à Paris

au centre de la lumière et du bon goût, parmi les dames qui se piquent de génie et d'élocution, parmi les savans et les ecclesiastiques de la cour, parmi les académiciens et les avocats du premier ordre". Dumarsais (1751) dit que, „pour bien parler une langue vivante, il faudroit avoir le même accent, la même inflexion de voix qu'ont les honnêtes gens de la capitale". Et il définit le bon usage „la manière ordinaire de parler des honnêtes gens de la nation . . . j'entends les personnes que la condition, la fortune ou le mérite élèvent au dessus du vulgaire, et qui ont l'esprit cultivé par la lecture, par la réflexion et par le commerce avec d'autres personnes qui ont ces mêmes avantages". Antonini (1753) déclare qu'il a cru devoir s'en rapporter aux „avis de ceux qui parlent le plus purement; de gens de lettres sans accent; de dames de la cour et de Paris le mieux élevées". Suivant Duclos (1754), „tout grammairien qui n'est pas né dans la capitale, ou qui n'y a pas été élevé dès l'enfance devroit s'abstenir de parler des sons de la langue". Il dit ailleurs: „Ce qu'on apèle parmi nous *la société*, et ce que les anciens n'auroient apelé que coterie, décide aujourd'hui de la langue et des mœurs". Moulis (1761) donne les préceptes suivants: „Parlez dans la conversation comme on parle à la cour et dans la bonne compagnie de la capitale; parlez comme parlent nos dames bien élevées; ce sont nos meilleurs maîtres en fait de ton par rapport au langage. Parlez dans le discours soutenu comme on parle à l'Académie, dans la chaire, dans le barreau, dans les spectacles."

L'autorité de la cour demeura pourtant fort grande jusqu'à la Révolution, puisqu'en 1785 Montmignon s'exprime ainsi: „Entre mille usages vicieux ou incertains,

comment discerner le seul qui soit bon et authentique? C'est à la cour qu'il établit son tribunal, qu'il rend ses oracles. Le petit nombre de ceux qui la fréquentent apporte à la capitale ses décisions et sa manière de prononcer; qui de la capitale passent ensuite successivement de bouche en bouche dans les provinces et chez l'étranger." Et on ne peut l'accuser de prévention, car il dit ailleurs: „C'est à la cour qu'il faut chercher les modèles d'une prononciation régulière. Je l'avoue; mais où trouve-t-on aussi plus souvent qu'à la cour, et dans tous les genres, le foyer de la corruption et de l'instabilité?"

Depuis la révolution de 1789 et surtout depuis celle de 1848, il est devenu encore plus difficile de déterminer ce qu'il faut entendre par le bon usage, particulièrement en matière de prononciation. Feline (1851) dit: „Ce qui m'a déterminé, c'est l'usage le plus général, celui de la bonne compagnie, qui devait prévaloir." „Mais", ajoute Thurot, „que faut-il entendre par la *bonne compagnie?* Ce mot avait un sens précis du temps du premier Empire et même de la Restauration. La révolution de 1830 a divisé profondément la *bonne compagnie*, et, depuis 1848, la *bonne compagnie* a été noyée dans le flot croissant de la population parisienne. Aujourd'hui les *honnêtes gens* de la capitale, à définir le mot comme l'a fait Dumarsais, sont tellement nombreux et partagés en groupes si isolés entre eux, qu'il ne peut pas se former un usage commun qui serve de type."[1])

Thurot termine donc par une négation. Seulement, en bon Parisien, il ne doute pas un moment que ce ne soit uniquement à Paris qu'il faille chercher le bel usage

[1]) Thurot, *l. c.*, p. CII—CIV.

et la bonne prononciation. En cela, il suit l'ancienne tradition et il est d'accord avec la plupart des lexicographes et des grammairiens de nos jours. L'Académie, il est vrai, se montre énigmatique sur ce point. Dans la préface de sa dernière édition (1877), elle nous dit bien: „il y a un bon et un mauvais usage: c'est un fait que personne ne conteste. Les uns parlent et écrivent bien, les autres écrivent et parlent mal. Chaque profession a son jargon, chaque famille, et presque chaque individu, ce qu'avec un peu d'exagération on pourrait appeler son patois. En réalité, le bon usage est l'usage véritable puisque le mauvais n'est que la corruption de celui qui est bon. C'est donc au bon usage que s'arrête l'Académie, soit qu'elle l'observe et le saisisse dans les conversations et dans le commerce ordinaire de la vie, soit qu'elle le constate et le prenne dans les livres“ (p. V s.). Mais avec cela, nous n'apprenons pas, si l'Académie d'aujourd'hui admet un bon usage aussi en province, en tant que la province n'est pas simplement l'écho de la capitale, ni non plus, comment il faut faire et comment elle a fait elle-même pour distinguer le bon et le mauvais usage. Nous ne sommes guère plus avancés, si, un peu plus bas, nous lisons: „La bonne prononciation, c'est dans la compagnie des gens bien élevés, des honnêtes gens, comme on disait autrefois, qu'il faut s'y façonner et s'en faire une habitude. Quant aux étrangers, ils ne l'apprendront qu'en parlant la langue dont ils veulent se rendre l'usage familier avec ceux qui la parlent de naissance et qui la parlent bien (p. VII s.). Les professeurs de français, de nationalité étrangère, n'ont donc qu'à prendre leur retraite. Mais à quoi reconnaît-on les personnes qui parlent bien? Est-ce que véritablement tous les gens bien élevés sont en possession d'une bonne

prononciation, ou faut-il en excepter les provinciaux? Et à Paris même, faut-il s'adresser aux Parisiens de naissance ou peut-on se contenter de provinciaux qui y ont établi leur domicile? Littré, dans la préface de son dictionnaire, n'est pas plus explicite. Il nous dit bien, en parlant de la prononciation française, qu'elle est sujette à des variations, et il nous raconte qu'un vieillard „qui avait été toute sa vie un habitué de la Comédie française, avait noté la prononciation et l'avait vu se modifier notablement dans le cours de sa longue carrière“ (p. XII s.). Mais ni ce récit ni sa conclusion („Ainsi le théatre qu'on donne comme une bonne école *et qui l'a été en effet longtemps*, subit lui-même les influences de l'usage courant à fur et à mesure qu'il change“) ne nous disent, où il faut chercher la bonne prononciation et sur quoi se fondent ses propres décisions. Il est à croire que Littré a figuré tout simplement la propre prononciation, non pas telle qu'il l'avait reçue de la bouche de ses ancêtres, mais modifiée d'après des théories personnelles, qui, on le sait, l'ont mis souvent en opposition avec l'usage presque universel. En somme, ce serait donc la prononciation d'un Parisien qu'il aurait donnée pour modèle. Le dernier dictionnaire français qui fasse autorité, le dictionnaire général de Darmesteter et de M. Hatzfeld, lequel est en cours d'édition, a adopté la règle „de noter *de préférence*“ la prononciation en usage à Paris. C'est M. Hatzfeld, Parisien de naissance, (mais non d'origine), qui s'est chargé de cette partie de l'ouvrage: il y figure la prononciation qu'il emploie lui-même et qu'il croit employée par les gens bien élevés de Paris.

Écoutons maintenant les orthoépistes! Nous n'en citerons que trois. Sophie Dupuis[1]) dit: „Qu'on aille à cin-

[1]) Traité de prononciation. Paris 1836. Introduction.

quante lieues de Paris, on trouvera déjà la langue corrompue d'une manière sensible, et plus on s'éloignera du centre, plus cette corruption sera frappante; elle ne s'étend pas seulement aux gens du peuple, elle atteint même les classes les plus élevées de la société", et plus loin: „Nous proposerons une question à ceux de nos compatriotes que la prééminence de Paris blesse toujours: De quel point de la France partira la véritable prononciation française? Sera-ce de Bordeaux, ou de Marseille, de Lyon ou de Rouen? Dans ce conflit de prétentions urbaines, faudra-t-il que Paris cède le pas à ses rivales, ou à quelque autre ville moins importante encore, telle que Blois, par exemple, que le préjugé et la jalousie de province vont citant comme un modèle de bonne prononciation, parce qu'autrefois nos rois y faisaient quelque séjour? Mais alors pourquoi pas Rambouillet, Versailles, Fontainebleau, Compiègne? Pourquoi pas Paris enfin, Paris depuis longtemps le siège du gouvernement, le foyer des lumières, le centre des académies, etc." Lesaint[1]) s'exprime un peu moins énergiquement: „La prononciation indiquée et recommandée dans ce Traité est celle de Paris. Non que la prononciation parisienne soit absolument exempte de défauts, puisque d'abord on peut lui reprocher son grasseyement; mais comparée à la prononciation de toutes les autres parties de la France, c'est celle qui a le plus l'accent français, proprement dit, c'est-à-dire qui est la plus harmonieuse, la moins affectée, la plus naturelle enfin ... Que doit faire toute personne qui veut parler purement le français? Éviter avec soin l'accent provincial. L'un est traînant,

[1]) Traité complet de la prononciation française. Halle 1890, 3. éd. p. XV.

l'autre précipité: tous sont défectueux, parce que la prononciation de la langue française n'est ni traînante ni précipitée." L'orthoépiste allemand, Plœtz[2]), cite comme autorités: les dictionnaires de l'Académie, de Nodier, de Boiste, de Bescherelle, de Poitevin, de Larousse, et de Littré, les traités de prononciation écrits par des Français (Dubroca, Dupuis, Malvin Cazal, Maigne et Lesaint) et, en général, les Français bien instruits. Mais il en excepte les méridionaux qui n'ont pas habité longtemps le nord de la France, les Alsaciens et une partie des Suisses français. Il ne croit pas non plus à la prééminence d'Orléans, de Blois, de Tours etc., et se décide enfin pour la prononciation des Parisiens bien élevés.

Les phonéticiens jugent comme les orthoépistes. Mais aucun de ceux qui ont fait des études spéciales sur la prononciation française, n'a pris la peine de nous instruire *exactement* où il faut chercher et où il a cherché lui-même l'usage qu'il enseigne. Seuls MM. Passy, de Neuilly, nous disent qu'ils donnent la prononciation qui leur est propre ou qu'ils ont entendue dans leur entourage et citent quelquefois les personnes dont ils ont noté les articulations; mais eux aussi ne nous disent souvent pas ce qu'ils croient bon et surtout ne nous indiquent pas les sources où il faut puiser pour trouver la prononciation modèle. En effet, ce n'est pas aux phonéticiens de chercher et de définir le bon usage: leur tâche est plutôt de constater et de bien examiner toutes les prononciations existant dans les différentes classes et les différentes régions, et comme les parlers familiers ou populaires avec leurs nom-

---

[2]) Systematische Darstellung der französischen Aussprache. 12. éd. Berlin 1889.

breuses évolutions phoniques ont beaucoup plus d'intérêt pour la vie des langues que les parlers plus ou moins artificiels de la bonne compagnie, il est naturel que les phonéticiens préfèrent l'étude de la langue familière à celle du soi-disant bon usage. Ce n'est donc pas leur faute, si, ensuite, il se trouve des étrangers qui prennent leurs observations pour une révélation de la seule prononciation à suivre et adoptent ainsi la prononciation des voyous parisiens combinée, peut-être, avec le lexique des romanciers naturalistes les plus avancés.

En somme, l'immense majorité des lexicographes, orthoépistes et phonéticiens français et étrangers, ainsi que presque tous les Français de la province qui tiennent à avoir une bonne prononciation, sont d'avis que l'usage modèle doit être cherché uniquement dans la bouche des Parisiens bien élevés. En dehors des quelques partisans de la langue des anciennes petites résidences de la France, je n'ai trouvé que peu de dissidents. L'un est M. J. P. A. Martin, le seul phonéticien provincial que possède la France. Dans sa petite brochure: Parole et Pensée[1]), il s'exclame: „Mais nous nous demandons quel interêt nous pourrions bien avoir à forcer une partie de la population à prononcer . . .: *râge*, *pâge*, *râtion*, *pâille*, quand elle prononce: *rage*, *page*, *ration*, *paille*, en donnant aux *a* la même valeur que dans *panade*. A quoi bon cette uniformité de prononciation? Pourquoi vouloir établir une tyrannie phonétique? . . . Les habitants du Midi préfèrent aux sons sourds *â*, *ô*, *eu*, *é* les sons clairs *a*, *o*, *eu*, *è*; dans le Nord de la France, c'est précisément le contraire, et nous ne voyons pas que, pour être plus harmonieux et

[1]) Pontoise 1889, p. 10 s.

plus sonore, le français du Midi soit moins intelligible, moins correct que celui du Nord." M. Martin a raison, sans doute, bien que nous sachions qu'au Midi la langue (et la prononciation) française ne sont qu'une importation exotique; mais la voix de M. Martin est celle du prophète dans le désert. — Les autres dissidents que nous avons trouvés, estiment que la meilleure prononciation est celle des méridionaux qui ont émigré à Paris et y ont perdu leurs provincialismes. On assure que les chanteurs et les acteurs les plus célèbres des grandes scènes de Paris ont eu leur berceau sur les bords du Rhône ou de la Garonne ou, du moins, sont originaires de la province. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette assertion, qui, en elle même, n'a rien d'improbable.

Il est donc entendu que, pour connaître le *bon usage*, il faut aller à Paris et y écouter les gens bien élevés, natifs de Paris même et aussi de la province, pourvu que ces provinciaux se soient corrigés de leurs imperfections dialectales, qu'ils portent avec eux comme les limaçons leur coquille et dont ils ne peuvent se débarrasser que dans la capitale. Et si nous suivons les conseils des grammairiens anciens et modernes, nous nous y attacherons, faute d'une cour, surtout aux gens de lettres, aux savants, aux grammairiens, aux avocats, aux orateurs ecclésiastiques et aux comédiens.

Malheureusement tout cela ne nous tire pas entièrement d'embarras. D'abord, il est très difficile de définir qui appartient aujourd'hui aux gens bien élevés et surtout qui n'y appartient pas. Faut-il y ranger seulement ceux qui ont leur baccalauréat? Mais alors il faut exclure tout le sexe féminin et même des personnes qui font la gloire de la littérature française. Ou bien suffit-il d'avoir reçu une bonne éducation primaire? Alors tout le monde est bien

élevé et peut prétendre à posséder la bonne prononciation. L'opinion générale est qu'il faut resserrer le cercle des autorités de langue. Mais même en nous bornant aux groupes que nous venons d'énumérer, il n'en est pas un seul dont l'autorité ne soit contestée. Personne ne croit plus aux lexicographes et aux grammairiens. On connaît les reproches qu'on a adressés à Littré d'avoir violenté la langue et d'avoir voulu lui imposer une prononciation qui ou avait fait son temps ou n'avait jamais été employée par personne. Les orthoépistes et les grammairiens se contredisent et se reprochent mutuellement leurs erreurs. Quant aux phonéticiens, il ne faut pas penser à les prendre pour guides. Ils aiment trop le langage familier, et cela les égare. De plus, nous l'avons vu, ils ne savent même pas, si la prononciation des provinces ne vaut pas celle de Paris. D'autres, après avoir disputé longtemps pour décider si les mots dissyllabiques de la langue française ont l'accent sur la première ou la dernière syllabe, sont arrivés à ce résultat surprenant et incroyable qu'ils n'en ont pas du tout. M. Legouvé[1]) nous édifie sur les avocats et les prédicateurs. „Allez au Palais, dit-il, dans la salle des Pas Perdus; abordez un avocat de vos amis et causez avec lui. Son débit sera naturel et simple. Suivez-le dans la salle d'audience; écoutez-le dire: „Messieurs les juges" et commencer sa plaidoirie; ce n'est plus le même homme, toutes ces qualités disparaissent; il était naturel, il devient emphatique; il causait juste, il parle faux, car on parle faux comme on chante faux. . . . Il ne faut pas être injuste pour les avocats; les prédicateurs sont absolument pareils. J'ai entendu bien des prédicateurs, je n'en ai en-

[1]) L'Art de la lecture. 21e éd. Paris, p. 76 ss.

tendu qu'un seul qui parlât complétement juste. Je ne le nommerai pas pour ne pas me brouiller avec tous les autres.“ A l'entendre, on croirait que M. Legouvé, académicien, conférencier, et auteur de plusieurs traités sur la lecture, possède le monopole de la bonne prononciation. Malheureusement ses confrères n'en croient rien; un célèbre théoricien et praticien, que je ne nommerai pas, pour ne pas le brouiller avec M. Legouvé, m'assure expressément qu'il faut se défier de ses décisions. Il nous reste les comédiens et leurs professeurs au conservatoire. Il est vrai qu'au dire de Littré le bon temps du théâtre est passé (v. ci-dessus p. X). Voyons néanmoins quels sont leurs principes! M. Dupont-Vernon, de la Comédie française, officier de l'instruction publique, professeur agrégé au conservatoire, les fait connaître dans un livre[1]) dont on me vantait beaucoup le bon sens. J'ai étudié ce livre: le bon sens y est, mais aussi une ignorance complète de la science phonétique dont la connaissance rendrait pourtant de grands services aux professeurs et aux élèves du conservatoire. Les prescriptions pratiques de M. Dupont-Vernon, dans son chapitre sur la prononciation, ne brillent ni par leur clarté ni par leur précision. Il demande qu'on prononce purement: „il faut se soumettre, sans tenir compte de son goût personnel, aux règles établies en matière de prononciation, *mais en rapprochant ces règles de l'usage,* et préférer, en cas de doute, ne pas choquer avec une prononciation qui ne serait pas tout à fait selon les règles, que de faire sourire avec une prononciation d'une trop rigoureuse exactitude“. Il y a donc des règles théoriques, faites, sans doute, par les

---

[1]) L'Art de bien dire. 4e éd. Paris 1891.

orthoépistes et grammairiens, et un usage qui les contredit, et on peut même devenir ridicule quand on se fie trop aux théoriciens. M. Dupont ajoute: „Je viens de prononcer le mot d'usage et j'insiste sur ce point, car, en effet, l'usage est souvent plus fort que toutes les règles.“ Toujours la même distinction: l'auteur ne sait pas que de bonnes règles ne doivent que constater l'usage courant. M. Dupont-Vernon continue: „Nous rapprocherons donc toujours la règle de l'usage. Mais encore, faut-il s'entendre sur ce mot. — De quel usage faudra-t-il rapprocher la règle? Je réponds: de *l'usage accepté comme bon à Paris, par le plus grand nombre des gens bien élevés*, des honnêtes gens comme on disait au grand siècle. Remarquez que je n'ai pas dit: l'usage de Paris, mais *l'usage accepté à Paris*. Lorsqu'on est né à Paris, même dans un rang élevé de la société, on parle souvent mal, aussi mal quelquefois, qu'à Marseille ou à Bordeaux. Quand, par grand hasard, j'ai entendu une prononciation presque irréprochable chez un homme qui n'avait jamais pris de leçons de diction, j'ai dit à mon élève: „Monsieur, vous êtes né à Tours ou à Blois, mais vous avez étudié à Paris? — C'est qu'en effet on parle naturellement bien le français dans ces deux pays, mais, pour avoir une prononciation vraiment irréprochable et distinguée, il est nécessaire d'avoir respiré quelque temps l'air de Paris. — „Etudier à Paris, c'est naître à Paris,“ a dit Victor Hugo. Vous arrivez de certaines provinces avec une prononciation très régulière, mais légèrement guindée; il en est un peu de votre langage comme de la coupe de vos habits; cela est raide, cela n'est pas élégant. A Paris, vous apprenez à jeter dans votre prononciation un certain abandon, *une foule de négligences préméditées qui font le charme de la*

bonne prononciation. Vous apprenez, en un mot, à ne pas être esclaves de la règle. Voilà donc quel sera votre usage.“ Il y a du nouveau dans cette définition: le bon usage est celui du *plus grand nombre des gens bien élevés de Paris* (v. ci-dessus) agrémenté et égayé par une *foule de négligences préméditées.* Et si on a bien observé la prononciation de ce plus grand nombre et leurs négligences et qu'on ait donné à ces observations la forme de règles, il faut, paraît-il, se méfier de ces mêmes règles pour ne pas tomber dans le ridicule.

Nous nous méfions donc aussi des règles de l'auteur. Nous ne pouvons les réproduire ici; disons seulement, qu'il demande aux acteurs une *r* dentale, les mots *les*, *des*, *ces*, *ses*, *mes*, *tes* avec une *e* ouvert, et que ses autres prescriptions, si elles ne répétent pas des lieux communs, sont incomplètes, mal formulées et contestables. Elles n'ont de la valeur que pour qui veut connaître les idées personelles à M. Dupont-Vernon, qui, certes, ne sont pas sans intérêt.

On donne donc aux acteurs des règles à part qu'ils sont libres d'observer ou de ne pas observer et on leur recommande un *bon usage* vaguement défini. Ce n'est donc pas chez eux qu'il faut le chercher et nous ferons bien de les récuser, eux aussi, avec d'autant moins de scrupule que les poètes lyriques nous assurent presque unanimément que les acteurs ne savent pas lire ou déclamer des vers.[1]) Il est vrai qu'en revanche, les acteurs sont souvent d'avis que les auteurs ne savent pas lire leurs pièces, et il se trouve aussi des poètes modestes qui,

---

[1]) Voir les jugements de Th. de Banville et de M. Leconte de Lisle dans Lubarsch, l. c. pp. 25 et 28.

comme M. Sully-Prudhomme, ont peur de ne pas bien interpréter, par la parole, les pensées qu'ils ont développées dans leurs poésies. Il y a même des poètes qui affirment que les vers ne doivent pas être lus du tout, que les poésies ne sont que des rêves dont on s'éveille, dès que s'en approche la réalité, c'est-à-dire la lecture avec son interprétation toujours individuelle.

Thurot a donc raison: il n'y a pas actuellement à Paris un groupe de gens bien élevés qui puisse prétendre au droit de servir de type de la bonne prononciation. Le bon usage existe partout et nulle part. Il est d'autant plus difficile à trouver qu'en réalité il n'y a pas deux individus qui prononcent absolument de la même manière, et que le même individu prononce différemment en faisant un discours public, en déclamant des vers ou de la prose, „en parlant“ et „en causant“ (pour répéter la distinction faite par M. Legouvé). La prononciation diffère même selon qu'on déclame ou qu'on récite des vers héroiques ou lyriques (ou badins), et selon le genre de la prose qu'on lit. Les impressions et les sentiments qu'on éprouve ou qu'on veut exprimer, influent également sur la prononciation. Il faut donc ne pas chercher *un* bon usage, mais *plusieurs*, suivant les situations différentes dans lesquelles on peut se trouver, ou il faut chercher, comme le proposait déjà Saint-Réal, „une prononciation *moyenne* qui n'est pas tout à fait si licencieuse que celle de la conversation, ni tout à fait si régulière (il vaudrait mieux dire: artificielle) que celle du barreau et de la chaire.“ Saint-Réal trouve cette prononciation moyenne chez les comédiens (ce qui est juste, à peu près, quand on ne pense qu'à leur manière de parler dans la haute comédie) et chez ceux „qui lisent bien quand ils lisent haut“. En tout cas, la prononciation

moyenne ainsi que le bon usage ou les bons usages ne sont et n'ont jamais été que des *abstractions* plus ou moins arbitraires, et si les grammairens et les orthoépistes ne se sont jamais accordés, c'est qu'ils n'ont pas songé à s'entendre sur la méthode à suivre pour *construire* ce qu'on pourrait appeler le bel usage, c'est-à-dire l'usage le plus répandu pour les différents genres de style dans les groupes de la société qui, par la profession et la position de leurs membres, jouissent d'une certaine autorité en matière de langue.

On pourra se demander s'il vaut la peine de faire cette construction artificielle du bon usage. Il y a des nations qui se trouvent parfaitement bien sans qu'on y ait jamais pensé à chercher ce qu'il faut juger bon ou mauvais dans la prononciation. Les gens instruits ne s'en élèvent pas moins par une prononciation plus distinguée au-dessus du gros du peuple, et il y a même, pour chaque province, une convention tacite qui détermine ce qu'il faut éviter comme dialectal et ce qui est tolérable. Les théâtres, les discours publics, les sermons, l'orthographe, le commerce incessant des personnes instruites de tout le pays, les mille occasions de se rapprocher et de se parler qu'offrent les assemblées politiques, les villégiatures, les relations mondaines ou officielles, les rapports d'affaires et d'intérêts, tout cela exerce une influence égalisatrice dont les moyens de communication actuels augmentent l'action d'année en année. On y rencontre partout des personnes exemptes presque de tout accent local. Dans la France d'aujourd'hui, la situation n'est pas très différente. Les Parisiens de Paris se trouvent dans un contact perpétuel avec la majorité de ces Parisiens qui ont passé leur jeunesse en province: ces deux groupes échangent journelle-

ment, avec leurs idées, leur manière de prononcer. Ces deux catégories, à leur tour, se trouvent, dans leurs voyages ou à Paris même, dans un commerce incessant avec de véritables provinciaux, et là encore s'opèrent des échanges. De plus, dans les provinces françaises aussi, il ne manque pas de personnes, qui, sans avoir jamais vu Paris, sont néanmoins pures de ce qu'on nomme accent provincial; et par cela même qu'elles ne sont pas sous l'influence de la mode parisienne qui existe pour la prononciation comme pour tout le reste, elles peuvent passer sinon pour des modèles, du moins pour de bons types de la prononciation actuelle de la bonne compagnie.

La vie pratique crée donc spontanément une sorte d'usage normal ou conventionel pour la prononciation, seulement cet usage laisse une assez grande liberté et ne règle pas tous les détails: la masse ne tue pas l'individu. La théorie grammaticale ne peut que suivre ce mouvement. Néanmoins elle est indispensable. Les personnes isolées, tous ceux qui désirent s'instruire des détails de l'usage que suivent les classes élevées, surtout les étrangers qui veulent apprendre la bonne langue et le bel usage, demandent au grammairien de les éclairer et de leur dire comment on cause, on parle, on lit, et on déclame dans la bonne compagnie. Le grammairien ou orthoépiste, qui, pour savoir bien remplir son devoir, doit être phonétiste, fera donc *systématiquement* et *pour le détail* ce que la vie fait inconsciemment et pour l'ensemble. Il constatera, pour tous les styles et pour tous les sons, l'usage le plus répandu chez les gens du monde, et surtout chez les gens de lettres, les savants, les orateurs politiques et ecclésiastiques, les acteurs, les professeurs et les théoriciens de la langue, qui

aujourd'hui remplacent les cours du temps jadis, et c'est celui qu'il donnera comme bon ou normal. Il n'étudiera pas seulement le mot isolé qui, somme toute, ne s'emploie que rarement, mais surtout la prononciation employée dans les phrases. En outre, il ne se contentera pas d'observer la prononciation des personnes qui doivent être regardées comme des autorités de langue, il descendra aussi dans cette grande masse du peuple qui ne possède qu'une éducation élémentaire: c'est là que bat le cœur des langues modernes. Le simple maître d'école qui, par pédanterie bien intentionnée mais mal avisée, fait sentir une foule de consonnes qui n'avaient jamais été prononcées auparavant, exerce aujourd'hui une plus grande influence que tous les professeurs de diction. Les gens de lettres, ceux de la chaire et de la scène ne peuvent se soustraire, à la longue, aux évolutions de la langue, nées au cœur de la nation, dans les masses profondes de la bourgeoisie. Le théâtre, surtout, qui reproduit les scènes de la vie réelle, subit cette influence; il est assujetti à cet usage véritablement commun qu'il est bien loin de créer. Enfin partout où le langage employé dans les hautes classes et dans les classes moyennes de Paris est flottant, il ne reste qu'à recourir à l'étude de la langue des provinciaux, parmi lesquels les habitants de l'ancienne Ile de France ont, par l'histoire, droit à être entendus les premiers. Il n'y a pas de place ici pour la spéculation théorique comme l'aimaient les grammairiens des siècles passés; la grammaire moderne a renoncé une fois pour toutes à la prétention néfaste et stérile qu'avait celle du 16e et du 17e siècle de vouloir imposer des lois à la langue; elle se contente de constater, avec le plus grand soin possible, ce qui est, elle cherche à expliquer l'état actuel et à découvrir

les facteurs ou les lois qui régissent et qui ont régi le développement de la langue.

L'œuvre du grammairien qui veut fixer la prononciation de ses contemporains n'est, du reste, rien moins que facile. Nous ne voulons pas parler de la préparation scientifique qui lui est nécessaire, s'il veut mener ses recherches à bonne fin. Mais de tous les côtés se présentent des difficultés d'une nature plutôt technique. Il est assez facile de trouver des gens bien élevés et de bonne volonté qui se prêtent même à des expériences phonographiques faites avec les excellents appareils qu'on vient d'introduire dans la science phonétique. Mais l'application de ces instruments qui leur donne l'air de martyrs les décontenance et leur fait perdre l'équilibre lingual. Malgré eux, ils égarent ou trompent souvent leur examinateur. Celui-ci, quand même, après coup, il s'aperçoit de ses erreurs, a en tout cas perdu son temps. En outre, il ne faut pas trop compter sur la patience des personnes de bonne volonté. Ceux dont le concours est salarié, souvent ne comprennent pas les expériences qu'il s'agit de faire, souvent ne s'y intéressent pas: leur indifférence induit en de nouvelles erreurs. Les gens les plus instruits sont toujours embarassés par les questions qu'on leur fait sur des détails de leur prononciation, et s'ils ne sont pas grammairiens et ne savent pas s'observer, ils donneront, pour la plupart, des réponses qui ne méritent qu'une foi très limitée. Qui se sent observé, est toujours enclin à poser, pour ainsi dire: pour beaucoup, l'aspect d'un phonétiste qui les examine fait l'effet d'un espion contre lequel il faut se tenir sur ses gardes. Les meilleures observations phonétiques sont faites sur des personnes qui ne se savent pas observées. Mais on ne peut observer personne à son

insu quand il faut employer des appareils; même quand on veut seulement entendre le même individu s'exprimer dans les différents genres de style, on ne peut pas lui cacher son projet: les notes qu'il prend, trahissent l'examinateur. On ne peut pas même s'examiner soi-même sans courir risque de se tromper: la réflexion nous fait perdre l'ingénuité. Il n'y a que les acteurs, les conférenciers, et les lecteurs publics qu'on peut observer sans qu'ils le sachent. Mais là aussi, les inconvénients sont nombreux. Rien de plus facile, en effet, que de fréquenter les théâtres, d'y entendre les mêmes acteurs, soit dans les mêmes rôles, soit dans des rôles différents, et d'y prendre autant de notes qu'on veut. Mais d'abord cette étude est très coûteuse, même pour la minorité des grammairiens et des phonétistes qui n'est pas astreinte à une sage économie. Ensuite, pour savoir ce qui est artificiel dans la prononciation des acteurs sur la scène, il faudrait pouvoir les observer aussi dans leur vie privée, quand ils parlent sans contrainte. Même inconvénient pour les conférenciers de toutes les catégories; et justement les acteurs, les conférenciers et les gens de lettres les plus en vue sont les moins accessibles dans la vie privée. On ne peut vraiment pas leur demander de perdre leur temps en de longues interviews et d'ennuyeux examens faits par des grammairiens ou des phonétistes dont ils ne savent pas apprécier la compétence et dont les études ne leur inspirent souvent qu'un médiocre intérêt. Toutes ces difficultés ont eu pour effet que, tout en prétendant enseigner le bon usage, les orthoépistes et lexicographes de tous les temps ont enseigné simplement le leur; ils faisaient beaucoup, s'ils l'idéalisaient ou profitaient des quelques observations que le hasard de leur entourage leur avait fait

faire. Assez fréquemment ils altéraient même la vérité par des assertions hasardées, nées de quelque théorie qui leur tenait à cœur.

A côté des difficultés que nous venons d'énumérer il y en a d'autres: celles de bien entendre et de bien noter ce qu'on a entendu. De même qu'il n'y a pas deux individus qui prononcent exactement de la même manière, il n'y en a pas deux qui entendent exactement de la même manière, même quand ils ont reçu la même éducation phonétique. Car il faut une préparation spéciale pour bien entendre les sons de la langue comme pour bien entendre ceux de la musique. Des habitudes individuelles ou nationales, des idées préconçues ou des préjugés enracinés, des influences orthographiques dont on ne se rend pas compte, conduisent involontairement à des erreurs d'acoustique. Toutes les observations faites sur les fonctions des organes vocaux sans l'aide de bons appareils phonographiques doivent être acceptées avec le plus grand scepticisme. Mais quand même le phonétiste a bien entendu, comment doit-il figurer les sons entendus? Il y a presque autant de systèmes de transcriptions phonétiques que de phonétistes; ces systemes doivent leur existence ou à des principes ou à des besoins différents, souvent seulement à la vanité puérile de leurs inventeurs. Le meilleur système serait peut-être celui qui figurerait non les sons, mais leurs parties constitutives; on l'a entrepris, mais il est tellement compliqué qu'il devient illisible, sans atteindre pour cela l'exactitude idéale qu'il faudrait lui demander. En général, on s'est contenté d'employer l'alphabet latin, auquel on ajoutait quelques lettres spéciales, et qu'on affublait de signes diacritiques destinés à rendre les nuances dont les sons exprimés par une même lettre

sont susceptibles. Plus ces alphabets phonétiques (qui, naturellement, ne connaissent qu'un signe pour chaque son) sont exacts, plus ils sont surchargés de signes diacritiques, plus aussi les textes transcrits offrent de difficulté au lecteur et plus il s'y glisse d'erreurs. Et, dans ces notations figurées, les erreurs typographiques deviennent, pour ainsi dire, des erreurs de prononciation. Enfin, la transcription phonétique la plus scrupuleuse ne parvient jamais à rendre exactement la prononciation entendue; elle lui ôte son individualité, elle ne rend pas le timbre personnel de la voix, elle néglige plus ou moins les sons transitoires et les intonations. Il faudrait toujours ajouter une notation musicale avec des indications scrupuleuses des andante, des crescendo, des decrescendo, en un mot, de l'expression linguale ou acoustique des mouvements de l'âme, et un commentaire dans le genre de ceux que donnent les Coquelin dans leur Art de dire le monologue.[1]) L'idéal serait d'examiner toujours à l'aide d'un phonautographe et de faire multiplier les inscriptions de l'appareil, mais là encore surgissent une foule de difficultés dont une des plus grandes est de savoir lire les courbes faites par l'inscripteur de la parole. On ne pourra jamais espérer de faire accepter leur lecture à un public qui ne se compose pas exclusivement de phonétistes bien expérimentés.

Mais ne nous perdons pas dans des problèmes qui appartiennent à l'avenir! Ce que nous venons de dire suffira pour excuser les imperfections de notre petite étude. En allant à Paris, j'ai voulu voir si, dans les classes élevées, il y a une telle conformité de prononciation, même

---

[1]) 6e éd. Paris 1889. Ollendorff.

dans le détail, qu'elle permette de fixer une sorte de bon usage; en quoi l'usage reçu à Paris est conforme à celui des gens bien élevés des différentes provinces; s'il faut faire des distinctions de prononciation et pour les différents genres de style, et pour les différents groupes de bonne compagnie et quelles sont ces distinctions à faire; quelles sont les particularités de la prononciation des Parisiens de Paris et comment les provinciaux de la bonne société immigrés à Paris s'arrangent avec elles; enfin, quelle est la prononciation des classes moyennes et quelle influence elle exerce sur celle des hautes classes. Je n'ai pas eu l'illusion de pouvoir trouver, en quelques mois, la réponse à toutes ces questions qui demandent de longues études, cependant j'ai voulu et j'ai pu m'orienter au milieu de ces problèmes et collectioner quelques matériaux qui permettront de jeter un coup d'œil dans le laboratoire de la prononciation vivante. C'est une partie de ces matériaux que je publie dans les pages qui suivent. Ils serviront à éclairer la question compliquée du *bon usage*. Muni des recommandations de MM. Rod, Rousselot, Mgr. d'Hulst et M. d'Arbois de Jubainville, je me suis présenté chez les *honnêtes gens* dont on a lu les noms sur le titre de cette brochure et qui n'ont pas besoin d'être recommandés aux lecteurs comme témoins dignes de foi de la prononciation de *la bonne compagnie*. Tous ces messieurs m'ont accueilli avec bienveillance et se sont exécutés avec la meilleure grâce du monde en me lisant, récitant ou déclamant des pièces de leur composition et choisies par eux ou proposées par moi-même. En les écoutant, j'ai inscrit sur mes textes préparés d'avance les particularités que j'ai pu saisir dans leur prononciation; des échanges d'idées sur des détails de prononciation et sur la meilleure

manière de lire ou de déclamer des vers accompagnaient la lecture. Il va sans dire que, si l'occasion se présentait, j'ai observé mes *sujets* quand ils parlaient en public, ignorant la présence d'un espion de leur prononciation. M. Silvain et Mme Bartet n'ont été entendus par moi qu'au théâtre. M. G. Paris qui comme M. Daudet me lisait un texte transcrit déjà par M. P. Passy, a bien voulu lire l'épreuve de son texte de sorte que, pour sa part, on a la prononciation telle qu'il voulait l'avoir ou qu'elle lui paraît recommandable et telle que je l'ai entendue. Tous les textes sont accompagnés de variantes qui représentent la prononciation de M. Omer Jacob, élève de l'École des Chartes et licencié ès lettres, type d'un Parisien de Paris, qui m'avait été présenté comme tel par MM. G. Paris et Morel-Fatio, juges dont on connaît la compétence, et qui m'a secondé dans mes études avec autant de patience que d'intelligence. Ces variantes nous montrent comment un même individu, instruit et *bien élevé*, Parisien d'origine, lit et récite des textes des styles les plus différents. J'ai tenu à avoir des échantillons de tous les genres de style et je les ai ordonnés, en commençant par un simple récit et en finissant par une pièce du lyrisme le plus élevé. Malheureusement, en commençant la collection qui suit, j'avais mal choisi mon temps: une partie des auteurs dont j'aurais voulu fixer, autant que possible, la prononciation, était déjà à la campagne. C'est pourquoi je n'ai pas pu donner par ex. un dialogue familier en prose dit par un auteur de comédies, ni la prononciation d'un avocat ou d'un orateur politique, dignes de prendre place à côté de nos témoins de langue. M. le comte de Mun qui avait bien voulu me promettre son concours a dû, au dernier moment, se soustraire à mon inquisition phonétique.

Faut-il ajouter que toutes les personnes qui ont eu la bonté de m'accorder une audition ont lu ou déclamé selon ce qu'on appelle les règles de l'art? Certes, ils n'ont jamais manqué de mettre l'accent logique sur les dernières syllabes sonores d'une phrase ou d'un membre de phrase après lequel il fallait ponctuer. La régularité de leur ponctuation ou de leur accentuation qui variait naturellement dans le même texte selon la rapidité de la lecture ou de la récitation, m'a permis de renoncer à indiquer les repos par d'autres moyens que les signes de ponctuation ordinaires. Je n'ai donc marqué que les accents oratoires, par des ´ ou des `, selon l'intensité de l'accent. Je n'ai pas tenté d'indiquer les différentes intonations, d'abord parce qu'il m'a été impossible de prendre tant de notes en même temps, puis, parce que les essais qu'on a faits jusqu'à présent pour figurer, dans des transcriptions phonétiques, les modulations de la voix, sont tellement imparfaits qu'ils ne m'ont pas encouragé à les suivre. Enfin, j'ai peur de ne pas avoir toujours été assez conséquent; par ex. je n'ai pas toujours eu égard à la distinction des voyelles brèves et des moyennes. J'ai cherché, surtout, à constater le plus scrupuleusement possible le timbre (la qualité) des sons et je n'ai noté que ce que j'ai entendu sans me soucier d'aucune théorie phonéticienne. Les observations que j'ai pu faire avec les appareils phonographiques de M. Rousselot et sous sa direction m'ont fortement convaincu du peu de confiance que méritent ces théories. On ne s'étonnera donc pas de me voir figurer souvent des *o͜a* et des *ǫ͜a* où l'on s'attend aux *u̯a* préconisés par les „jeunes phonéticiens", de simples *ą* ou *æ̨* où l'on s'attend à des *ã* et des *æ̃* qui existent peut-être intentionellement, mais ne réussissent pas à se

faire entendre. Les traits les plus intéressants sont relevés dans les notices qui précèdent les textes. Je suppose connues les articulations ordinaires de la prononciation française; pour faciliter la lecture, je n'ai pas groupé les lettres d'après les mesures de la langue parlée, mais j'ai fait imprimer chaque mot isolément: la ponctuation, les *sandhis* marqués et le sens des phrases n'admettent guère d'erreur sur la place des repos.

Il me reste à exprimer mes remerciements les plus empressés à tous ceux qui m'ont secondé dans cette étude et qui me l'ont rendue possible, particulièrement à MM. E. Ritter, E. Rod et Omer Jacob.

Explication des Signes.

ū = ou fermé long : d*ou*ze.
u moyen : d*ou*x.
ụ = ou mi-ouvert (moyen).
u̩ = ou ouvert.
ō = o fermé long : r*o*se.
o moyen : b*eau*,
ọ = o mi-ouvert (moyen).
ô = o ouvert long : m*o*rt.
o̜ moyen : h*o*mme.
ŏ bref : h*o*tte.
ā = a fermé long : p*â*te.
a moyen : p*a*s.
ạ = a mi-ouvert (moyen).
â = a ouvert long.
a̜ moyen : *a*cte.
ă bref : p*a*tte.
ê = e ouvert long : *ê*tre.
ę moyen : proc*è*s.
ĕ bref : br*e*f.
ẹ = e mi-ouvert (moyen).
e = e fermé moyen : abb*é*.
ē long.
i̜ = i ouvert.
ị = i mi-ouvert (moyen).
i = i fermé moyen : d*i*t.
ī long : d*i*se.

œ̜ = eu ouvert (moyen).
œ̜ long : n*eu*ve.
ę = eu mi-ouvert : *e* sourd.
(ę) = e sourd très faible.
œ = eu fermé moyen : hid*eu*x.
œ. long : hid*eu*se.
ü̜ = u ouvert : d*u*c.
ụ̈ = u mi-ouvert (moyen).
ü = u fermé moyen : d*u*.
ü. long : d*u*re.
õ. (= on), nasale de l'*o* ouvert, long : t*om*be.
õ moyen : b*on*.
ã. (= an), nasale de l'*a* fermé, long : ch*am*bre.
ã moyen : *an*.
ẽ. (= in), nasale de l'*e* ouvert, long : l*im*be.
ẽ moyen : v*in*.
œ̃. (= un), nasale de l'*œ* ouvert, long : h*um*ble.
œ̃ moyen : j*eun*.
ã nasale très faible de l'*a* : *en*-nuyer.
a͜i, o͜a etc., diphtongues.
i̯, *i* consonne (le *y* dans *yacht*).

u̯, *ou* consonne (le *ou* dans *ouate*).
ü̯, *u* consonne (le u̯ dans *huile*).
h, *h* allemand : allem. *hoch*.
š, chuintante sourde : *ch*er.
ž sonore : *j*'ai.
ϑ, *th* anglais sourd : thing.
ˡ, *l* sourde.
ʳ, *r* sourde.

ɹ, *r* grasseyée : ce*r*cle (prononciation parisienne).
ñ, *n* mouillée : ga*gn*er.
ŋ, *n* velaire : allem. ba*ng*e.
n̄, *n* longue.
', petite pause, remplaçant un e sourd.

ALPHONSE DAUDET.

M. A. Daudet (né à Nîmes, le 13 mai 1840, élevé en Provence, à Paris depuis 1857), a lu assez couramment le passage suivant emprunté à son Tartarin de Tarascon, et en a répété le commencement avec un peu plus de rapidité. Dans cette seconde lecture, il y avait quelques *e* sourds (ou muets) de moins; *dę se (de ses,* p. 3, l. 6) fut transformé en *t se*. On doit regarder comme traces de la provenance méridionale de M. Daudet: la conservation assez fréquente d'un *e* féminin final [dans *merle* (p. 3, l. 13), *locale* (p. 7, l. 6), *vile* (p. 3, l. 3 etc.), *daube* (p. 7, l. 14), etc.]; *e* ouvert dans *sait* (p. 5, l. 14); *œ* ouvert dans *vieux* (p. 7, l. 13). L'*r* de M. Daudet n'a rien de particulier; il prononce les mots *les*, *des* etc. généralement avec un *e* fermé; sa prononciation irrégulière de *milieu* (comme *mii̯œ,* p. 9, l. 8) est due probablement à une petite inadvertance qui, en ce cas, l'a laissé tomber dans un parler peut-être trop familier. L'organe de M. Daudet est clair et sympathique, son articulation distincte et énergique, le timbre de sa voix moyen, sa diction élégante et soignée.

Les variantes données en bas indiquent les prononciations divergentes de: M. P. Passy, Français parlé, [2] p. 11 p. ss *(P)*; M. Jacob, de Paris *(J)*; Mlle Boulet, Parisienne *(B)*; M. Zbinden, professeur au lycée de Genève *(G)*; MM. Mital *(L^m)*, Raffin *(L^r)* et Vernier *(L^v)*, Lyonnais, élèves du lycée de Lyon *(L)*; Mme Lachaud, native de la Bastide (Vaucluse) *(A)*; Mme Cardonnet, Montpelliéraine *(M)*; M. Mondin, Tourangeau *(T)*; M. Rivière, Caennais *(C)*, et M. Delarue, Amiennois *(Am)*. On reconnaîtra facilement les coïncidences répétées de la prononciation de M. Daudet avec celle de ces compatriotes du midi, dont, surtout, Mme Cardonnet représente bien l'accent. — Les variantes mises en parenthèse ne sont pas entièrement assurées.

La chasse à Tarascon.

La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

Donc, tous les dimanche matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir! Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes ces jolies colinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de la-

---

vu̯âr *P*; voār *T*. mąlœ̨.r] mą́lœ̨r *J Am*. mã.k] mãkę *M*. i̯l mãk] i mã.k *P*. — 9. ąpsǫ́lümã] ąpsœ̨lümã *P*. — 10. bêt] bętę *M*. bêt] bętę *M*. lõ.gę] lõ.g *PJBGLATC Am*. — 11. ęlz õ] ęz õ *P*; ęlęz õ *A*. s] sę *AMT Am*. mefi̯e] mę́fi̯e *C*; mefii̯e *AMT*. — 12. sẽ] sęŋk *M*; sẽk *Am*. li̯œ] lii̯œ̨ *M*. li̯œz *Am*. vidę] vid *PJBGAT* (vịd) *L*. — 13. niz] ni *PLATC*. paz] pa *P*; pąz *B*. męrlę] męrl *PJBGLAT Am*. lę mu̯ẽdr] l mu̯ẽdrę *PT*; lę mu̯ẽdrę *BA Am*; l mu̯ẽdr *G*; lę moęŋdrę *M*. ląpęro] ląpro *PJBGLAT Am*.; lapęro *M*; lapro *C*. — 14. lę] l *PJGL*. pti] pęti *AM*. küblã] külblã *M*. — 15. ęl] ę *P*; ęlę *M*. spãdã] sępãdã *C*; sępąndąŋ *M*. tãtã.t] tąntąntę *M*. žǫli] žœ̨li *PL*. kǫlinět] kǫlinętę *M*. tąrąskǫnêz] tąrąskǫnêzę *MC*. — 16. tu̦t] tut *PJ*; tutę *M*. dę mịrt] d mirt *PGLT*; dę mirtę *M*; mịrtę *C*. *Am*. lą́vã.d] ląvąndę] *M*; ląvã.dę *C*; lavã.dę *Am*. rǫ́mąrẽ] rǫmąręŋ *M*. sę] se *PJBGLAMT Am*. ręzẽ] rezè *P*.

la sas a taraskô.

la sas e la pasiõ de taraskone, e sęlą dępüi le tã mitǫlǫžik u lą taraskę fęzę le sã ku dã le ma̱rę dę lą vilę, ę u lę taraskone dalôr ǫrganizę de ba̱tii kõtr ęl(ę). — il i ą bó žũr, kom vu vǫ́aie.

dõ.k, tu le dimã.š matê, taraskô pra lez arm e sôr dę se (tse) mii.r, lę sak o do, lę füzi sür lepōl, avęk œ̃ trãblęmã dę šiê, dę füre, dę trô.p, dę kor dę šas. — se süperb a vuār! par malœ.r, lę žibie mã.k, il mâk apsǫlümã.

si bêt kę sua le bêt, vu pâse biê ka la lõ.gę, ęlz ò fini par s mefie.

a sẽ́ liœ otūr dę taraskõ, le tęrie sõ vid(ę), le niz abãdone. páz œ̃ merlę, pa lę muẽdr lapęro, pa lę plü pti küb â.

ęl sô spàdà biê tâtâ.t, se žǫli kolinêt taraskonêz, tut parfüme dę mirt, dę la̱vâ.d, dę rǫ́marê; e sę bo rezê

---

1. la] la *Am.* e] ę *PG.* la] la *Am.* pasiõ] pásiõ *A*; pasiõ *P*: pāsiõ *C*: pàsiõ *J.* taraskone] taraskone *Am.* sęla] sęla *J L M Am.*: slą *PBGT.* dępüi] dpüi *P*: depüi *A.* le] lę *C.* — 2. taraskę] tarask *PJGLAT Am.*; tarask *BC*; taraskę *M.* marę] marę *Am.* — 3. dę] d *PJBGL* vilę] vil *PJBGLAMT* (vil) *C.* lę] le *PJBGLAMT Am.* taraskonę] taraskone *Am.* dalôr] dalōrs *Am.* organize] -īzę *P.* — 4. ęlę] ęl *PJBGLAT* (ēl) *C Am.* il i a] il i a *MT Am*; i i a *P.* vǫ́aie] voaié *JC*; vuaie *PBG LAMT Am.* — 5. le] lę *C.* matê] mátè *Am*; matez *M.* arm] armę *M.* sôr] sõr *J.* — 6. dę se] t se *GL.* füzi] füzil *M.* epōl] ępōl *C*; epolę *M*; epōl *Am.* — 7. œ̃ trãblęmã] œn tramblęmaz *M.* dę šiê] t šiê *PL*: de šiê *Am.* dę füre] t füre *P*; de füre *Am.* dę trõ.p] t trõ.p *P*; dę trõpę *C*; de trõpę *Am*; dę trõb *J*; de trompę *M.* dę kor] de kor *Am.* dę šas] dę šas *PBGAT Am.* (dę šās) *C*; t šās *L*; dę šasę *M.* — 8. se] sę *P(BGLAMT Am).* vuār]

vande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi! Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage euxmêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leur feuille de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en long triangle, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort: „Voilà Tarascon! voilà Tarascon!“ et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là. A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom: il s'appelle le Rapide. On sait qu'il a son gîte dans la terre de monsieur Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

---

voa̯la *M T (bis).* tu̯t] tutę *LAM.* — 9. bã.d] ba̯ndę *M.* krǫšẹ] krǫšẹ *P*; krǫše *M Am.* — 10. fẹ] fĕt *Am.* d žibi̯e] dę žibi̯e *JAM Am.* i̯ nę] i̯l nę *JBGAMTC Am*; i n *P*; i̯l n *L.* rẹstẹ] rẹst *J Am.* dãl] dã lẹ *A M.* pẹi] pei *P L Am (B G A M T).* vi̯œ] vi̯œ̨ *M.* — 11. kǫkẽ] kokẽ *Am.* dę] d *P(JLTC).* li̯ẽvr] li̯ẹvr *A.* ešåpe (*ou* ešâpe)] eša̯pe *PBGLAT Am.* kǫm] kǫmę *M.* sẹptãbrizad] sẹptãbrīza̯d *P*; sẹptãbriza̯d *L*; sẹptãbrizadę *A C*; sẹptambrizadę *M.* — 12. tąrąskǫnêz] tąrąskǫnêzę *M*; taraskǫnêz *Am.* ãtĕt] a̯ntẹt *M.* a̯] a *J.* vīvr] vi̯vrę *PBGLAM.* la] lą *P.* sę li̯ẽvr] s li̯ẽvr *P*; sę lii̯ẽvrę *A.* — 13. e] ẹ *P(BGLAM Am).* a] ą *P.* i̯ sa̯pĕl] i̯l sa̯pĕl] *JBGLAM Am.* ra̯pid] ra̯pīdę *MC*; rapīdę *Am.* — 14. sę] se *PJLBAMTC Am.* žitę] žit *PJBGLAT Am. (C).* msi̯œ] mǫsi̯œ̨ *M*; mǫsi̯œ *C.* Bõpār] Bõpâr *P*; Bõ'par *Am.* sę] s *PL.*

müska gõfle t sükr ki sešlǫnt o bôr dü ron(ę) sõ dįablęmãt ąpetisãz osi! ųi, mę, įl į ą tąraskõ dęrįêr, e dãl pti mõdę dü pųąl e dę lą plüm, tąraskõ e trę mąl nǫte. lez ųązo t pąsaž œ mêmę lõ mąrke dün grãd krųą sür lœ̨r fœ̨į dę rut(ę), e kã le kąnār sovāž desãdã vęr lą kąmąrg ã lõ triãgl, ąpęrsoąv dę lųẽ le klǫše dę lą vilę, sęlųi ki ęt ã têt sę męt ą kriįe bįẽ fôr: „voąlą tąraskõ!“ voąlą tąraskõ!“ e tųt lą bã.d fęt œ̃ krǫšę.

Brẽf, ã fę d žibįe, į nę ręstę plü dãl pęi kœ̃ vįœ kǫkẽ dę lįêvr, ešąpe kǫm pąr mirākl o sęptãbrizad tąraskǫnêz e ki sãtět ą vĩvr la. ą tąraskõ, sę lįêvr e trę kǫnü. õ lųi a dǫne œ̃ nõ: į sąpěl lę rąpid. õ sę kįl ą sõ žit(ę) dã lą têr dę msįœ Bõpār — sę

1. müska] müską P; müską B; müska T Am. t sükr] dę sükr M. Am. ešlǫnt] ešlǫn PBGLT; ešęlǫnę M. ronę] rõn PJBGLTC; rǫnę M; rõn Am.; rôn A. — 2. dįablęmãt] dįablęmã PBGL AMT. apetisãz] ąpetisã PJBGLMTC; ąpętisã A. osi] ǫsi A. mę] męz JBGATC Am. įl į ą] į ą P; įl į a C. Am. — 3. dęrįêr] dęrįêrę M. dãl] dã lę JBAM. pti] pęti AMC. mõ.dę] mõ.d PJBGLATC Am.; mǫndę M. pųąl] pųąl P. dę lą] d lą PBGLAT Am. plüm] plųm J Am.; plųm C; plümę M. — 4. e] ę P(BGLAMT Am). lez] lęz TC. ųązo] oazo T. t pąsaž] d pasâž P; d pąsaž T; dę pąsažę M Am. mêmę] mêm PBLAMT Am.; męm J. — 5. dün] dünę LA. grãd] grã.d P; grąndę M. krųą] krųa P; kroa M. rutę] rut PBGLAT Am.; rųt J (rũt) C. kąnār] kąnâr P; kanār M. — 6 sovāž] sovâž P; sóvaž B; sovažę Am; sovažę M. desãdã] desąndã M. kąmąrg] kąmąrgę MC. ąpęrsoąv] ąpęrsųâv P; ąpęrsųāv PBG; ąpęrsųav LA. — 7. dę lą] d lą PBT vilę] vil PBGLAT; vįl J., vįlę Am. sęlųi] sųi P. ki] kį PL ęt] ęt PJBLAMTC; et Am. têt] tętę M; tęt Am. sę męt] s mę P; sę met Am. — 8. kriįe] krie P. voąlą] vlą P; voąlą JBLA Am; vųąlą GC;

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et le Rapide a passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

Ah ça! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs Tarasconnais font donc tous les dimanches?

Ce qu'ils font? ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un saucissot, quelques anchois, et commen-

---

l] lę *A M C Am.* e] ẹ *P (B G L A M T Am)*. rār] râr *P.* — 10. kẹskẹ] kẹskę *P*; keskę *B.* tạrạskọne *Am.* dimã.š] dimãšę *M.* — 11. ski] skịl *J B G L A M T C Am.* i] ị(l) *J*; ịl *B G L A T Am.* võt] võ *P(M)* võ(t) *B.* plẹn] plĕn *J*; plẹnę *M.* kãpãñ] kãpạñ *P B G L A T (C)* Am; kạmpạñę *M.* ạ] a Am. dœz] dœ *P.* trụạ] trụa *P.* — 12. dę lạ] d lạ *PJBGLAT.* vilę] vil *PBGLAMT Am* (vịl) *J.* i s] ịl s *J L*; ịl sẹ *B G T C Am*; i sẹ *M.* reünịs] reünis *P*; reünisę *M.* pti] pęti *PC(B G L A M T Am)*. dę] de *Am.* — 13. ạlõž] ạlõ.ž *P*; ạlõžę *Am.* trãkilmãt] trãkilmã *P (B G L A M T Am)*; trãkilęmã *J*; trãkịlęmã *M.* õbr] õb[r] *B*; õ.br *Am.*; õbrę *A M*; õ.b *P*; õb *JG.* vịœ̣] vịœ *P(B G L A T Am. (J C)*. œ̣n] œ̃n *P.* — 14. tīr] tīrę *M.* dę bœ̣f] d bœ̣f *P B G L Am.* dōbę] dōb *P B G L A T*; dọbę *M Am.* — 15. ọñõ] oạñõ *L A T*; oạñõ *M.* sọsiso] sosiso *P G M C,* sọsịso *GBL[rv]A Am.* kẹlkęz] kẹks *P.* ãšụạ] ãšụa *Am*; ãkụạ *T.* kọmãst] kọmã.s *P J M T*; kọmãsẹt *A.* — 16. ẽtẹrminabl] ẽtẹrminạbl *P(B G T)*; ẽtẹ́rminabl *A.* ạroze] ạrōze *P*; ạrọze *L M*; ạróze *A.* t se] dę se *AM Am.* žọli] žœ̣li *P L*; žọ́li *A.* rōn] rôn *A*; rọnę *M*; rŏn *Am.* — 17. šãte] šạnte *M.*

ki, pạr pạrãtêz, a duble, e mẹm triple lę pri dę sẹt têr, mẹz õ na paz ãkôr pü lạtẽ.dr.

ạ lœ̧.r kịl e mêm, ị ni̯ a plü kę dœz u tru̯ạz ãrạže ki sạšạrnt ạprẹ lü̯i.

lez ōtr ạn õ fẹ lœ̧r dœ̧.ị, e lę rạpid(ę) a pạse dępü̯i lõtãz ạ leta dę süpẹrstisi̯õ lọkạlę, bi̯ẽ k lę tạrạskọnẹ su̯ạ trẹ pœ süpẹrstisi̯œ dę sạ nạtür e kị mãž lez irõdẹl ã sạlmi, kãt ịl ã trūv.

a sạ m dire vu, pü̯iskę l žibi̯e e si rār ạ tạrạskõ, kẹskę le šạsœ.r tạrạskọnẹ fõ dõ tu le dimã.š?

ski fõ? i sã võt ã plẹn kãpãñ ạ dœz u tru̯ạ li̯œ dę lạ vilę, i s reünịs pạr pti grup dę sẽk u sis, sạlõ.ž trãkilmãt ạ lõbr dœ̃ pü̯i, dœ̃ vi̯œ̧ mü.r, dœ̧n ọlivi̯e, tīr dę lœ̧r kạrni̯e œ̃ bõ mọrso dę bœ̧f ã dōbę, dez ọñõ krü, œ̃ sọsiso, kẹlkęz ãšu̯ạ, e kọmãst œ̃ dezœ̧ne ẽtẹrminabl, ạroze dœ̃ tse žọli vẽ dü rõn ki fõ rīr e ki fõ šãte.

1. pạrãtêz] pạrạntêzę *M.* a] ạ *P.* duble] dúble *J.* triple] tríple *J*; trible *M.* lę pri] l pri *P (G).* dę sẹt] t sẹt *PJBGLT*; dę sẹtę *AM.* — 2. têr] tẹrę *M.* mẹz] mẹ *P.* a] ạ P. paz] pa *P*; pạz *B.* ãkôr] ãkôrę *M.* ạtẽ.dr] ạtẹndrę *M.* — 3. œ̧.r] œ̧rę *M.* e] *P (BG etc.)* ị n ị a] ị ạ *P*; ịl ni̯a *BGLAMTC Am.* kę] k *P(BGLAT).* dœz] dœ *PB.* tru̯ạz] tru̯az *P*; troa̯ *M.* — 4. ạšạrnt] ạšạrn *P.* — 5. lez] lẹz *G.* ạn] ãn *P.* lę] l *PJBGL.* rạpidę] rạpid *PBGLAT Am.* pạse] pase *PG (A Am)*; pāse *C.* — 6. dępü̯i] dpü̯i *P.* lõtãz] lõtã *P(BGLAT)C*; lọntã *M.* eta] etạ *P.* dę] t *PJGL*; süpẹrstisi̯õ] süpẹrstịsi̯õ *Am.* lọkạlę] lọkạl *PJBGLAMTC Am.* lę] l *P(BGLT).* — 7. tạrạskọnẹ] tạrạskọne *Am.* pœ] pœ̧ *M.* süpẹrstisi̯œ] süpẹrstịsi̯œ̧ *M.*, süpẹrstịsi̯œ *Am.* dę sạ] t sạ *PJBGL.* nạtü.r] nạtürę *M.* ị mãž] i mã.ž *P*; ịl m. *JBG(L)ATC Am*; ịl mạnžę *M.* — 8. lez] le *P*; (lẹz *C).* sạlmi] sạlmis *Am.* ã] ạn *M.* trūv] trūvę. *M.* — 9. a] ạ *P.* sạ] sa *Am.* m] mę *AMC Am.* dire] dīre *P*; diré *C*; *(les autres*: dire-vú, *comme au texte).*

cent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est à dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toute sa force, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance, à l'usage des maladroits; mais on ne connait guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil.

JC; ịnütịl *L*; inütịl *Am*; inütilę *M.* dę] d *L.* dīr] dīrę *M.* ịl sę] i s *P*; ịl s *L.* kọmẹrz] kọmẹrs *P(BGLAT Am)*; kọmẹrsę *M.* — 11. dę] de *Am.* šạs] šās *Am*; šas *A.* ịl ị a] ị ạ *P.* mẹm] mêm *P.* de] dę *C.* šạpẹlie] šạplie *L*ᵐ. vãd'] vã.d *P*; vãdę *A*; vạndę *M.* de] dę *C.* — 12. kạskĕt] kạskẹt *P*; kạskẹtę *A M.* dạvã.s] dạvạnsę *M.* üzāž] üzâž *P*; üzažę *M.* mạlạdrụạ] mạlạdrụa] *PC*; mạlạdrụạ *Am.* — 13. mę] mẹz *J(L) A M Am.* nę] n *P Am.* gêr] gêrę *M.* bezükẹ] bezükẹ *P(BGLAMT)*; bezüke *J Am.* lę] l *P(GLAT).* — 14. ạn] ãn *P.* ạšĕt] ạšẹt *P*; ạšẹtę *M.* se] sę *P(BGLAMT Am).* dezọnọrã] dezonọrã *Am.* — 15. kọm] kọmę *M.* dę] t *L.* kạskĕt] kạskẹt *P*; kạskẹtę *M.* tạrtạrẽ] tạrtarẽ *Am.* d'] t *PGAT* (t') *L*; dę *MC*; de *Am.* tạrạskõ] tarạskõ *Am.* — 16. pạrêị] pạrẹi *B.* pạrĕịę Am.

ạpręku̯ạ, kãt ọn e bi̯ẽ lĕste, õ z lêv, õ sifl le ši̯ẽ, ọn ạrm le füzi, e õ s mẹt ã šạsę. set ạ dīr, kę žạkœ̃ tse mĕsi̯œ prã sạ kạskẹt, lạ žẹt ã lêr dę tu̯t sạ fọrs, e lạ tīr o vọl ạvĕk dü sĕk, dü sis, u dü dœ — sęlõ le kõvãsi̯õ.

sęlu̯i ki mẹ lę plü suvã dã sạ kạskẹt e prọklạme ru̯ạ d lạ šạs, e rãtr lę su̯ār ã triõfạtœ̨.r ạ tạrạskõ, lạ kạskĕt krible o bu dü füzi, o mi̯œ dẹz ạbu̯ạmãz e de fãfār.

inütil dę vu dīr kịl sę fẹ dã lạ vil œ̃ grã kọmẹrz dę kạskẹt dę šạs. il i̯ a mẹm de šạpęli̯e ki vãd' de kạskĕt tru̯e e dešire dạvã.s ạ lüzāž de mạlạdru̯ạ; mẹ, õ nę kọnę gêr kę bezükẹ lę fạrmạsi̯ẽ ki lœ̨r an ạšĕt. se dezọnọrã!

kọm šạsœ̨.r dę kạskĕt, tạrtạrẽ d'tạrạskõ navę pa sõ pạrêi̯.

---

1. kãt] kạnt *M.* ọn] õn *P.* e] ẹ *P(BGLAMT).* bi̯ẽ] bi̯ẹn *M.* õ z] õ s *P (GLAT Am)*; õ s(z) *J*; õ sę *M.* lêv] lẹvę *M.* sifl] sif *J*; siflę *BM.* — 2. ọn] õn *P.* ạrm] ạrmę *MC Am.* füzi] füzil *AM.* õ s] õ sę *AM.* mẹt] mę *P*; mẹt *BLAT Am.* šạsę] šạs *PBGLAT Am (JC).* set] st *P*; sẹt *GT.* — 3. šạkœ̃] šạkœ̨n *M.* t se] dę se *AM.* mĕsi̯œ] mesi̯œ *P(BGL)A (MT Am).* kạskẹt] kạskĕt *Am*; kạskẹtę *M.* lạ] la *Am.* — 4. tu̯t] tut *P*; tutę *M.* lạ] la *Am.* ạvĕk] ạvẹkę *M.* sis] sịs *L.* — 5. sęlõ] slõ *PJGL.* kõvãsi̯õ] kõvã'si̯õ *B.* — 6. Sęlu̯i] Su̯i *P*; slu̯i *L.* lę plü] l plü *PJBGLT.* kạskẹt] kạskĕt *J*; kạskẹtę *M.* e] ẹ *P(BGLAMT Am).* prọklạme] prọklame *PC(GLAT Am)*; prọklạme *JB.* — 7. ru̯ạ] ru̯a *P*; roa *T.* d lạ] dę lạ *M.* šạs] šạs (= šās) *PBGLAMT Am.* rãtr] rãtrę *PBGLAMT Am*; rãt *J.* le] l *PGL.* su̯ār] su̯âr *P.* tạrạskõ] tạrạskõ *T*; tarạskõ *Am.* — 8. füzi] füzil *AM.* mi̯œ] mili̯œ *PGLAMTC Am*; milœ *J.* dẹz] dez *PJBGLAM Am*; dẹz *T(C).* ạbu̯ạmã] ạbu̯ẹmã *C.* — 9. de] dę *C.* fãfār] fãfâr *P*; fãfārę *M.* — 10. inütil] ịnütịl

ÉMILE ZOLA.

M. Zola, né à Paris, le 2 avril 1840, fils d'un Italien, passa son enfance à Aix en Provence et ne revint à Paris qu'en 1858. Le passage suivant, tiré du „Rêve“ (p. 82—84), m'a été lu par lui deux fois, avec beaucoup d'expression, mais avec une certaine nonchalance dans l'articulation. De la prononciation méridionale, il ne lui est resté qu'une *r* assez fortement roulée; pour tout le reste, M. Zola prononce comme un Parisien. Dans sa jeunesse, il prononçait avec une certaine difficulté la sifflante *s*, qu'il remplaçait par *t;* aujourd'hui on n'en aperçoit qu'une hésitation presque insensible à articuler les *s* initiales. M. Zola prononce *les, des etc.* avec *e* ouvert; l'article indéfini *un* devant une voyelle comme *ün* (= *une*); la terminaison *-ation* a, dans sa bouche, tantôt *a* mi-fermé, tantôt *a* ouvert *(génération* p. 13, l. 7; *sensation* p. 15, l. 5); la diphthongue *y̯a* sonne presque toujours *o͜a*; les *r* et plus encore les *l* finales après une muette *(fenêtres* p. 13, l. 9), *siècle* (p. 13, l. 7), *trèfle* (p. 13, l. 19) *etc.* tendent à disparaître; dans *siècle* (l. c.), j'ai entendu presque un *k* mouillé *(si̯ẹk')*. Dans *aiguille* (p. 15, l. 14), il y avait une (véritable) *l* mouillée très faiblement articulée. Les *e* fermés protoniques devenaient volontiers des *e* mi-ouverts.

Dans les variantes, j'ai indiqué ici les cas où M. Jacob a prononcé des *ɹ* parisiennes (*vulgo* grasseyées). Comme elles revenaient assez régulièrement devant les consonnes, j'ai jugé inutile de les marquer dans les variantes données pour les autres textes.

La cathédrale.

Mais la cathédrale, à sa droite, la masse énorme qui bouchait le ciel, la surprenait plus encore. Chaque matin, elle s'imaginait la voir pour la première fois, émue de sa découverte, comprenant que ces vieilles pierres aimaient et pensaient comme elle. Cela n'était point raisonné, elle n'avait aucune science, elle s'abandonnait à l'envolée mystique de la géante, dont l'enfantement avait duré trois siècles et où se surperposaient les croyances des générations. En bas, elle était agenouillée, écrasée par la prière, avec les chapelles romanes du pourtour, aux fenêtres à plein cintre, nues, ornées seulement de minces colonnettes, sous les archivoltes. Puis, elle se sentait soulevée, la face et les mains au ciel, avec les fenêtres ogivales de la nef, construites quatre-vingts ans plus tard, de hautes fenêtres légères, divisées par des meneaux qui portaient des arcs brisés et des roses. Puis, elle quittait le sol, ravie, toute droite, avec les contreforts et les arcs-boutants du chœur, repris et ornementés deux siècles après, en plein flamboiement du gothique, chargés de clochetons, d'aiguilles et de pinacles. Des gargouilles, au pied des arcs-boutants, déversaient les eaux des toitures. On avait ajouté une balustrade garnie de trèfles, bordant la terrasse, sur les chapelles

lạ kạtedrạl.

mẹ lạ kạtedrạl, ạ sạ droạt, lạ mạs enọrm ki bušẹ l si̯ẹl, lạ sürprẹnẹ plüz ã̀kôr. šạk mạtẽ, ẹl simažinẹ lạ voãr pur lạ prẹmi̯êr foạ, emü. t sạ dekuvẹrt, kõprẹnã kẹ sẹ vi̯ẹi̯ pi̯êr ẹmẹt e pãsẹ kọm ẹl. sẹ̀lạ netẹ pu̯ẽ rẹzọné, ẹl nạ̀vẹt okün si̯ã.s, ẹl sạ̀bãdọnẹt ạ lãvọle mi̯stịk dẹ lạ žeã.t, dõ l'ã̀fãtẹmã ạvẹ düre troạ si̯ĕk^{l} e u sẹ süpẹrpozẹ lẹ kroại̯ãs dẹ ženerạ̀si̯õ. ã ba, ẹl etẹt ạ̀žẹnü̯i̯e, ekrãze pạr lạ prii̯êr, ạvẹk lẹ šạpẽl rọman dü purtür, o fẹnêt^{r}z ạ plẽ sẽt^{r}, nü, ôrne sœ̣lmã dẹ mẽs kọlọnẽt, su lẹz ạ̀ršivọltẹ. pü̯iz ẹl sẹ sãtẹ sulve, lạ fạs e lẹ mẽz o si̯ẹl, ạvẹk lẹ f(ẹ)nêtr ọživạl dẹ lạ nẹf, kõstrü̯it kạtr vẽz ã plü tãr, dẹ ot fẹnêtr ležêr, divize pạr dẹ mẹno ki pọrtẹ dẹz ạrk brize e dẹ roz. pü̯i^{s}, ẽl kịtẹ l sọl, rạvi, tụt droạt, ạvẹk lẹ kõtrfôr e lẹz ạrk butã dü kœ̣.r, rẹ̀priz e ọrn(ẹ)mãte dœ si̯ẹk^{l}z ạprẹ, ã plẽ flãboamã dü gọtịk, šạrže dẹ klọštõ, dẹgü̯ii̯z e dẹ pinạkl. dẹ gạrgui̯, o pi̯e dẹz ạrkbutã, devẹrsẹ lẹz o dẹ toạtü.r. ọn ạvẹt ạžüte ün bạ̀lüstrad gạrni dẹ trẽf^{l}, bọrdã lạ tẹrạs, sür lẹ šạpẹl

1. drụạt. süɹprẹnẹ. — 2. ãkôr. — 3. vụãr. fụạ. — 4. dékuvẹɹt. se. ẽl. — 5. rezọne. ẽl. ẽl. ạbãdọnẹ́t — 6. ãfã.tẹmã. — 7. süpẹɹpozẹ. le. de. — 8. ẽl. ạžnui̯e. — 9. le. rọmạn. — 10. kọlọnẹt. ạršivọ́lt. — 11. ẽl. le. le. — 12. fẹnêtr. — 13. de. dez. — 14. brizez. de. pü̯iz. lẹ. — 15. le. lez. ọrnẹmãte. — 16. šạɹže. — 17. degü̯ii̯ e t pinạkl. de. dez. — 18. devẹɹse lez. de. — 19. le šạpẹlz.

absidales. Le comble, également, était orné de fleurons. Et tout l'édifice fleurissait, à mesure qu'il se rapprochait du ciel, dans un élancement continu, délivré de l'antique terreur sacerdotale, allant se perdre au sein d'un Dieu de pardon et d'amour. Elle en avait la sensation physique, elle en était allégée et heureuse, comme d'un cantique qu'elle aurait chanté, très pur, très fin, se perdant très haut.

D'ailleurs, la cathédrale vivait. Des hirondelles, par centaines, avaient maçonné leurs nids sous les ceintures de trèfles, jusque dans les creux des clochetons et des pinacles; et, continuellement, leurs vols effleuraient les arcs-boutants et les contreforts, qu'ils peuplaient. C'étaient aussi les ramiers des ormes de l'Évêché, qui se rengorgaient au bord des terrasses, allant à petits pas, ainsi que des promeneurs. Parfois, perdu dans le bleu, à peine gros comme une mouche, un corbeau se lissait les plumes, à la pointe d'une aiguille. Des plantes, toute une flore, les lichens, les graminées qui poussent aux fentes des murailles, animaient les vieilles pierres du sourd travail de leurs racines. Les jours de grandes pluies, l'abside entière s'éveillait et grondait, dans le ronflement de l'averse battant les feuilles de plomb du comble se déversant par les rigoles des galeries, roulant d'étage en étage avec la clameur d'un torrent débordé. Même les coups de vent terribles d'octobre et de mars lui donnaient une âme, une voix de colère et de plainte, quand ils soufflaient au travers de sa forêt de pignons et d'arcatures, de colonettes et de roses. Le soleil enfin la faisait vivre, du jeu mouvant de la lumière, depuis le

ăpsidąl. lę kŏ̀bl egąlmã, etęt ǫrne t flœ̨rõ. e tu ledifis flœ̨risę, ą męzü.r kįl sąprǫšę dü sįęl, dãz ün elãsęmã kŏ̀tinü, dèlivre dę lãtįk tęrœ̨r sąsęrdǫtąl, ąlã sę pęrdr ǫ sẽ dœ̃ dįœ dę pąrdõ e dąmūr. ęl ąn ąvę lą sãsąsįõ fizįk, ęl ąn etę ąleže e œ̀rœz, kǫm dœ̃ kãtįk kẽl ǫrę šãte, trę pür, trę fẽ, sę pęrdã trę̀ o.

dàiįœ̨.r, lą kątedrąl vivę. dęz irõdęl, pąr sãtęn, ąvę mąsǫne lœ̨r ni su lę sẽtü.r dę trẽf[1], žüskę dã lę krœ dę klǫštõ e dę pinąkl; e, kõtinüęlmã lœ̨r vǫl ę̀flœrę lęz ąrkbutã e lę kõtrfôr, kįl pœ̨plę. s etęt osi lę rąmįe dęz ǫrm dę levę̀še, ki sę rãgǫržę o bôr dę tęrąs, ąlã ą pti pa, ẽsi k(ę) dę prǫmnœ̨.r. pąrfųą, pę̀rdu dã lę blœ, ą pęn gro kǫm ün mųš, œ̃ kǫrbo sę lisę lę plüm, ą lą pųẽt dün ęgüįlę. dę plãt, tųt ün flôr, lę likęn, lę grąmine ki pust o fã(t) dę mürąįį, ąnimę lę vįęį pįêr dü sūr trąvai dę lœ̨r rą̀sin. lę žūr dę grãd plüį, ląpsīd ãtįêr sevęįęt e grõdę, dã lę rõflęmã dę ląvęrs bątã lę fœ̨į dę plõ dü kõ.bl, sę dèvęrsã pąr lę rigǫl dę gąlri, rūlã detaž ąn etaž ąvęk lą klą̀mœ̨.r dœ̃ tǫ̀rã. debôrde. mêm, lę ku d vã teribl dǫktǫbr e d(ę) mąrs lüi dǫnęt ün ãm, ün vǫą t kǫlêr ę t plẽ.t, kãt il suflęt o trąvêr dę są fǫrę dę piñõ e dąrkatü.r, dę kǫlǫnętdz e dę rōz. lę sǫlęį ãfẽ lą fęzę vīvr, dü žœ mùvã dę lą lümįêr, t püi l

1. egąlęmã. — 2. œ̨n — 3. delīvre. — 4. pęɹdr. pąɹdõ. ĕl. — 5. ĕl. — 6. pę́ɹdã. — 7. dez irõdĕl. — 8. lœ̨ɹ ni. le sẽ'tü.r. le. — 9. de klǫstõz e de. vǫlz. — 10. lez. le. pœplę. — 11. le. dez ǫɹm. kis rãgǫɹžęt. — 12. de. ąlãt. — 13. pę̀rdü dãl. pĕn. — 14. le. egüįę. dé. — 15. le líkęn, le grą́mine. pųst. le. mürai. — 16. de pįêɹ. le. — 17. ãtįêɹ. evęįet e. grõde. — 18. ąvĕɹs. bą̀tã le. — 19. deveɹsã le. de gąlɹi. — 20. kląmœ̨.r. le. — 21. d mąrs. vųą. — 22. e. trąvêɹ. — 23. ę d. — 24. dę püi l.

matin, qui la rajeunissait d'une gaieté blonde jusqu'au soir, qui, sous les ombres lentement allongées, la noyait d'inconnu. Et elle avait son existence intérieure, comme le battement de ses veines, les cérémonies dont elle vibrait toute, avec le branle des cloches, la musique des orgues, le chant des prêtres. Toujours la vie frémissait en elle: des bruits perdus, le murmure d'une messe basse, l'agenouillement léger d'une femme, un frisson à peine deviné, rien que l'ardeur dévote d'une prière, dite sans paroles, bouche close.

---

mạtẽ, ki lạ rạžœ̣nisę dün gĕte blō.d, žüsko su̯ār, ki, su lęz ōbr lātęmāt ạlō.že, lạ noại̯ẹ dĕkọnü. e ęl ạvẹ sọn ęgzi̯stās ĕteri̯œ̣r, kọm lę bătęmā dę sẹ vĕn, lẹ seremọni dōt ęl vibrẹ tụt, ạvęk lę brāl dę klọš, lạ müzi̯k dęz ọrg(ę), lę šā dę prẹtr. tüžūr lạ vī frẹmisẹt ạn ęl : dę brüi̯ pęrdü, lę müṛmü.r dün mĕz bạs, lạžę-nūi̯ęmā leže dün fạm, œ̃ frisō ạ pĕn dęvine, ri̯ẽ k lạrdœ̣r devọt dün prīi̯êr, dit sā parọl, bušę kloz.

---

1. rạžœnisẹ. — 2. lez. ōb^{r}. nụạiẹ. — 3. se. le. — 4. tut. dé. — 5. déz ọrg. de. — 6. ĕl. de. peɹdü. le. bas. — 8. buš.

Paul Desjardins.

M. P. Desjardins, rédacteur du Journal des Débats, né à Paris, d'ascendants normands, m'a lu. une fois, l'article suivant qu'il a fait paraître dans le Journal des Débats du 27 avril 1889. Il avait pris le ton plutôt d'un lecteur que d'un narrateur, néanmoins il n'a pas évité toutes les libertés que l'on prend en faisant un simple récit. M. Desjardins possède les particularités parisiennes: *e* fermé protonique prononcé presque comme *e* mi-ouvert; *o* ouvert protonique prononcé presque comme *e* sourd (*moment* p. 21, l. 12); la terminaisson *-ation* avec *a* fermé (p. ex. *modulation* p. 23 l. 2) ou avec *a* ouvert (*conversation* p. 27, l. 12) et *r* (et *l*) finales, non seulement sourdes, mais presque entièrement effacées après d'autres consonnes (voyez M. Zola). Les mots *les, des* etc. avaient presque toujours un *e* plus ou moins ouvert; le pronom *il* perdait quelquefois son *l* devant une consonne. — C'est une habitude particulière à M. Desjardins que de prononcer les *h* aspirées (ou même muettes) presque comme des *h* allemandes, avec une véritable aspiration gutturale (*houle* p. 23, l. 2; *hoquet*, p. 25, l. 21; *cohue* p. 21, l. 8 etc.).

Les variantes montrent sans peine que M. Jacob, en lisant le même texte, a pris un ton plus familier.

Pauvre ménage.

L'omnibus de Ménilmontant descend au trot de ses forts chevaux la rue Oberkampf. Cette rue est une longue percée rectiligne à travers les maisons hautes, étroites, toutes trouées de petites fenêtres, qui semblent se dominer les unes les autres à mesure que le regard remonte vers le faubourg. Il pleut, le pavé glisse, les trottoirs miroitent. Des gens et des gens passent, s'écoulent en rebroussant le courant ou en le suivant; ils se coudoient avec des cris, des appels, des rires; les parapluies de toute taille, marrons, noirs, verdâtres, grouillent dans la cohue, se renversant pour laisser passer, déchirés par endroits et montrant des pointes de baleines nues et menaçantes. Des hommes en blouse, les mains dans les poches du pantalon, se font un passage à coups de coude et bousculent les parapluies; on se serre un moment contre les maisons, quand une lourde voiture rase le bord du trottoir; le flux perpétuel des passans est suspendu une seconde, comme étranglé, puis reprend. Tous marchent, trottent, s'arrêtent à une échoppe le temps de crier un: bonsoir la compagnie! puis repartent, ou enfilent un corridor ou disparaissent au tournant d'une rue. Que de rues on aperçoit ainsi, à droite et à gauche, qui ramifient celle où l'on passe, bourdonnantes d'une foule semblable! Que d'étroites allées obscures entrevues au vol,

pov^r mėnaž.

lǫmnibüs dę Męnimòtã dę́sãt o tro dę sę fǫr sęvo lą rü ǫbęrkąmf. sęt rü ęt ün lò.g pęrse ręktiliñ ą trąvêr lę męzõ hõt, etrųąt, tųtę trué dę pętit fęnêtr, ki sã.b^l sę dǫmine lęz ün lęz ot^r ą męzü.r kę l ręgar ręmõt vęr lę fobūr. i plœ, lę pąve glis, le trǫtųar mirųãt. dę ža e dę žã pąs, sekųlt ã rębrusã lę kurã u ã l sųivã; il sę kudųa ąvęk dę kri, dęz apel, dę rir; lę paraplųi dę tųtę tãįi, márõ, nųār, vęrdāt^r, grųį dã lą kǫlü, sę rãvęrsã pur lęse pąse, dęšire pąr ãdrųą e mõtrã dę pųẽt dę bą́lẽn nüz e męnąsã.t. dęz ǫmz ã blūz, lę mẽ dã lę pǫš dü pãtąlõ, sę fõt œ̃ pąsāž ą kũ dę kūd e bųsküi lę paraplüi; õ sę sêr œ̃ męmã kõt^r lę mézõ, kãt ün lųrdę voątüir raz lę bǫr dü trǫ́tųar; lę flǫ̈ pęr-petüęl dę pāsã e süspãdü ün sęgõ.d, kǫm etrã.gle, pųi ré̜prã. tus mąrš, trǫt, sąrêt ą ün ęšǫ́p lę tã dę kriįe œ̃ bõsųar lą kõpąñi: pųi rępárt, u ãfilt œ̃ kǫridôr u dįspąręst o tųrnã dün rü. kę dę rü ǫn apęrsųąt ẽsi, ą drųąt e ą goš, ki ramifi sẽl u lõ pas, burdǫnãt dün fųl sãblabl! kę detrųąt(ę)z ąlez ǫpskür ãtręvüz o vǫl,

---

1. ǫmnibüz. Menilmõtã. — 2. et ün. — 3. le. tųt true dę ptįt. — 4. dǫ́mine. lez. — 5. il plœ. glis. de. — 6. žã e dé žã. sekųl ã ãbrusã. — 7. is kudųą. de. dez apęl. de. le. — 8. tųt tąįį. kǫü s. — 9. pase. dé̜šire. de. — 10. dez. nü e mnąsãt. le. — 11. le. kų t kūd(ę). — 12. le (pąrapųi : *fam.*). kõt le męzõ. — 13. lųrd. — 14. pásã. etrãglé. — 15. ręprã́. tã t. — 17. rüz. — 19. detrųątz ąle ǫpskü.r ãtręvü.

puis dépassées, vomitoires de cités inconnues! Une rumeur de houle s'élève, sur une modulation monotone, de ce grand écoulement de peuple. On y perçoit confusément des vociférations, des rires gouailleurs, des claquements de fouets, des cris d'essieux, et le fracas de ferrailles des lourds haquets qui tressautent sur le pavé. Que de têtes, que d'existences voisines de nous, aidant à nous faire vivre, qu'on croise une fois rapidement et qu'on ne reverra plus!

L'omnibus s'arrête. Deux personnes s'y hissent avec quelque peine, un homme et une femme. Comme on repart aussitôt, ils gagnent en titubant le fond de la voiture et s'y casent, l'un à côté de l'autre, tout contre les lanternes. On descend toujours la rue Oberkampf, rudement cahoté, avec un grand frémissement de vitres.

L'homme et la femme sont habillés de noir. Ce sont de pauvres gens, endimanchés pour un jour, jour malheureux, puisque la pluie a gâté justement leur plus belle toilette. Sur son chapeau, le mari avait mis un mouchoir dont les bouts égouttaient; avec leur seul parapluie il avait mieux aimé abriter la robe de sa femme. Sitôt assis il retira le mouchoir, le tordit entre ses genoux écartés et le remit dans sa poche après l'avoir plié.

C'était un homme de petite condition, de petite vie, mieux qu'un ouvrier cependant; comptable peut-être, ou bien garçon de bureau quelque part. Il paraissait soixante ou soixante-cinq ans. Sa tête, toute petite, au bout d'un long cou, était ridée et chétive. Les yeux, sans cils, avec des paupières rouges, étaient constamment baissés, regardant en face et en dessous on ne sait quoi de fixe et d'invisible

pųi dępase, vomitųār dę sitēz êkonii! ün(ę) rümœr dę hul sęlęv, sür ün modülāsįõ monotõn, dę sę grāt ekulęmā dę pœp[1]. on i pęrsųą kõfüzemā dę vosiferāsįõ, dę rir goąįœr, dę klakęmā dę fųę, dę kri dęsįœ, e lę fraka dę ferāįį, dę lur hakę ki tręsot sür lę pave. kę dę têt, kę dęgzįstās voązįn dę nu, ędāt ą nu fęr vīv^{r}, kõ krųaz ün fųą rapidęmā e kõ nę rvęrą plü!

lomnibüs sarêt. dœ pęrson si his ąvęk kęlkę pęn, œ̨n om e ün fąm. kom õ rpart osito, įl gāñęt ā tłtübā lę fõ d lą vųątür e si kāz, lœ̨n ą kote dę lōt^{r}, tu kōt^{r} lę lātęrn. õ dęsā tužur lą rü obęrkąmf, rüdęmā kahote, ąvęk œ̄ grā fremisęmā dę vīt^{r}.

lom e lą fąm sōt ąbįįe d(ę) nųar. sę sõ dę povr žā, ādimāše pur œ̄ žūr, žur malœrœ, pųiskę lą plųi ą gate žüstęmā lœr plü bēl tųalēt. sür sõ šąpo, lę mąri ąvę miz œ̄ mušoar dõ lę buz ęgutę; ąvęk lœr sœ̨l parąplųi įl ąvę mįœz ęme ąbrite lą rob dę są fąm. sitot ąsi, įl rętira lę mušoar, lę tordi ātr sę žęnųz ekarte e lę ręmi dā są poš aprę lavųar plįįe.

setęt œ̨n om dę pętit kõdisįõ, dę pętit vi, mįœ kœ̨n uvrįįe spādā; kõ'tabl pœtętr, u bįē, garsõ dę büro, kęlkę pār. įi paręsę sųąsāt u sųąsāt sēk ā. Są tęt, tųt pętit, o bu dœ̄ lõ ku, ętę ride e šetīv. lęz įœ, sā sįl, ąvęk dę popįêr rūž, ętę kõstąmā bęsé, ręgardā.t ā fąs e ā tsu õ nę se kųą dę fiks e dēvizibl

1. dépase. ün. — 2. ul selêv. dęz. — 3. ekulmā. de. — 4. de. de. t fųą. de. desįœ. ęl. — 5. de lūr akę. l(ę). kęt (6.) têt. — 7. ręvęra. — 8. si ist ąvęk. — 9. pęn. ɹpār. il gąñt ā. — 11. kōt le. désā. rüdmā. — 12. kaote. fremįsmā. — 13. s sõ t pov^{r}. — 14. malœrœ. — 16. mi œ̄. le. egute. — 18. tordit ātr se žnuz. — 19. el. — 20. dę ptit. dę ptit. — 21. kõtábl. — 22. kęk pār. — 23. etę. — 24. sil. de. — 25. ēvizibl.

qui semblait le contrarier. Sa barbe grise, coupée très ras, faisait des ravins dans le creux de chaque ride et suivait le modelé de sa maigre mâchoire. Il avait un chapeau très lustré et trop haut, de forme archaïque, trop large aussi, car il lui descendait presque sur les yeux et n'était arrêté, de chaque côté, que par les oreilles, qui en étaient toutes rabattues. Son col, trop ouvert, avait trop d'empois. Ses mains aux veines saillantes et violettes, aux ongles cassés, se croisaient sur son parapluie à crosse de cornaline. L'air soucieux, il semblait supputer ses frais perdus, ses affaires trempées et frippées; il regrettait aussi les bonnes habitudes quotidiennes de sa vie misérable, auxquelles il avait été brusquement arraché par quelque solennité sans doute indispensable, quelque fête, ou plutôt quelque enterrement d'ami; — car ils étaient tous deux scrupuleusement en noir, et ils avaient joint l'omnibus aux environs du Père-Lachaise.

La femme paraissait bien plus jeune que le mari, autant qu'on en pouvait juger sans distinguer les formes de son corps, engoncées dans un mantelet de cérémonie, et sans voir sa figure, qu'elle tenait cachée dans son mouchoir, comme pour étouffer des pleurs. La plume noire de son chapeau était secouée suivant les cahots de la voiture, ou, peut-être, par une sorte de hoquet douloureux qui faisait aussi trembler ses épaules. De temps en temps elle relevait la tête, mais en serrant toujours le mouchoir sur sa bouche, d'un mouvement nerveux, comme si elle eût voulu le mordre; elle ne regardait alors aucune des personnes présentes, mais entièrement retournée vers la vitre, elle semblait s'attacher à voir tantôt la lanterne toute proche d'elle, tantôt

ki sāblę l ę kōtrarię. są barbę griz, kupe trę ra, fęzę de rąvē dā l krœ dę šąk rįd e sųįvę lę mǫdle dę są męgr mašųār. įl ąvęt œ̃ šāpo trę lüstre e trǫ o, dę fǫrm ąrkąįk, tro ląrž osi, kąr įl lįį dęsādę pręskę sür lez įœ e nętęt ąręte, dę šąk kote, kę pąr lęz ǫręįę ki ąn etę tųt rąbątii. sō kǫl, trop uvęr, avę tro dāpųą. sę mē, o vęn sąįįātęz e viǫlęt, oz ōglę kąse, sę krųązę sür sō pąrąplüi ą krǫz dę kǫrnalin. lêr susįœ́, įl sāblę süpüite sę frę pęrdü, sęz ąfer trā.pe e frįpe; įl ręgrętęt osi lę bǫnz ąbitüdę kǫtidįēn dę są vi mizerab[1], okêlz il avęt ete brüskęmā ąrąše pąr kęlkę sǫląnite sā dųt ēdįspāsabl, kęlkę fêt, u plüto kęlk ātêr ę mā d ąmi; — kąr įlz ętę tu dœ skrüpüilœzęmat ā nųąr, e ilz ąvę žųē l ǫmnibüs oz āvirō dü Pęr Ląšêz.

lą fąm paręsę bįē plü žœ̨n kę lę mąri, otā kǫn ā puvę žüže sā distēge lę fǫrmę dę sō kǫr, agōse dāz œ̃ mātlę t sęremǫni, e sā vųar są figü.r kēl tęnę kąše dā sō mušoar, kǫm pur etųfe dę plœ̨r. lą plüm(ę) nųār dę sō šąpo etę sę́kųe sųįvā le kāho d lą vųątü.r, u, pœtętr pąr ünę sǫrtę dę hǫkę dulurœ ki fęzęt osi trāble sęz epōl. dę tāz ā tā ęl ręlęvę la têt, męz ā sêrā tužur lę mušoar sür są bųš. dœ̃ mavęmā nęrvœ, kǫm si ęl ü vulü lę mǫrdr; ęl nę ręgardęt ąlôr okün dę persęn pręzā.t, męz ātįêrmā ręturne vêr lą vitr, el(ę) sāblę sątąše ą vųar tā͗to lą lātęrn tųt prǫš dēl, tā͗to

1. bąrb. — 2. šąk rid. — 4. ąrkąik. — 5. netęt. lez ǫrêį. — 6. k'į ąn. trǫp uvêr. trǫ. — 7. sąįįāt e. ōgl (ōg). — 9. süpüte. trāpez e. — 10. ąbitüd. — 11. okęl įl. kęlk. — 12. ēdispāsab'. — 13. iz etę — 14. iz avę. — 15. Ląšêz. — 16. mąri. — 17. le fǫrm. 18. seremǫni. — 19. de plœ̨r. plüm. — 20. skųe. kąo. — 21. ptêtr. ün sǫrt dę ǫke. — 22. sez. ręlvę. — 23. bųš. — 25. de. prezat. ęl.

la croupe blanche des chevaux, ruisselante de pluie, tantôt, au lointain, la foule étrangère qui se pressait dans une brume triste aux carrefours des rues.

L'homme lui jetait de temps en temps un coup d'œil oblique et, par sympathie, prenait alors un air plus chagrin. Il toucha le bas de la robe, mouillé, tout boueux. Il se tourna vers sa femme, à demi, comme s'il voulait lui faire un reproche, mais sa voix s'arrêta sur ses lèvres. Il parut comprendre qu'en un jour comme celui-ci, les dommages matériels, si grands qu'ils fussent, ne devaient pas être comptés.

Cependant toute la voiturée regardait avec étonnement cette douleur inconvenante. Les conversations s'étaient interrompues. On se faisait signe du coude. „— Faut-il qu'elle en aye, de la peine! murmurait une femme. — C'est moi, disait une autre, c'est moi qui n'aimerais pas de me montrer pleurante comme une Madeleine, comme çà, en omnibus."

Le mari, en levant un regard gêné tout autour de lui, lut dans les yeux cette curiosité. Cela le contraria. Il n'avait pas l'habitude qu'on le remarquât, ni lui, ni rien de ce qui était à lui. Il fit claquer ses lèvres en les desserrant avec impatience. Sa femme pleurait toujours sans rien voir; ses mains, gantées de fil noir, tremblaient toujours en tamponnant le mouchoir sur sa figure. Il la tira légèrement par l'effilé de soie de son mantelet; elle ne s'en aperçut pas.

„— Voyons, insista-t-il à mi-voix; voyons . . . on

lą krup ę blāš dę šęvo, rüisęlā dę plüi, tāto, o lųātē, lą ful etrāžêr ki sę prese dāz ün brüm frist o karfur dę rü.

lom lüi žęte dę tāz ā ta œ ku dœi ọblik e, par sepątu, pręnęt ąlor œn êr plü šągrē. il tušą lę bą dę lą rob, muiię, tu buœ. il sę turna vęr są fąm, ą dmi, kom si vule lüi fęr œ ręproš, mę są vuą sąręta sür sę lêvr. il parü kôprā.dr kan œ žur kom sęlüi si, lę domaž matęriêl, si grā kil füs, nę dęvę paz etr kōte.

sępādā tut lą vuątüre ręgardęt avęk etonęmā sęt dulœr ēkôvęnā.t. lę kōvęrsāsiō setęt ētęrôpü. ō sę fęzę siñ dü kud. „ — fotil kęl an aii, dę lą pęn! “ mürmüręt ün fąm. — „ sę mua, dizęt ün ōtr, sę mua ki nęmęrę pa d mę mōtre plœrāt kom ün Madlęn, kom są, an omnibüs. “

lę mąri, ā lęvāt œ ręgar žêne tut otur dę lüi, lüi dā lęz iœ sēt küriozite. sęlą lę kōtrarią. il navę pa labitüd kō lę ręmarka, ni lüi, ni riē dę ski etęt a lüi. i fi klake sę lêvr ā lę deserā avęk ēpąsiā.s. są fąm plœrę tužur sā riē vuār; sę mē, gāte dę fil nuar, trāblę tužur ā tāponā lę mušoar sür są figü.r. il latira ležêrmā par lefile dę suą dę sō mātęlę; el nę san apęrsü pa.

„ — voąiō, ēsista til ą mi vuą; voąiō . . . ō

1. krup. de švo. — 2. kis pręsę. — 3. de rü. — 4. štęt t tā ọblik. — 5. šągrè. l ba. 6. dlą. buœ. is. — 7. sil. œ ɹproš. — 8. se. — 9. le domāž. nę dvę. — 10. ēt. — 11. spādā. — 12. dülœr. ōs. — 13. kud(ę). — 14. se. se. — 15. nęmrę. dęm mōtre. — 17. mąri, ā lvā œ ɹgār. — 18. lez. slą. — 19. ɹmąrka. — 20. il fi. le. — 21. se. fil. — 22. tāponā l. — 23. tsuą. mātlę. — 25. voąiō (*bis*).

nous regarde . . .; ça n'a pas de bon sens.“ — Elle pleurait toujours, mais avec lassitude. Son cou sans force laissait retomber sa tête sur sa poitrine. — „Enfin, enfin! reprit le mari, avec un geste des bras, en se penchant vers elle; après tout, que diable! ça n'était qu'un voisin!“

Cette fois, elle abaissa ses mains et laissa voir son visage, qui était fatigué, mais doux et presque beau. Elle s'offrit aux regards avec un grand abandon de toute coquetterie. Il y avait dans sa prunelle fixe une telle majesté d'indifférence pour toutes les choses restantes de la vie, que l'homme assis en face d'elle, un vieil ouvrier d'imprimerie, en fut intimidé et baissa les yeux.

Bientôt le mari et la femme firent arrêter l'omnibus et descendirent.

On put les apercevoir encore quelques instans. La femme se suspendait au bras de son mari, la tête basse, avec le même frisson des épaules. Lui se penchait vers elle, la raisonnant sans doute, lui demandant pardon peut-être de sa brusquerie, lui parlant avec bonté. On distinguait encore de loin son chapeau trop large et la forme de son paletot sans taille qui remontait au milieu du dos.

La maison dans laquelle ils disparurent tous deux était sans jour et misérable.

nu rẹgạrd . . .; sạ nạ pa dẹ bṍ sãs. " — ẹl plœrẹ tužur, mẹz ạvẹk lạsitü.d(ẹ). sõ ku sã fọrs, lẹsẹ rẹtõbe sạ tẹt sür sạ poạtrịn. — „ ãfẽ, ãfẽ! rẹpri lẹ māri, ạvẹk œ̃ žẹstẹ dẹ bra, ã sẹ pãšã vẹrz ẹl; aprẹ tu, kẹ diābl! sạ u etẹ kœ̃ vu̯ạzẽ! "

sĕt fu̯ạ, ẹl ạbêsa sẹ mẽ e lẹsa voar sõ vizāž, ki etẹ fạtige, mẹ du e prẹskẹ bo. ẹl s ọfrit o rgār ạvẹk œ̃ grãt ạbãdõ dẹ tut kọkẹtri. ịl i ạvẹ dã sạ prünẹl fịks ün tẹl mạ̀žẹste d ẽdiferã.s pur tu̯t lẹ šoz rẹstãtẹ dẹ la vi, kẹ l ọm ạsiz ã fạz dẹl, œ̃ vi̯ei̯ uvri̯e d ẽprimẹri̯, ã füt ẽtimide e bĕsa lẹz i̯œ.

bi̯ẽto lẹ mạ̀ri e lạ fạm firt ạrẹte l ọmnibüs e dẹsãdīr.

õ pü lẹz ạpẹrsẹvu̯ar ãkọr kẹlkẹz ẽstã. lạ fạm sẹ süspã.dẹt ọ brạ t sõ mạri, lạ tẹt bās, ạvẹk lẹ mẹm frí̯sõ dẹz ẹpōl. lü̯i sẹ pãšẹ vẹrz ẹl, lạ rẹzọnã sã du̯t, lü̯i d(ẹ)mãdã pạrdõ pœtêtr dẹ sạ brüskẹri, lü̯i pạ̀rlã.t ạvẹk bõte. õ distẽgẹt ãkọr dẹ loẽ sõ šạpo tro lạrž e lạ fọrm dẹ sõ pạ̀lto sã tại̯ ki rẹmõtẹt o mili̯œ dü do.

lạ mẽ́zõ dã lạkẹl ịl dị́spạrü.r tu dœ etẹ sã́ žūr e mizerābl.

---

1. ɹgạrd. tü̯žūr. — 2. ɹtõbe. — 3. ã′fẽ, ã′fẽ. mạri. — 4. de. ãs. vẹr ĕl. — 5. vu̯ạ̀zẽ. — 6. se mẽ. vu̯ār. — 7. duz e. — 8. t tut. ịl [i]i̯ạvẹ. prünĕl — 9. fiks. le. rẹstã([t]). — 10. ạsi. — 11. d ẽprimri. — 12. bi̯ẽto l mạri. — 16. dez epol. lü̯i s pãšẹ vẹr ĕl. — 17. dmãdã. — 18. trọ. — 19. ki ɹmõtẹ. — 20. mẹzõ.

Edouard Rod.

M. Rod, né à Nyon en 1857, bien qu'habitant Genève, peut être donné, sans scrupule, comme un représentant de la prononciation parisienne dont il ne lui manque que les négligences.

M. Rod ne prononce pas l'*r* particulière aux Parisiens devant les consonnes; il ne prolonge pas trop l'*a* de la terminaison *-ation*, qu'il prononce avec un *a* plus ou moins fermé; il ne 'mange' pas les *r* et *l* finales après les consonnes (dans des mots tels que *contre*, *incapable* (p. 33, l. 17, voir la variante); il prononce, en général, l'*l* de *il* et *ils* aussi devant les consonnes et il garde à l'*e* ouvert qui termine le mot, la prononciation qui lui est due, au lieu de le transformer en *e* fermé ou mi-fermé. — M. Rod m'a lu deux fois la description qui suit et qui est empruntée à ses Scènes de la vie cosmopolite, p. 107—111; la seconde fois, en lisant plus rapidement, il a fait disparaître quelques *e* sourds de plus et a introduit quelques nouvelles liaisons. C'est l'usage commun. Je n'ai trouvé de dialectal dans sa prononciation que la conservation d'une *l* mouillée, bien faible dans *recueil* (p. 37, l. 19). Comme le passage choisi ne permettait ni l'emploi d'un grand art oratoire ni une prononciation très familière, M. M. Rod et Jacob ont prononcé presque de même; si l'on ne tient pas compte du grasseyement de M. Jacob et de sa prédilection pour un certain laisser-aller dans la diction, qui le poursuit jusque dans le style le plus élevé, on ne trouvera pas de variante qui ne soit possible dans la bouche d'un même individu.

Journal intime.

Il l'avait commencé, ce journal intime, à quinze ans, au Lycée, les jours de révolte intérieure contre une punition injuste, contre la brutalité des 'grands', contre l'ennui, l'épouvantable ennui qui parfois le poursuivait dans les récréations comme pendant les cours; il l'avait continué ensuite pendant les années laborieuses et sans plaisirs, où, tout en donnant des leçons pour gagner son pain, il se préparait à prendre ses grades; puis plus tard, dans cette petite ville de province où depuis plus de dix ans il enseignait la philosophie. Peu à peu, c'était devenu une habitude tyrannique, un besoin, comme des soins de propreté. Et cette habitude avait doublé sa vie, donné un sens aux moindres événements qu'il traversait, aiguisé sa connaissance de soi-même, de telle sorte que rien d'imprévu ne pouvait sortir de son cœur ni de son cerveau. C'est à ce journal intime qu'il devait d'être devenu un homme terriblement conscient, impuissant à agir sans avoir prévu toutes les suites de son acte, et pourtant, sitôt l'acte accompli, se torturant l'esprit à calculer ce qui pouvait encore en sortir; incapable d'abandon et d'élan, quels qu'ils fussent; malheureux dans la plus large acception du mot, et malheureux sans malheur, toujours, comme on souffre d'une consomption qu'on sent à peine. C'était, ce journal, son vice et sa maladie. Il le savait; et il l'aimait et le haïssait en même temps, comme les buveurs leur absinthe, comme les fumeurs leur opium. Cent fois, son journal l'avait empêché de

žu̯rnãl ẽtim.

i̯lavę komãse, sę žurnãl ẽtim, a kẽ'z ã, o lise, le žur dę revolt ẽteriœ̨.r kõtr ü̯n pünisi̯õ ẽžü̯st, kõtr la brütalite dę „grã", kõtr l ãnü̯i, lepúvãtabl ãnü̯i ki parfu̯a lę pursü̯ivę dã le rekreasi̯õ kom pãdã le kur; i̯lavę kõtinü̯e ãsü̯it pãdã lez ane láboriœ.z e sã' plęzir, u, tút ã donã dę lsõ pur gáñe sõ pẽ, il sę preparęt a prãdr se grad; pü̯i, plü tār, dã sęt pętit vil dę provẽs u, dępü̯i plü dę diz ã il ãseñę la filozofi. pœ̀ a pœ, sètę dęvnü ün abitüd tiranik, œ̃ bęzu̯ẽ, kom dę su̯ẽ' dę propręte. e set àbitüd avę duble sa vi, done œ̃ sãs o mu̯ẽdrz evenęmã kil travęrsę, egü̯ize sa konęsãs t su̯a mêm, dę tel sort kę ri̯ẽ d ẽprevü' nę puvę sortír dę sõ kœ̨r ni tsõ sęrvo. s ęt a sę žurnal ẽtim kil dęvę d êtr dęvnü œ̨n om teriblęmã kõsi̯ã, ẽpü̯isãt a ažīr sãz avu̯ar previ tut lę sü̯it dę son akt, e púrtã, sito l akt akõpli, sę tòrtürã l ęspri a kàlküle sę ki puvęt ãkor ã sortir; ẽkapabl d abãdõ e d ęlã, kel kil füs; málœrœ dã la plü larž aksępsi̯õ dü mo, e málœrœ sã malœ̨.r, tu̯žūr, kom õ sufr d ün kõsõpsi̯õ kõ sãt a pęn. setę, sę žurnal, sõ vis e sa máladí. ile savę; e ilęmęt e lę aisęt ã mem tã, kom le büvœ̨r lœ̨r apsẽ.t, kom le fümœ̨r lœ̨r opiom. sã' fu̯a, sõ žurnãl lavęt ãpęše dę

1. lise. — 3. kõt[r]. parfu̯al. — 7. prãd[r]. grad. vil. — 8. plü d(ę). — 9. tiranik. de su̯ẽ t. — 10. dũble. — 14. a ažir. — 15. le sü̯it. — 16. ski. — 17. ẽkapãb. delã. — 19. túžur. suf[r]. pẽn. — 20. ilemę.

suivre une impulsion qui aurait changé son existence, et qu'il regrettait ensuite amèrement de n'avoir pas suivie. Cent fois, exaspéré contre ce tyran, il avait résolu de le détruire : et au lieu de cela, il y ajoutait une page nouvelle, il s'y expliquait à lui-même pourquoi il n'exécutait pas sa résolution, et il le relisait, au hasard, sûr de tomber en l'ouvrant n'importe où sur un fragment qu'il éprouverait un âpre plaisir à relire. Et c'était lui tout entier, non seulement dans les faits relatés au jour le jour, mais avec tous les sentiments furtifs qu'il avait éprouvés, toutes les opinions contradictoires qu'il avait professées, tous les goûts successifs qu'il s'était connus: il ne lisait pas un livre, bon ou mauvais, roman contemporain ou tragédie classique; il n'entendait pas un morceau de musique dans un concert ou dans un salon; il ne voyait pas un tableau, un paysage nouveau, une ville inconnue, sans noter aussitôt son impression ou son jugement. Son journal était donc un autre lui, un lui complet, avec toutes les nuances changeantes de son être fixées de page en page, un lui qui offrait au regard toutes ses contradictions et tous ses avatars. Hélas! il s'y montrait tour à tour sceptique et croyant, socialiste et conservateur, réaliste et intellectualiste, tendre et cruel, égoïste et bon; l'éternelle mobilité de sa nature s'y trouvait en quelque sorte réalisée, érigée en qualité positive; il s'y voyait en pied, en face, en profil, si différent selon la pose, qu'on eût pu le prendre pour autant d'êtres divers, et pourtant toujours désespérément pareil à lui-même: les cahiers d'autrefois, les cahiers jaunis étaient remplis d'admiration devenues de l'indifférence, de sympathies mortes, de croyances éteintes, comme les vitrines d'un collectionneur pleines de papillons dont ne vivent

si̯ivr ün ẽpülsi̯õ ki orę šãže son ęgzistã.s, e kil ręgrętęt ãsi̯it amêrmã dę n avu̯ar pa si̯ivi. sã′ fu̯ạ, ęgzạspere kõtr sę tirã, il avę rezolü dę l detrüīr: e o li̯œ dę slạ, il i ažutęt ün paž nuvęl, il s i ękspliket ạ li̯i mêm purku̯ạ il n ęgzeküte pa sạ rezolüsi̯õ, e ilę ręlize, o azãr, sür dę tõber ã luvrã nẽ̀port u sür œ̃ fragmã kil epruvrę œn ãpr plęzir ạ ręlīr. e setę li̯i tut ãti̯e, nõ sœlmã dã le fęt ręlạtez o žur lę žūr, mez avęk tu le sãtimã fu̯rtif kil avęt epruve, tut lez opini̯õ kõ̀tradiktu̯ãr kil avę profęse, tu le gu süksęsif kil s etę konü: il nę lizę paz œ̃ līvr, bõ̀ u movę, rómã kõtãporẽ u tražedi klasik; il n ãtãdę paz œ̃ morso d müzik dãz œ̃ kõsêr u dãz œ̃ sạlõ; il nę vu̯ai̯e paz œ̃ tạblo, œ̃ pei̯zaž nùvo, ün vil ẽ̀konü, sã noter òsito son ẽpręsi̯õ u sõ žüžęmã. sõ žurnãl etę dõk œn otr li̯i, œ̃ li̯i kṍplę, avęk tut lę nüãs šãžã.t dę son êtr fikse dę paž ã pãž, œ̃ li̯i ki ofręt o rgar tut se kõtradiksi̯õ e tu sez avatãr. elãs! il si mõtrę turatūr sęptik e krúai̯ã, sosi̯alist e kõ̀sęrvatœr, reali̯st e ẽtęlęktüali̯st, tãdr e krüẽl, egoi̯st e bõ; l etęrnęl mobilite tsa natü.r si truvęt ã kęlk sort realize, eriže ã kalite pozitīv; il s i vu̯ai̯et ã pi̯e, ã fas, ã profil, si diferã sęlõ la pōz, k õn ü pü lę prã.dr pur otã d êtr diver, e purtã tužur dezęsperemã parei̯ a li̯i mêm: le kai̯e d otr fu̯ạ, le kai̯e žoni etę rãpli d admirasi̯õ dęvnü dę l ẽdiferã.s, dę sẽpati mort, dę kròai̯ãs etẽ.t, kom le vitrin d œ̃ kolęksi̯onœr plên dę papii̯õ dõ nę vīv

5. mem. ilęɹlizę. — 6. sü.r. — 7. a ɹlīr. — 8. fę ɹlate. žūr l(ę) žūr. — 10. si̯uksesif. — 12. klasik. dę müzik. —13. sạlõ. — 16. kõplé. le. fikse t. — 22. voai̯et. diferã. — 23. l prã.dr. — 24. puɹtã. dezęsperemã. kai̯e. — 25. kai̯e žoniz.

plus que la forme et la couleur; les cahiers d'aujourd'hui se remplissaient de nouvelles admirations moins vives, de nouvelles sympathies moins fraîches, de nouvelles croyances moins sûres, qui s'en iraient aussi, qui bientôt aussi ne seraient plus que des cadavres préparés et piqués par la main du même collectionneur. Et ce perpétuel changement, cette succession de ruines, ces fugitives apparences auxquelles seule la couleur de l'encre sur le papier donnait quelque réalité, c'était sa personnalité, c'était son âme! Et c'était de la littérature aussi: une forme exquise, comme faite de bouquets condensés et grisants, sans effets d'orchestre ni de couleur, sans effort apparent, où les idées s'harmoniaient comme d'elles-même en une vaste symphonie dont les effets fuyaient et revenaient de page en page. Puis, ici et là, un mensonge: il avait „posé" pour sa propre duperie, glissé une phrase pas sincère, enfermé des abîmes d'hypocrisie dans un mot, accompli des prodiges pour exprimer une chose qu'il ne voulait pas s'avouer, excusé ses actes à l'aide de traits géniaux de diplomate. Et il savait tout cela, il l'avait même écrit dans une des cinq ou six mille pages qu'avait déjà son journal: il savait que ce recueil mentirait aux yeux étrangers, qu'il ne dirait la vérité que pour lui seul, et qu'encore cette vérité était relative, comme toute science et toute expression.

---

plü kẹ lạ fọrm e lạ kulœr; le kaje d ožurdüi s ráplisẹ d(ẹ) nuvẹlz ạdmirạsiô mụẽ vīv, dẹ nuvẽl sẽpạti mụẽ frẹš, dẹ nuvẽl krụạịãs mụẽ sür ki s ạn irẹt osi, ki biẽ̀ tot osi nẹ sẹrẹ plü kẹ dẹ kạdāvr prepạrẹz e pịke pạr lạ mẽ dü mẹm kọlẹksịọnœ.r. e s(ẹ) pẹrpetüẹl šãžẹmã, sẹt sụ̈ksẹsịô dẹ rụin, se füžitiv apạrãs okẹl sœl lạ kulœr dẹ lãk^{r} sür lẹ pạpie dọnẹ kẽlk realite, sẹ́tẹ sạ pẹrsọnạlite, sẹ́tẹ sọn ām! e sẹ́tẹ dẹ lạ lịterạtür osi: ün fọrm ẹkskīz, kọm fẹt dẹ bukẹ kõdàsez e grizâ, sâz ẽfẹ d ọ̀rkẹstr ni d(ẹ) kulœ.r, sâz ẹfọr apạrâ, u lez ide s ạrmọnie kọm d ẹl mêm ãn (ạn) ün vạstẹ sẽfọni dõ lez ẽfẹ füịịẹ e rẹvnẹ dẹ pāž ã pāž. pụi, ịsi e la, œ̃ māsõ.z: il ạvẹ póze pur sạ prọpr düpri, glịˋse ün frāz pa sẽsêr, ãfẹrme dez ạbim dipọkrizi dàz œ̃ mo, ạ̀kôpli dẹ prọdīž pur ẹksprimer ün šõz kịl nẹ vulẹ pa s ạvue, ẹkskü̈ze sez ạkt a l ẹdẹ dẹ trẹ ženio dẹ diplọmạt. e ịl sạvẹ tu sẹlạ, ilạvẹ mẹm ekri dãz ün de sẽk u si mil paž k ạvẹ deža sõ žụrnāl: ịl sạvẹ kẹ sẹ rẹkœ̃l mãtirẹ t(ẹ) oz ịœz etrãže, kịl nẹ dirẹ lạ verite kẹ pur lụ̈i sœl, e kãkọr sẹt vẹrite etẹ rẹlạtiv, kọm tụ̀t siâ.s e tụ̀t ẹksprẹsịô.

1. k lạ. kạịe. — 4. nẹ srẹ. de. prepạre. — 5. e s. — 6. füžitīvz. — 7. kẹlkẹ. — 9. ẹkskīzẹ. — 10. ọrkẹst^{r} ni t. — 11. ạrmọnịẹ. vạst. — 12. füiˊịẹ. — 13. mầsõ.ž. glīse. — 16. s ạvụe. lẹd dẹ. — 17. diplọmạt. tu slạ. — 19. sẹ ạkœị mãtīrẹ. kịn.

Gaston Paris.

M. G. Paris, né à Avenay (Marne), le 9 août 1839, est venu très jeune à Paris. L'extrait suivant du discours: Sur les parlers français, prononcé par lui au Congrès des Sociétés savantes, le 26 mai 1888, et transcrit phonétiquement déjà par M. P. Passy (Français parlé, p. 72 ss.), m'a été lu par l'auteur une fois seulement; j'ai écouté, la transcription de M. Passy en main. M. G. Paris et M. Joret, qui assistait à l'audition, trouvaient également que M. Passy avait donné à son texte figuré un caractère par trop familier et que ses *dpü̯i* p. *dẹpü̯i (depuis)*, ses *ski* p. *sẹ ki (ce qui)* etc. ne répondaient nullement à l'usage d'un orateur instruit. M. Paris, qui, même dans la conversation, prononce avec une rare correction, ne s'est permis, dans la lecture, presque aucune des négligences du parler parisien: les *e* sourds ne disparaissaient chez lui que bien à propos; les *r* et *l* finales se faisaient entendre distinctement même après les consonnes; son *r* n'était pas grasseyée devant les consonnes, ses liaisons représentaient le juste milieu; enfin, on voyait partout qu'on avait affaire à un grammairien qui connaît et observe les règles qu'on donne comme celles d'une bonne prononciation. Les mots *les, des* etc., que je lui ai entendu prononcer avec *e* ouvert dans ses cours, furent tous prononcés avec un *e* fermé; la terminaison *-ation* avait constamment un *a* fermé moyen; *un* devant une voyelle, prononcé souvent par M. Paris avec le son d'*ü (ün)*, avait toujours *œ̨* (donc: *œ̨n*, p. 45, l. 21, etc.); enfin, j'ai entendu distinctement les prononciations: *fleuve,* avec un *œ* fermé, p. 47, l. 20), et *passant*, avec *a* ouvert (p. 49, l. 21), qui, tout en se trouvant fréquemment à Paris, passent néanmoins pour dialectales. — Les variantes de MM. Passy et Jacob font voir que M. G. Paris se rapproche beaucoup plus qu'eux de la prononciation idéale, recommandée par les orthoépistes.

Les parlers français.

La France a depuis longtemps une seule langue officielle, langue littéraire aussi, malgré quelques tentatives locales intéressantes, langue qui représente notre nationalité en face des nationalités étrangères, et qu'on appelle à bon droit „le français". Parlé aujourd'hui à peu près exclusivement par les gens cultivés dans toute l'étendue du territoire; parlé au moins concurremment avec le patois par la plupart des illettrés, le français est essentiellement le dialecte — nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut entendre par ce mot — de Paris et de l'Ile-de-France, imposé peu à peu à tout le royaume par une propagation lente et une assimilation presque toujours volontaire. Dans les provinces voisines du centre politique et intellectuel de notre vie nationale, les nuances qui anciennement séparaient du français propre le parler naturel se sont insensiblement effacées, et, sauf un vocabulaire moins riche et des tournures plus archaïques ou plus négligées, le paysan parle comme le Parisien. Mais, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, on relève entre la langue nationale et le parler populaire des différences plus marquées. Allez aux environs de Valenciennes, de

---

vṷa̭zin *P.* — 12. nạsi̭o̭nal] nạsi̭o̭nạl *P.* ãsi̭ẹnẹmã] ãsi̭ẹnmã *P.* — 13. prọprę] prọpr *J.* ẽsãsiblęmã] ẽsãsiblęmãt *J.* — 14. efase *P.* 15. pẹizã (*ou* pẹizã)] peizã *P.* pạrlę] pạrl *PJ.* — 16. mẹ] mẹz *J.* ạ mzür] mẹzür *J.* — 17. ręlêv] rlêv *P.* — 18. ạle] ạlez *J.* dę vạl.] d vạl. *P.*

le parle frâsę.

Lą frâ.s ą dępü̯i lõtã üu sœ̜l lâ.g o̜fisi̯ẽl, lâ.g literêr o̜si, mąlgre ke̜lkę tâtątıv lo̜kąl ẽtere̜sâ.t, lâ.g ki ręprezâ.t no̜trę nąsi̯o̜nąlite â faz de nąsi̯o̜nąlitez etrâžêr, e ko̜n ąpẽl ą bõ drųą: „lę frâsę“. pą́rle ožurdü̯i ą pœ prę e̜kskliizivę̜mã pąr le žã kü̯ltive dã tu̯t letâdü dü te̜ritu̯ār; pą́rle o mu̯ẽ kõkü̯ř̓ąmã ąve̜k lę pątu̯ą pąr lą plüpār dez i̯le̜tre, lę frâsę e̜t e̜sãsi̯e̜lmã lę diąle̜kt — nu ve̜rõ tu̯t ą lœ̜.r sę ki̯l fot ãtâ.drę pąr sę mo — dę pąri e dę li̯l dę frâ.s, ẽpoze pœ ą pœ ą tu lę ru̯ąi̯õm pąr üu pro̜pągąsi̯õ lâ.t e üu ąsimilasi̯õ prę̜skę tužūr vo̜lõtêr. dã le pro̜vẽ.s voązin dü sâ.trę po̜liti̯k e ẽte̜le̜ktü̯e̜l dę notrę vi nąsi̯onal, le nüã.s ki ãsi̯e̜nę̜mã separę dü frãsę pro̜prę lę pąrle nątürẽl sę sõt ẽsãsiblę̜mã e̜fąse, e, sõf œ̃ vo̜kąbülêr mu̯ẽ riš e de turnü.r plüz ąrkąi̯k u plü negliže — lę pe̜izâ pąrlę ko̜m lę pąrizi̯ẽ. me, o für e ą mzür k õ s elu̯ąñ dę lą kąpitąl, õ re̜lêv âtrę lą lãg nąsi̯o̜nąl e l pąrle po̜pülêr de diferã.s plü mąrke. ąle oz âvirõ dę̀ vąlâsi̯ẽn, dę̀

1. dępü̯i] dpü̯i *P*; tpü̯i *J*. lâ.g] lâ.gę *J*. — 2. o̜si] osi *PJ*. lo̜kąl] lo̜kąlz *J*. lâ.g] lâ.gę *J*. ręprezâ.t] rprezâ.t *JP*. — 3. faz] fąs *P*; fās *J*. nąsi̯o̜nąlitez] nąsi̯o̜nąlite *P*. — 4. o̜n] õn *P*. drųą *P*. lę] lœ̃ *P*. ožurdü̯i] o̜žo̜rdü̯i *P*. — 5. ą pœ prę] ą pœ̜ prę *P*. e̜kskliizivę̜mã] e̜ksklüzivmã *P*. — 6. te̜ritu̯ār] te̜ritu̯âr *P*. kõkü̯ř̓ąmâ] kõkürąmâ *P*. — 7. plüpār] plüpâr *P*. diąle̜kt] di̯ąle̜kt *P*. — 8. sę ki̯l] ski. âtâ.drę] âtâ.dr *J*. — 9. dę l] d l *P*. lę] l *J*. — 10. ru̯ąi̯õm] ru̯ąi̯õm *P*. — 11. pro̜vẽ.s] pró̜vẽ.s *J*. voązin]

Bayeux, de la Rochelle, de Montbéliard — je dis „aux environs“, parce que dans les villes on a généralement adopté le français d'école — vous reconnaîtrez dans chaque endroit un langage fort différent de celui que nous parlons et fort différent de celui qu'on parle dans chacun des autres. Allez plus loin encore, du côté d'Avignon, ou d'Aurillac, ou de Pau; vous trouverez des sons tout nouveaux, une physionomie toute particulière; vous discernerez à peine le sens de quelques mots. Enfin, poussez jusqu'aux plaines de la Flandre, jusqu'aux landes de la Bretagne, jusqu'aux vallées des Pyrénées, vous entendrez des langues absolument étrangères et dans lesquelles aucun mot semblable à ceux qui vous sont familiers ne frappera votre oreille.

On parle, en effet, vous le savez, au Nord-Est, le flamand, idiome germanique; au Nord-Ouest, le breton, idiome celtique; au Sud-Ouest le basque, idiome ibérique. Laissant de côté ces trois coins de métal étranger qui encadrent notre carte linguistique, et la Corse, italienne de langue, qui forme un coin semblable au Sud-Est, demandons-nous d'où viennent aux mères, dans le territoire restant, les sons, les mots et les formes qu'elles apprennent à leurs enfants, à l'aide desquels ceux-ci penseront, comprendront et parleront, et qu'ils transmettront à leur tour à leur postérité. Faisant abstraction pour un moment de l'extension artificielle du parler de Paris, représentons-nous les parlers populaires livrés à eux-mêmes de la Méditerranée

---

tru̯a̦] tru̯a *P.* — 15. ãkādrẹ] ãkādr *J.* — 16. sãblabl] sãblạbl *P*; sã̂ blăbl *J.* — 17. vi̯ĕnt] vi̯ĕn *P.* tẹritu̯âr *P.* — 18. mo] moz *J.* fọrm(ẹ̦)] fọrm *PJ.* aprẹnt] aprẹn *P.* — 19. i̯l] i *P.* — 21. mọmã] mẹ̦mã *P.* d] dẹ̦ *J.* t pạri] d pạri *P.* rẹ̦́prezãtõ] rẹ̦prezãtṍ *J.* — 22. pạrle] pạ́rle *J.* livrez] livre *P.*

bąiœ, dę lą rǫšĕl, dę mõbęliār — že di oz āvirõ, pąr sę kę dā le vil ǫn ą ženerąlmāt adǫpte lę frāsę dekǫl, — vu rękǫnętre dā šąk ādrųą œ̃ lāgāž fǫr diferā dę sęlųi kę nu pàrlõ e fǫr diferā dę sęlųi kõ parl dā šąkœ̃ dez ōtr. ąle plü lųẽ ākôr, dü kote d ąviñõ, u d oriįąk, u dę po; vu truvre de sõ tu nuvo, ün fiziǫnǫmi tųt pąrtikülįêr; vu disęrnęre ą pĕn lę sāz dę kęlkę mo. āfẽ, puse züsk o plĕn dę lą flā.dr, žüsko lā.d dę lą brętąñ, žüsko vąle de pirene, vuz ātādre de lā.g ąpsǫlümāt etrāžêr e dā lekĕl ókœ̃ mo sāblabl ą sœ ki vu sõ fąmilįe nę frąprą vǫtr ǫręį.

õ pąrl, ąn ęfę, vu lę sąve, o nǫrd ęst lę fląmā, idįōm žęrmąnįk; o nǫrdųęst lę brętõ, idįōm sęltįk, o südųest lę bąsk, idįōm iberįk. lęsā dę kote se trųą kųẽ d metąl etrāže ki ākādrę nǫtrę kąrt lẽgųistįk, e lą kǫrs itąlįen dę lā.g, ki fǫrm œ̃ kųẽ sāblabl o südęst, dęmādõ nú du vįĕnt o mêr, dā l tęritųār ręstā, le sõ, le mo, e le fǫrm(ę), kęlz aprent ą lœ̨rz āfā, ą lęd dekęl sœsi pāsrõ, kõprādrõ e pąrlęrõ, e kįl trāsmętrõt ą lœ̨r tūr ą lœ̨r pǫsterite. fęzāt ąpstrąksįõ pur œ̃ mǫmā d lękstāsįõ ąrtifisįĕl dü pąrle t pąri, ręprezātõ nu le pąrle pǫpülêr livrez ą œ mêm dę lą meditęrąne

1. dę lą rǫšĕl] d lą rǫšel *P*; dę lą rǫšĕl *J*. mõbęlįār] mõbelįâr *P*; mõbelįār *J*. — 2. pąr sę kę] pąrskę *PJ*. ǫn] õn *P*. ženerąlmāt] ženerąlmā *P*. lę] l *P*. — 3. rękǫnętre] rkǫnętre *PJ*. ādrųą] ādrųą *P*. — 4. dę sęlųi] d sęlüi *P*. — 6. oriįąk] ǫriįąk *P*. dę po] d po *P*; t po *J*. tu nuvo] tú nuvo *J*. — 7. disęrnęre] disęrnre *P*; disęrnrez *J*. — 8. sāz] sās *P*; sās(z) *J*. — 9. vąle] vą́le *J*. — 10. ąpsǫlümāt] apsœ̨lümāt *P*. — 11. sāblabl] sābląbl *P*; sā.blăbl *J*. frąprą] frąprą *P*. — 12. ąn] ān. ęfę] efę *P*. vu lę] vu l *PJ*. fląmā] flą́mā *J*. — 13. nǫrdųęst] nǫrųest *J*. — 14. lęsā] lêsā *P*. dę kote] d kote *P*; t k. *J*.

à la Manche et des Vosges à l'Océan: nous aurons le tableau d'une immense bigarrure, dans laquelle cependant il nous sera possible de distinguer des zones. Comme l'olivier s'arrête à telle ligne, le maïs à telle autre, la vigne à une autre encore, nous verrons des sons, des mots, des formes couvrir une certaine région et ne pas pénétrer dans une autre. Nous remarquerons, par exemple, que le même verbe se prononce *douna* ou *duna* dans tout le midi, *doné* ou *douné* dans tout le nord, . . . qu'on dit un *chat* dans le centre, mais un *cat* dans l'extrême nord et l'extrême sud: que le *roua* ou *roué* de l'est et du centre a pour pendant un *rè* ou un *ré* dans l'ouest et dans le midi, etc.

Mais le fait qui ressort avec évidence du coup d'œil le plus superficiel jeté sur l'ensemble du pays, c'est que toutes ces variantes de phonétique, de morphologie et de vocabulaire n'empêchent pas une unité fondamentale, et que d'un bout de la France à l'autre les parlers populaires se perdent les uns dans les autres par des nuances insensibles. Un villageois qui ne saurait que le patois de sa commune comprendrait sûrement celui de la commune voisine, avec un peu plus de difficulté celui de la commune qu'il rencontrerait plus loin en marchant dans la même direction, et ainsi de suite jusqu'à un endroit où il n'entendrait plus que très péniblement l'idiome local.

En faisant, à partir d'un point central, une vaste chaîne de gens dont chacun comprendrait son voisin de droite et son voisin de gauche, on arriverait à couvrir toute la France d'une

---

15. paz] pa. — 16. pạrle] pạ̊rle *J.* — 18. t sạ] d sạ *P.* dę lạ] d lạ *P.* kọmün] kọmü̧n *J.* — 19. plü dę] plü d' *PJ.* k ịl] k i *P.* — 21. œ̨n] œ̃n *PJ.* ãdrṷạ] ãdrṷa *P.* ịl] i *P.* kę] k *P.* — 23. sãtrạl] sãtrạl *J.* vạst] vạstę *J.* — 24. dę drṷạt] d drṷạt *PJ.* — 25. dę gõš] d gõš *PJ.* ọn] õn *P.*

ạ la mã.š e de vôž ạ lọseã: nuz ọrõ lę tạblo d ün ịmãs bigạrü.r, dã lạkẽl, sępãdã, ịl nu srạ pọsibl dę distẽge de zõn. kọm l olivịe s ạręt ạ tẽl liñ, le mạis ạ tẽl ōtr, lạ viñ a ün otr ãkôr, nu vęrõ dé sõ, dé mo, dé fọrm, kúvrīr ün sęrtęn režịõ e nę pa penetre dãz ün ōtr. nu ręmạrkrõ pạr egzã.pl, kę l męm vęrb sę prọnõ.s dunạ u dünạ dã tu l mịdi, dọne u dune dã tu l nôr; kõ di œ̃ šạ dã tu l sã.tr, mẹ œ̃ kạ dã lękstrêm nôr e lękstrêm süd; kę lę rụạ u lę rụe dę lęst e dü sã.tr ạ pur pãdã œ̃ rẽ u œ̃ re dã lụęst u dã l mịdi, ęt seterạ.

mẹ lę fẽt, ki ręsôr ạvęk ęvidã.s dü ku dœ̨ị lę plü süpęrfisịẽl žęte sür lãsã.ble dü pęi, sẹ kę tụt se vạrịã.t dę fọnetịk, dę mọrfọlọži e d vọkạbülêr nãpêš paz ün ünite fõdạmãtạl, e kę, dœ̃ bu d lạ frã.s ạ lōtr, le pạrle pọpülêr sę pęrd lez œ̃ dã lez ōtr pạr de nüã.s ẽsãsibl. œ̃ vilạžụạ ki n sọrẹ kę l pạtụạ t sạ kọmün kõprãdrẹ sü.rmã sęlụ̈i dę lạ kọmün vụạzin, ạvęk œ̃ pœ plü dę difikụ̈lte sęlụ̈i d lạ kọmün kịl rãkõtręrẹ plü lụẽ ã mạršã dã lạ męm diręksịõ, e ẽsi t sụ̈it zụ̈sk ạ œ̨n ãdrụạ u ịl nãtãdrẹ plü kę trẹ peniblęmã lidịōm lọkạl.

ã fęzã, ạ pạrtīr dœ̃ pụẽ sãtrạl, ün vạst šên dę žã dõ šạkœ̃ kõprãdrẹ sõ vụạzẽ dę drụạt e sõ vụạzẽ dę gōš ọn ạrivręt ạ kuvrīr tụt lạ frã.s dün etụạl

1. lę] l *P J.* — 2. ịmãs] immãs *P.* ịl] i *P.* srạ] srạ *P.* — 4. vęrõ] vérõ *J.* dé sõ, dé mo, dé fọrm] de sṍ, de mó, de fọ́rm *J.* — 5. kúvrīr] kuvrī́r *J.* nę pa] n pa *PJ.* — 6. nu ręmạrkrõ] nu rmạrkrõ *PJ.* — 7. prọnõ.s] prọnõz *J.* dünạ] dunạ *P*; dunạ *J.* düna] dünạ *P*; düna *J.* — 8. di] dit *J.* mẹ] męz. — 9. rụạ] rụa *P.* — 11. seterạ] sętera *J.* — 12. lę] l *P.* ki ręsôr] ki rsôr *PJ.* — 13. pęi] pei *P.* kę] k *P.*

étoile dont on pourrait de même relier les rayons par des chaînes transversales continues. Cette observation bien simple, que chacun peut vérifier, est d'une importance capitale; elle a permis à mon savant confrère et ami, M. Paul Meyer, de formuler une loi qui, toute négative qu'elle soit en apparence, est singulièrement féconde, et doit renouveler toutes les méthodes dialectologiques: cette loi, c'est que, dans une masse linguistiques de même origine comme la nôtre, il n'y a réellement pas de dialectes; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple, avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites, mais ces limites ne coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, avec des limites politiques anciennes ou modernes (il en est parfois autrement, au moins dans une certaine mesure, pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités). Il suit de là que tout le travail qu'on a dépensé à constituer, dans l'ensemble des parlers de la France, des dialectes et ce qu'on a appelé des „sous-dialectes", est un travail à peu près complètement perdu.

ōt *J.* dẹ] d *P.* — 18. pọlitịk] pọlitịkz *J.* mọ́dẹrn] mọdẹrn *PJ.* ạn ẹ] ãn ẹ *P*; ạn e *J.* — 19. sẹrtẹn] sẹrtĕn *J.* — 20. flœv] flœ̣v *PJ.* ẹspāz] ẹspās *P.* ịl] i *P.* — 21. la] lạ *P.* kẹ] k *P.* trạvaịi] trạvâị *P.* ọn] õn *P.* — 22. dẹ] d *P.* ọn] õn *P.* — 23. trạvaị *P.*

dōt ō purę dę mêm ręlię le rẹiõ par de šên trãsvęrsal kōtinü. sęt opsęrvasiõ biẽ sẽ.pl, kę šakœ̃ pœ verifie, ę dün ẽpǫrtã.s kapital: ẽl a pęrmi a mõ savã kõfrêr e ami, męsiœ pǫl męiêr, dę fǫrmüle ün lua, ki tut negativ kęl suat an aparã.s, e sẽgülięrmã fekõ.d, e doa rẹnuvle tut le metǫd dialęktǫložik. sęt lua, sę kę, dãz ün mas lẽgüistik dę mẹm ǫrižin kǫm la nōtr, il ni a reẹlmã pa dę dialękt; il ni a kę de trę lẽgüistik ki ã.tr rẹspęktıvmã dã de kõbinęzõ divęrs, dę tęl sǫrt kę lę parle dœ̨n ãdrua kõtiẽdra œ̃ sęrtẽ nõ.br dę trę ki lüi sęrõ kǫmœ̃, par egzã.pl, avęk lę parle tšakœ̃ de katr ãdrua le plü vuazẽ, e œ̃ sęrtẽ nõ.br dę trę ki difêrõ dü parle dę šakœ̃ dœ. šak trę lẽgüistik ǫküp daiœr ün sęrtęn etãdü dę tęrẽ dōt õ pœ rękǫnêtr le limit, mę se limit nę koẽsid kę trę rarmã avęk sęl dœ̨n otr trę u dę plüziœ̨rz ōtrę trę; ẽl nę koẽsid pa sürtu, kǫm õ s imažin suvãt ãkôr, avęk de limit pǫlitik ãsiẽn u mǫ́dern; (il an ę parfuaz ōtremã, o muẽ dãz ün sęrtęn męzür, pur le limit natürẽl, tęl kę le mõtañ, grã flœv, ęspãz inabite). il süi d la, kę tul travaii kǫn a depãse a kõstitüe dã lãsã.blę de parle dę frã.s, de dialękt e skǫn a aple de sudialękt, ęt œ̃ travaii a pœ prę kõplętmã perdü.

1. dę mêm] d mêm *P.* — 2. opsęrvasiõ] opsęrvasiõ *P.* šakœ̃] šakœ̃ *J.* — 3. a pęrmi] a pęrmi *P*: a pérmi *J.* — 4. meiêr *P.* lua *P.* — 5. an] ãn *P.* aparã.s] aparã.s *P.* — 6. doa] dua *P.* rẹnuvle] rnuvle *PJ.* lua *P.* se kę *J*; sę k *P.* — 7. il] i. — 8. pa dę] pa d' *PJ.* il] i *P.* kę] k *P*; kg *J.* trę] trę *J.* — 9. ã.tr] ãtrę *P.* — 10. kę lę] kę l *PJ.* œ̨n] œ̃n *P.* ãdrua] ãdrua *P.* kõtiẽdra] kõtiẽdra *J.* — 11. trę] tre *J.* sęrõ] srõ *P.* — 12. t šakœ̃] d šakœ̃. *P.* ãdrua] ãdrua *P.* — 13. dę šakœ̃] d šakœ̃ *P*: t šakœ̃ *J.* — 14. dę tęrẽ] d tęrẽ *P*: t tęrẽ *J.* — 15. pœ rękǫnêtr] pœ rkǫnêtrę *P*: pœ rkǫnêt *J.* rarmã] rarmã *P.* — 16. d œ̨n] d œ̃n *P.* ōtrę]

Il ne faut même pas excepter de ce jugement la division fondamentale qu'on a cru, dès le moyen âge, reconnaître entre le „français“ et le „provençal“ ou la langue d'oui et la langue d'oc. Ces mots n'ont de sens qu'appliqués à la production littéraire: de bonne heure, au nord comme au midi, les écrivains ont employé, pour se faire comprendre et goûter dans un cercle plus étendu, des formes de langage qui, pour des raisons historiques ou littéraires, avaient plus de faveur que les autres, et la langue littéraire du nord étant bien distincte de celle du midi, l'opposition entre le provençal et le français a paru claire et sensible. Mais déjà au moyen âge on trouve des écrits qu'on est embarrassé de ranger dans l'une ou l'autre catégorie, et que se disputent les recueils de textes français et provencaux. C'est bien autre chose si on essaye, comme l'ont fait il y a quelques années deux vaillants et consciencieux explorateurs, de tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues. Ils ont eu beau restreindre à un minimum les caractères critiques qu'ils assignaient à chacune d'elles, ils n'ont pu empêcher que tantôt l'un, tantôt l'autre des traits soi-disant provençaux ne sautât par-dessus la barrière qu'ils élevaient, et réciproquement. Et comment, je le demande, s'expliquerait cette étrange frontière qui de l'ouest à l'est couperait la France en deux en passant par des points absolument fortuits? Cette muraille imaginaire, la science,

il nę fo mẹm paz ęksępte dę sę žüžmã lą divizi̯õ fõdąmãtąl kǫn ą krü, dę l mu̯ąi̯ęnãž, rękǫnêtr ãtr lę frãsę e lę prǫvãsąl, u lą lã.g du̯i e lą lã.g dǫk. se mo nõ dę sã.s kąplike ą lą prǫdüksi̯õ literêr: dę bǫn œ̨r, o nôr kǫm o mi̯di, lez ekrivẽ õt ãplu̯ąi̯e, pur sę fêr kõprã.dr e gute dãz œ̃ sęrkl plüz etãdü, de fǫrm dę lãgãž, ki pur de ręzõ istǫri̯k u literêr, ąvę plü t fąvœ̨r kę lez ōtr, e lą lãg literêr dü nôr etã bi̯ẽ distẽ.kt dę sęl dü mi̯di, l ǫpozisi̯õ ãtrę l prǫvãsąl e l frãsę a pąrü klêr e sãsibl. mę, dežą o mu̯ąi̯ęnãž õ trūv dez ekri kǫn ęt ãbąrąse dę rãže dã lün u lōtrę kątegǫri, e kę s dispüt le rękœ̨i̯ dę tękst frãsę e prǫvãso. sę bi̯ẽ ōtr šōz, si ǫn ęsêi̯, kǫm lõ fęt, il i̯ ą kęlkęz ąne, dœ vąi̯i̯ã e kõsi̯ãsi̯œz ęksplǫrątœ̨r, dę tráse dę lǫseã oz ąlp ün liñ dę demąrkasi̯õ ãtrę le dœ pretãdü lã.g. i̯lz õt ü bo rẹstrẽ.dr ą œ̃ mini̯mǫm le kąrąktêr kriti̯k ki̯lz ąsiñęt ą šąkün dẽl, i̯l nõ pü ãpęše kę tãto lœ̃, tãto lōtrę de trę su̯ądizã prǫvãso nę sóta pąr dęsü lą bąri̯êr ki̯lz elęvę, e resiprǫk(ę)mã. e kǫmã, žęl dęmã.d, sęksplikrę sęt etrãž frõti̯êr ki d lu̯ęst ą lęst kuprę la frã.s ã dœ, ã pąsã pąr de pu̯ẽ ąpsǫlümã fǫrti̯i̯? sęt mürąi̯i̯ imąžinêr, lą si̯ã.s

1. dę sę] t sę *J.* — 2. ǫn] õn *P.* ãtr lę] ãtrę l *P.* — 3. e lę] e l *P.* u̯i] úi *J.* — 4. dę sãs] d sãs *P*; t sãs *J.* — 5. bǫn] bǫ́n *J.* — 6. sę] s *J.* kõprã.dr] kõprã.d[r] *J.* sęrkl] sęrklę *P*; sęrk[l] *J.* — 7. ręzõ] ręzõz *J.* — 8. t] d *P.* — 9. ãtrę l] ãt[r] lę *J.* — 10. ą *P.* — 11. ǫn] õn *P.* ęt] et *J.* dę] d *PJ.* — 12. kę s] kę z *J.* rkœ̨i̯ *P.* frãsę] frãsez *J.* — 13. sę] se *J.* bi̯ẽn *P.* õn *P.* ęsêi̯] esei̯ *P*; esei *J.* — 14. vąi̯i̯ã] vąi̯ã *P*; vąi̯i̯ãz *J.* — 15. tráse] trąse *P.* ãtrę] ãt *J.* — 17. i̯lz] iz *P.* — 19. sóta] sotą *P.* pąr dęsü] pąr tsü *J.* i̯lz] iz *P.* elęvę] elvę *PJ.* resiprǫk(ę)mã] resiprǫkmã *PJ.* — 21. pąsã] pasã *PJ.* — 22. ąpsǫlümã] ąpsœlümã *P.* mürąi̯i̯] mürâi̯ *P.*

aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du nord de ceux du midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées . . .

ožu̯rdü̯i mi̯œz ạrme lạ rãvẹrs, e nuz ạprã kịl ni ạ pá dœ frã.s, kokün limit rẹẽl nę sepār le frãsẹ dü nôr dę sœ dü mịdi, e kę dœ̃ but ạ lõtrę dü sọl nạsi̯onạl no pạrle pọpülêr etã.d ün vạstẹ tạpịsri dõ le kulœ̣r vári̯e sę fõ.d sür tu le pu̯ê ã nüã.s ẽsãsiblęmã degrạde . . .

1. ožu̯rdü̯i] ožọrdü̯i *P.* il n i ạ] i n i̯ ạ *P.* il n i̯ ạ *J.* — 2. sepār] sepâr *P.* frãsẹ] frãse *P.* — 3. kę] k *P.* — 4. pạrle] pá̦rle *J.* — 5. pu̯ê] pu̯ẽz *J.*

ERNEST RENAN.

M. Renan, né à Tréguier en Bretagne (Côtes du Nord), le 27 février 1823, et venu de bonne heure à Paris, a l'habitude de parler lentement et m'a aussi lu le passage suivant, tiré de sa Vie de Jésus (éd. pop. p. 242 ss.), avec une telle lenteur que je pouvais aisément prendre note des nuances de sa prononciation. La lenteur de sa lecture avait pour conséquence une articulation très nette et soignée que réclamait, du reste, aussi le sujet élevé de notre texte. On peut regarder comme des particularités de la prononciation de M. Renan: *a* fermé très distinct dans les 3. sg. des parfaits et des futurs (*arriva* p. 55, l. 1; *refusa* p. 55, l. 5 etc.) au lieu de l'*a* mi-fermé ou ouvert qu'on entend souvent dans ces formes verbales; le remplacement presque constant de la diphtongue *u̯a* par *oa* monosyllabique (*bo͜ār* p. 55, l. 2; *bo͜ạsõ* p. 55, l. 3 etc.); l'*r* non grasseyée; l'*a* ouvert protonique tendant vers une prononciation fermée; en cas de liaison, des *e* très ouverts dans les infinitifs en *-er* la prononciation des mots en *ation* avec un *a* ouvert (M. Renan m'assurait ne pas connaître la prononciation en *-āsi̯õ*); enfin l'hésitation entre *e* ouvert et mi-ouvert dans la prononciation des mots: *les, des, mes,* etc. devant les consonnes et les voyelles.

Mort de Jésus.

On arriva enfin à la place des exécutions. Selon l'usage juif, on offrit à boire aux patients un vin fortement aromatisé, boisson enivrante, que, par un sentiment de pitié, on donnait au condamné pour l'étourdir . . . Jésus, après avoir effleuré le vase des bout des lèvres, refusa de boire. Ce triste soulagement des condamnés vulgaires n'allait pas à sa haute nature. Il préféra quitter la vie dans la parfaite clarté de son esprit, et attendre avec une pleine conscience la mort qu'il avait voulue et appelée. On le dépouilla alors de ses vêtements, et on l'attacha à la croix . . .

Jésus savoura ces horreurs dans toute leur atrocité. Une soif brûlante, l'une des tortures du crucifiement, le dévorait. Il demanda à boire. Il y avait près de là un vase plein de la boisson ordinaire des soldats romains, mélange de vinaigre et d'eau appelé *posca* . . . Un soldat trempa une éponge dans ce breuvage, la mit au bout d'un roseau, et la porta aux lèvres de Jésus, qui la suça. Les deux voleurs étaient crucifiés à ses côtés. Les exécuteurs, auxquels on abandonnait d'ordinaire les menues dépouilles des suppliciés, tirèrent au sort ses vêtements, et, assis au pied de la croix, le gardaient. Selon une tradition, Jésus aurait prononcé cette parole, qui fut dans son cœur sinon sur ses lèvres: „Père, pardonne-leur; ils ne savent ce qu'ils font . . .“

môr dę žezü.

on ariva ãfẽ a la plaz dęz ęgzeküsiõ. sęlõ lüzaž žüif, on ofrit a boār o păsiâ œ̃ vẽ fortęmăt aromatize, boasõ ănivrã.t, kę, par œ̃ sãtimã dę pitie õ donet o kõdane pur leturdīr . . . žèzü, aprez avoar ęflœ̄re lę vãzę dü bu dę lêvr, ręfüza dę boār. sę tristę sulažęmã dę kõdane vülgêr nalę paz a sa ōtę natü.r. il prefera kite la vi dã la parfet klarte dę son ęspri, e atã.dr avek ün plen kõsiã.s la môr kil avę vulü e aple. õ lę depuiia alôr dę sę vètęmã e õ latasa a la kroa . . .

žezü savura sęz orœ̄r dã tut lœr atrosite . . . ünę suaf brülã.t, lün dę tortü.r du krüsifimã, lę devorę. il dęmâda a boār. il i avę prę dę la œ̃ vãzę plẽ dę la boasõ ordinêr dę solda romẽ, mèlã.ž dę vinegr e do, apęle poská . . . œ̃ solda trã.pa ün epõ.ž dã sę brœvãž, la mit o bu dœ̃ rozo e la porta o lêvr dę žezü ki la süsa. lę dœ volœr etę krüsifiie a sę kote. lęz ęgzeküitœ.r, okęl on abãdonę dordinêr lę męnü depuii dę süplisie, tirêrt o sôr sę vętęmã, e, asi o pie dę la kroa, lę gardę. sęlõ ün tradisiõ, žezü orę pronõse sęt parol, ki fü dã sõ kœ.r, sinõ sür sę lêvr: „ pêr, pardon lœ.r; il nę sāv sę kil fõ. “ . . .

1. plas dez. — 2. buār. — 3. buasõ. t pitie. — 4. kõdane *ou* kõdane. žezü′. avuār. — 5. vãz. de. d(ę). — 6. de. ot. — 7. tson. — 9. krua. — 10. sez. — 11. de. — 12. buār. il [i]i. prę dla vãz. dla. — 14. aple. dã[s]z. — 16. se. — 17. lez. le. — 18. se. asiz o. — 19. krua. trádisiõ. — 20. se. — 21. sav.

Ses disciples avaient fui. Mais ses fidèles amies de Galilée, qui l'avaient suivi à Jérusalem, et continuaient à le servir, ne l'abandonnèrent pas. Marie Cléophas, Marie de Magdala, Jeanne, femme de Khouza, Salomé, d'autres encore, se tenaient à une certaine distance et ne le quittaient pas des yeux.

A part ce petit groupe de femmes, qui de loin consolaient ses regards, Jésus n'avait devant lui que le spectacle de la bassesse humaine ou de sa stupidité. Les passants l'insultaient. Il entendait autour de lui de sottes railleries et ses cris suprêmes de douleur tournés en odieux jeux de mots. „Ah! le voilà, disait-on, celui qui s'est appelé Fils de Dieu! Que son père, s'il veut, vienne maintenant le délivrer! — Il a sauvé les autres, murmurait-on encore, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croyons en lui! — Eh bien, disait un troisième, toi qui détruis le temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-toi, voyons!" — Quelques-uns, vaguement au courant de ses idées apocalyptiques, crurent l'entendre appeler Élie, et dirent: „Voyons si Élie viendra le délivrer." Il paraît que les deux voleurs crucifiés à ses côtés l'insultaient aussi. Le ciel était sombre; la terre, comme dans tous les environs de Jérusalem, sèche et morne. Un moment, selon certains récits, le cœur lui défaillit; un nuage lui cacha la face de son Père, il eut une agonie de désespoir, plus cuisante mille fois que tous les tourments. Il ne vit que l'ingratitude des hommes; il se repentit peut-être de souffrir pour une race vile, et il s'écria: „Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?"

sę disiplz avę fi̯i̯. mę sę fidêlz ami dę galile, ki lavę sii̯vi ą žerüzalęm, e kôtinüi̯ęt ą lę sęrvir, nę labâdonêr pa. mari kleofās, mari dę magdalá, žan, fąm dę kuzá, salomé, dōtrz ãkôr, sę tęnęt ą ün sęrtęn distã.s e nę lę kitę pa dęz i̯œ.

ą pār sę pęti grup dę fąmę, ki dę loẽ, kôsolę sę ręgār, žezü navę dęvã li̯i kę lę spęktakl dę lą bâsęs ümęn u dę są stüpidite. lę pāsã lẽsültę. il ãtãdęt otur dę li̯i dę sot rai̯i̯ęri e sę kri süprêm dę dulœ.r turnez ąn odi̯œ žœ d mo. „ a, lę voąla, dizęt õ, sęli̯i ki sęt apęle fiz dę di̯œ! kę sõ pêr, si̯l vœ, vi̯ęn mêtęnã lę delivre! — il ą sove lęz ōtr, mürmüręt õ ãkôr, e il nę pœ sę sove li̯i mêm. sil e roą dizraęl, kil dęsã.d dę lą kroą, e nu kroąi̯õz ã li̯i! — e bi̯ẽ, dizęt œ troązi̯ęm, toą ki detrüi lę tã.pl dę di̯œ, e lę rębatiz ã troą žūr, sõvf toą, voąi̯õ! — kęlkęz œ, vagęmã o kurã dę sęz ide apokąli̯ptik, krüi r lãtãdr aple eli, e dīr : „ voąi̯õ, si eli vi̯ẽdra l delivre. " il pàrę kę lę dœ volœr krüsifi̯e ą sę kote lẽsültęt osi. lę si̯ęl etę sõ.br; lą têr kom dã tu lęz ã virõ dę žerüzalęm, sêš e morn. œ momã, sęlõ sęrtẽ ręsi, lę kœ.r li̯i dęfąi̯i̯; œ nüãž li̯i kãša lą fąz dę sõ pêr; il üt ün agoni dę dezęspoār, plü ki̯ízãt mil foą kę tu lę turmã. il nę vi kę lẽgratitüd dęz om; il sę rępãti pœtêtr dę sufrīr pur ün raz vil, e il s ekri̯ia: „ mõ di̯œ, mõ di̯œ, purkoą m ą tü abãdoné? Mę

1. se di̯sipl. — 2. ąl. — 3. kleofās. — 4. sę tnęt. — 5. nęl. dez. — 6. pti grupb. lųẽ. se. — 8. le pásã. — 9. rąi̯i̯ri. se. süprem. 11. set. — 12. lez. — 13. s sove. — 15. tųą. — 16. vòąi̯õ. — 17. sez. — 18. vųąi̯õ. vi̯ẽdrąl. — 19. kle. se. — 20. lez. ãvirõ d. — 21. sęš. męmã. resi. — 22. defąi̯i̯. fas. — 23. fųą. — 24. le. dez. — 25. vi̯l.

Mais son instinct divin l'emporta encore. A mesure que la vie du corps s'éteignait, son âme se rassérénait et revenait peu à peu à sa céleste origine. Il retrouva le sentiment de sa mission; il vit dans sa mort le salut du monde; il perdit de vue le spectacle hideux qui se déroulait à ses pieds, et, profondément uni à son Père, il commença sur le gibet la vie divine qu'il allait mener dans le cœur de l'humanité pour des siècles infinis.

L'atrocité particulière du supplice de la croix était qu'on pouvait vivre trois ou quatre jours dans cet horrible état sur l'escabeau de douleur. L'hémorrhagie des mains s'arrêtait vite et n'était pas mortelle. La vraie cause de la mort était la position contre nature du corps, laquelle entraînait un trouble affreux dans la circulation, de terribles maux de tête et du cœur, et enfin la rigidité des membres. Les crucifiés de forte complexion ne mouraient que de faim. L'idée mère de ce cruel supplice n'était pas de tuer directement le condamné par des lésions déterminées, mais d'exposer l'esclave, cloué par les mains dont il n'avait pas su faire bon usage, et de le laisser pourrir sur le bois. L'organisation délicate de Jésus le préserva de cette lente agonie. Tout porte à croire qu'une syncope ou la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. Quelques moments avant de rendre l'âme, il avait encore la voix forte. Tout à coup, il poussa un cri terrible, où les uns entendirent: „O Père, je remets mon esprit entre tes mains!“ et que les autres, plus préoccupés de l'accomplissement des prophéties, rendirent par ces mots: „Tout est consommé!“ Sa tête s'inclina sur sa poitrine, et il expira.

son ẽstẽ divẽ lãpọrta ãkôr. ạ mẹzü.r kę lạ vi dü kôr s etẽñę, sọn ãm sę rạserenę e rèvęnę pœ ạ pœ ạ sạ selęst ọrižịn. ịl rętruva lę sãtimã dę sạ misịõ, ịl vi dã sạ môr lę salü dü mõ.d, ịl pęrdi dę vü lę spęktakl idœ ki sę derulęt ạ sę pịe, e prọfõdemã üni ạ sõ pêr, ịl kọmãsa sụr lę žibę lạ vi divin kịl ạlę męne dã lę kœ̨r dę lüm̀ạnite pur dę sịęklz ẽfini.

lạtrọsite pạrtikụlịêr dü süplis dę lạ kroạ etę kõ puvę vĩvr troạz u kạtr žũr dã sęt ôribl eta sür lęskạbo dę dulœ̨.r. lemọraži dę mẽ sạrętę vit e netę pa mọrtẽl. lạ vrę kõz dę lạ môr etę lạ pozisịõ kõtr nạtü.r dü kôr, lạkęl ãtręnęt œ̃ trubl ạfrœ dã lạ sirkülạsịõ, dę tęribl mo de tęt e t kœ̨.r, e ãfẽ lạ rižidite dę mã.br. lę krüsifịe dę fọrtę kõplęksịõ ne murę kę dę fẽ. lide mêr dę sę krüęl sụplis netę pa dę tüe diręktęmã lę kõdạne pạr dę lezịõ dętęrmine, mę dękspoze lęsklãv, klue pạr lę mẽ dõt ịl nạvę pa sü fêr bọn üzãž, e dę lę lęse purĩr sür lę boạ. lọrgạnizạsịõ delikạt dę žezü lę prezęrva dę sęt lãt ạgọni. tu pọrt ạ kroãr küu sẽkọp u lạ rụptü.r ẽstãtạne dœ̃ vęso o kœ̨.r, ạmna pur lụi, o bu dę troạz œ̨.r, ün mọr sụ̀bit. kęlkę mọmã ạvã dę rãdr lãm, ịl ạvęt ãkôr lạ voạ fọrt. tụt ạ ku, ịl pụsa œ̃ kri tęrĩbl, u lęz œ̃ ãtãdĩr : o pêr, žę ręmę mọn ęspri ãtr tę mẽ! e kę lęz õtr, plü preọküpe dę lakõplismã dę prọfesi, rãdĩr pạr sę mo : „ tut ę kõsọme.“ sạ têt sẽklina sür sạ poatrin, e ịl ękspirã.

1. a. — 3. ọrižĩn. l sãtimã. tsạ. — 4. mõdę. — 5. kiz. se. prọ́fõdemã. — 7. de. — 8. kroạz etę. — 10. d(ę). — 12. ãtrẹ́nęt. — 13. tẹ́rib[1] mo d' tęt. de. — 14. le. kę t. — 15. dę s. — 16. dękspóze. — 17. dęl. — 18. bụạ. — 21. bu t. sübịt. mọmãz. — 23. lez œ̃. ręme. — 24. te. — 25. se. e.

MAURICE D'HULST.

Mgr. d'Hulst, recteur de l'université catholique de Paris, conférencier à Notre-Dame, né à Paris, le 10 octobre 1841, a été élevé aux Tuileries dans la compagnie du comte de Paris et du duc de Chartres. Les lignes suivantes, dont il m'a fait lecture chez lui, sont empruntées à son Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1876, p 40—42. Mgr. d'Hulst a gardé exactement la prononciation dont il se sert dans ses sermons et qui représente un compromis entre celle des acteurs et celle de la conversation du grand monde de Paris. Ainsi il évite, dans les mots *les*, *des*, *mes* etc., aussi bien l'*e* ouvert des acteurs que l'*e* fermé du style familier et leur donne un *e* moyen, ouvert à demi; il ne prononce la termination *-ation* ni *-āsi̯õ* ni *-ạsi̯õ*, mais *-ạsi̯ò* avec un *a* moyen de timbre et de quantité; son *r* est vélaire, mais articulée avec soin et non grasseyée, bien qu'il emploie couramment cette *r* grasseyée dans la conversation. A Notre-Dame (vaisseau immense) la parfaite limpidité et la sûreté de son articulation compensent, et au delà, ce qui pourrait manquer au volume de la voix; il y prononce distinctement la plupart des *e* sourds, qui, à une certaine distance, ne sont plus entendus et ne laissent subsister que l'impression d'une articulation soignée de la consonne précédente. Cette même circonstance explique la prononciation exceptionelle de *conseil* (p. 65, l. 3), avec une *l̃*, faible, il est vrai, mais bien distinguée de l'*i̯* qui, en général, prend sa place.

Jeanne d'Arc.

. . . Dieu veut autre chose encore que le salut des individus; il veut l'ordre et la paix entre les peuples. Roi des âmes, il est aussi le roi des nations. C'est lui qui prépare et qui pétrit à l'avance ces groupes humains, qui écrit sur leurs fronts la marque de leur génie, qui forme dans leurs cœurs le désir de leur grandeur et la passion de leur indépendance; puis il les lance dans l'histoire avec leur vocation et leur destinée; il les livre aux entreprises de leur liberté, parfois aux conséquences de leurs fautes; il châtie par l'humiliation de la défaite l'orgueil des succès iniques, et par les mutilations de la patrie sanglante l'injustice des conquêtes. Dans ces tourmentes des guerres désastreuses on voit même des races périr par l'extermination, ou des nationalités disparaître, perdues dans le flot du peuple vainqueur. Mais il est des nations que Dieu aime d'un amour obstiné, des races dont il semble qu'il ait besoin pour faire ici-bas les œuvres de sa Providence. A celles-là, comme à son peuple d'Israël, il annonce bien la rude sévérité de sa justice: *Visitabo in virga iniquitates eorum;* mais il s'engage à n'abandonner pas le dessein persévérant de sa miséricorde: *Misericordiam autem meam non*

žan dark.

. . . diœ vœt ōtr šōz ãkôr kę lę salii dez ẽdividii; il vœ lordr e la pé ãtr lę pœp[1]. rua dez āmę, il et osi lę rua de nasiõ. se lii ki prepār e ki petri a lavã.s se grupęz ümẽ, ki ekri sür lœr frõ la markę dę lœr ženi, ki formę dã lœr kœ.r lę dezīr dę lœr grãdœ.r e la pàsiõ dę lœr ẽdepãdã.s; puiz il le lã.s dã listuār avek lœr vokàsiõ e lœr destiné; il lę lìvr oz ãtrprīz dę lœr liberte, parfuaz o kõsekã.s dę lœr fōt; il šati par lümiliasiõ dę la defet lorgœ.i dę süksez inik, e par lę mütilasiõ dę la patri sãglã.t lẽžüstis dę kõkêt. dã sę turmã.tę dę gêr dezastrœ.z õ vua mem dę ras perīr par lęksterminasiõ, u dę nasionalite disparêtr, perdü dã lę flo dü pœpl vẽkœ.r. mez il ę dę nasiõ kę diœ em dœn amūr opstiné, dę ras dōt il šã.bl kil ę bezuẽ pūr fêr isi ba lez œ.vr dę sa providã.s. a sẽl la kom a sõ pœpl d izraẽl, il anõ.s biẽ la rüdę severite dę sa žüstis : vizitábo in virga inikiiitátēz eō'rom; mez il sãgãž a nabãdone pa lę dęsẽ perseverã dę sa mizerikõrdę : mizerikórdiam ótem méam non

1. sàlü dez. — 2. le. ām. et. — 3. de nāsiõ. se. — 4. se. — 6. pāsiõ. le. — 7. vokāsiõ. le. — 8. parfua. šáti. — 9. ümiliāsiõ. de. — 10. le mütilasiõ. de. — 11. se turmã.t de. — 12. ekster-mināsiõ. de. — 13. e de. — 14. de. — 15. lez. — 16. anõz. riid. — 17. t sa. vizitabó in viɹgá iniküitatēs' — 18. eoróm. désẽ. — 19. tsa mizerikord : mizerikordiám otẽm meám nōn.

dispergam ab eo, car il a fait avec ces nations une alliance, et Dieu ne se parjure point: *Neque profanabo testamentum meum.*

Que fera-t-il donc? Il laissera venir le châtiment, terrible, inattendu, accablant. Tous les secours manqueront ensemble: l'habileté des chefs s'évanouira dans la confusion des conseils; la bravoure des soldats disparaîtra dans la panique comme un feu s'éteint dans le flot qui s'élève. O France, où es-tu? France de saint Louis et de Philippe-Auguste, tu n'es plus qu'un champ de carnage où le pied des Anglais foule tes morts, où sa main pille tes trésors, où sa torche incendiaire brûle tes villes! Crécy et Poitiers, Azincourt et Verneuil ont enseveli ta gloire avec tes héros. Un roi fou s'est assis sur les fleurs de lis à la place d'un sage. La fureur des discordes civiles est venue mettre le comble à tes maux. D'Armagnacs à Bourguignons on se renvoie l'assassinat; les princes tombent sous le couteau; le peuple succombe à la famine. Et parmi tant de ruines, voici venir pour la patrie française un péril plus grand encore: ses enfants ont commencé à douter d'elle. Ils n'osent pas se dire Anglais, mais ils se font Bourguignons, et c'est tout un. Un roi anglais, vassal de France, un roi de dix mois est proclamé dans la basilique de Saint Denis monarque des deux royaumes: le sol de France demeure sous le ciel; mais la nation de France va périr. O Dieu, est-ce là ce que vous voulez?

Non, Messieurs, Dieu ne le veut pas! Et c'est parce qu'il ne le veut pas qu'il a laissé venir les choses en ce

dispérgam ab éo, kar il a fet avęk sę nasiõ ũn aliã.s, e diœ nę sę paržü.r puẽ : nékü̯e profanábo testaméntom méom.

kę fęra t il dõk? il lęsra vęnīr lę šatimã, terībl, inątãdü, akablã. tu lę sękūr mãkęrõt ãsã.bl : labilte dę šẽf sevanuira dã la kõfüzio dę kõsẽi; la bravūr dę solda disparêtra dã la panik kom œ̃ fœ setẽ dã lę flo ki selêv. o frã.s, u e tü? frã.s dę sẽ lui e dę filip ogüst, tü nę plü kœ̃ šã dę karnāž u lę pie dę lãglę fūl tę môr, u sa mẽ pil tę trezôr, u sa torš ẽsãdiêr brül tę vīl! kresi e poatie, azẽkūr e vęrnœ̃iç õt ãsęvęli ta gluār avęk tę ero. œ̃ rua fu set asi sur lę flœ.r dę li a la plas dœ̃ sãž. la fürœ.r dę diskõrd sivīl e vęnü mẽtr lę kõ.bl a tę mo. darmañakz a burgiñõ õ sę rãvua lasasina; lę prẽ.s tõ.b su lę kuto : lę pœpl sükõ.b a la famīnç. e parmi tã dę rüin, vuasi vęnīr pur la patri frãsêz œ̃ peril plü grãt ãkôr : sęz ãfãz õ komãse a dute dẽl. il nõz pa sę dīr ãglę; męz il sę fõ burgiñõ, e sę tut œ̃. œ̃ rua ãglę, vasal dę frã.s, œ̃ rua dę di mua e proklame dã la bazilik dę sẽ dni monarkç dę dœ ruaiõm : lę sõl dę frã.s dęmœ.r su(l) siẽl; mę la nasio dę frã.s va perīr. o diœ, e sę la s kę vu vule?

nõ, męsiœ, diœ nę l vœ pa! e sę pars kil nę lę vœ pa, kil a lęse vęnīr lę šõz ã sę puẽ. muẽz

---

1. dispergãm abeó. se nasiõ. — 2. nę s. nekü̯é profanabó testamẽtóm. — 3. meóm. — 4. vnir. — 5. le skūr. mãkrõt. abilte. — 6. de. kõsei(e). — 7. de. — 8. e tü. e t. — 10. fūl te. te. — 11. te. puatie. — 12. ãsęvli. te ero. set. — 13. le. lis. de. — 14. e vnü. te. — 15. õ z. — 16. l kúto. famin. — 17. rüin. — 18. sez. – 19. se. tut. — 20. e. — 21. de. — 22. nãsiõ. — 23. es. 24. mesiœ. nę lę. se.

point. Moins abattue, moins détruite, la France eût paru peut-être se relever d'elle-même, et l'on eût vu moins clairement que Dieu veut qu'elle vive.

Levez-vous donc, Seigneur, et paraissez seul en cet ouvrage!

Voyez-vous, dans ce village de Lorraine, la petite maison du paysan Jacques d'Arc? Là grandit une enfant douce et pure, qui ne sait rien que son Pater. Comme tous les gens de Domremy, sauf cet unique Bourguignon auquel elle trouverait bon, si Dieu le permettait, que l'on ôtât la tête, Jeanne est Armagnac, c'est-à-dire Française. Elle a ouï parler du malheur des guerres; elle a même dû pour quelques jours fuir de son village avec les siens pour éviter le passage des bandes. Pourtant le coin de vallée qu'elle habite est tranquille d'ordinaire; coudre et filer, prier et obéir, aux jours de fête tresser des guirlandes et les porter à l'autel de Marie, voilà quel fut l'emploi de cette existence de treize ans. Ah! mon Dieu, qu'a donc à faire cette enfant avec le salut de la France? J'ai bien lu dans vos Écritures que vous aimez à prendre la faiblesse et le néant pour vos instruments dans ce monde: *infirma mundi et ea quae non sunt;* mais jamais êtes-vous descendu jusqu'à ce rien?

Tel est pourtant le choix de Dieu.

ąbątü, mųẽ detrųit, lą frã.s ü pąrü pœtêtr sę ręlęve dẽl mêm, e lǫn ü vü mųẽ klęręmã kę diœ vœ kẽl vīv.

lęve vu dõk, sęñœ̨.r, e pąrẽse sœ̨l ã sęt uvrãž!

voąie vū, dã sę vilãž dę lǫrên, lą pętit męzõ dü peizã žakę dąrk? la grãdit ün ãfã dūs e pü.r, ki nę se riẽ kę sõ patêr. kǫm tu lę žã dę dõręmi, sõf sęt ünik bųrgiñõ okẽl ęl truvęrę bõ, si diœ lę pęrmẽtę, kę lǫn ota lą tęt, žãn ęt ąrmąñąk, sęt ą dīr frãsêz. ẽl a ui pąrle dü mąlœ̨.r dę gêr; ẽl a męm dü pur kẽlkę žūr füīr dę sõ vilãž ąvęk lę siẽ pur èvite lę pasãž de bã.dę. purtã lę kųẽ dę vąle kęl ąbit ę trãkil dǫrdinêr; kūdr e file, priier e ǫbeīr, o žūr dę fêtę trẽse dę girlã.d e lę pǫrter ą lotẽl dę mąrī, vųąlą kẽl fü l ãplųą dę sẽt ęgzistã.s dę trêz ã. A! mõ diœ, ka dõk ą fêr sẽt ãfã ąvęk lę sąlü dę lą frã.s? že biẽ lü dã voz ekritü.r kę vuz ęmez ą prã.dr lą fęblęs e lę neã pur voz ẽstrümã dã z mõ.d : ẽfirma mõdi ęt ea kųę nǫn sõt; mę žąmęz ęt vu dęsãdü žüską sę riẽ?

tẽl ę purtã lę šųą dę diœ.

1. ręlve. — 5. žak. — 6. le. — 8. sęt. — 9. de. — 10. le. — 11. bã.d. d. e trãkil. — 12. fęt. — 13. mąri. — 14. trẽz. — 17. dãs. ẽfirma mõdí. — 18. küe. — 19. tęl e.

Charles Loyson (P. Hyacinthe).

M. Hyacinthe Loyson, né à Orléans, le 10 mars 1827, passa sa jeunesse à Pau, et n'a jamais habité Paris sans interruption. En me lisant le passage suivant, tiré d'une conférence faite, en 1878, au cirque d'hiver de Paris (Principes de la Réforme catholique, Paris 1878, p. 17 ss.), M. Hyacinthe doutait de pouvoir prononcer ces paroles avec l'emphase nécessaire, parce que, pour l'avoir, il lui faudrait, disait-il, un auditoire plus nombreux; cependant, calme et assez indifférent au commencement de la lecture, il s'anima bientôt et prit à la fin entièrement le ton énergique et saisissant qui lui est habituel quand il parle en public, tout en modérant sa voix sonore et puissante. Sa prononciation se rapproche beaucoup de celle de la scène: l'*r* dentale lui est naturelle; *ses*, *les*, *des* etc. ont un *e* ouvert rarement négligé. Dans les mots en *-ation* M. Hyacinthe hésita entre *-āsi̯ō* et *ăsi̯o;* il prononça *e* ouvert dans *j'ai*, je *sais*, *c'est; mettre* p. 71, l. 13 avec un *e* ouvert long; ses *e* fermés protoniques eurent la tendance familière de s'ouvrir; les infinitifs en *-er* prirent, dans la liaison, comme chez M. Renan, un *e* ouvert presque long. — A l'entendre, personne ne se douterait que M. Hyacinthe, maître dans l'art oratoire lui-même, n'a jamais reçu de leçons de diction.

L'origine du déisme.

. . . Et maintenant je me demande comment le déisme, c'est-à-dire cette autre forme de la religion naturelle qui nie la réalité et jusqu'à la possibilité de la révélation, a pu se produire dans le monde précisément après que le christianisme l'avait enrichi de sa lumière et de ses bienfaits.

Le déisme est un nouveau venu, il ne date guère que du siècle dernier: car, malgré ses analogies avec la doctrine socinienne, il n'est pas juste de le confondre avec elle. Son berceau fut en Angleterre, et l'on sait le nom de son illustre patron, lord Bolingbroke, conservateur en politique et radical en religion, libre penseur et tory. Toutefois, malgré Bolingbroke et ses amis, le déisme serait sans doute demeuré obscur, s'il n'avait eu la fortune de mettre à son service, presque en naissant, la royauté alors incontestée de la langue française, et cette autre royauté des deux puissants esprits qui exercèrent une influence décisive sur leur siècle, et je ne crains pas d'ajouter sur le nôtre: Voltaire et Rousseau.

Dans cette fameuse *Préface de Cromwell*, qui fut, en France, le programme de la révolution littéraire, Victor Hugo écrivait ceci: „La queue du XVIIIe siècle traîne encore dans le XIXe; mais ce n'est pas nous, jeunes hommes qui avons vu Bonarparte, qui la lui porterons.“

lǫrižin dü deism.

. . . e mẽ'tęnã žę m dęmã.d kǫmã lę dẹįsmę, sęt ą dır sęt ōtr fǫrm d lą ręližįõ natürẽl ki nī lą ręalite e žüską lą pǫsibilite dę lą revęląsįõ, ą pü sę prǫdüįr dã l mõ.d presizemãt aprę kę lę kristįąnīsm lavęt ãriši t są lümįẽr e t se bįẽfę.

Lę deism ęt œ̃ nuvo vęnü, il nę datę gẽr kę dü sįęklę dęrnįe : kąr, mąlgre sęz ąnalǫžiz avęk lą dǫktrin sǫsinįen, il nę pa žüst dę l kõfõ.dr avęk ęl. sõ bẹ̀rso füt an ãglętẽr, e lõ sę lę nõ d sǫn ilüstr pątrõ, lôr bǫlįbrǫk, kõsęrvątœ.r ã pǫlitįk e rądikąl ã ręlīžįõ, libr pãsœ.r e tǫri. tutfųą, mąlgre bǫlįbrǫk e sęz ąmi, lę deism sęrę sã dųt dęmœre ǫpskü.r, sįl nąvęt ü lą fǫrtün dę mêtr ą sõ sęrvis, pręsk ã nęsã, la rųąįote alôrz ẽkõtęste dę lą lã.g frãsêz e sęt ōtr rųąįote dę dœ pųisã.z ęspri ki ęgzęrsẽrt ün ẽflüã.s desizīv sür lœ̨r sįęklę, e žę nę krẽ pa dąžute sür lę nōtr : voltê'r e rūsó.

dã sẽt fąmœ.z prefąs de krǫmųel, ki füt, ã frã.s, lę prǫ́grąm dę lą ręvǫlüsįõ literẽr, vįktǫr ügó ekrivę sęsi : „ lą kœ̇ dü dizųitįęm sįęklę trẽn ãkôr dã lę diznœvįęm; mę sę nę pa nú, žœ̨nz ǫm ki avõ vü bǫnąpąrt, ki lą lųi pǫrtęrõ.“

1. žę mę demã.dę. deism. setadīr. — 3. revelāsįõ. — 4. kęl. — 5. dę sa. — 6. et. vẽnü. dąt. — 7. sįękl. kār. sez. — 8. ne. žųstę dę lę. ẽl. beлsó. — 9. se. dę. — 11. tútfųą. sez. — 13. mętr. — 14. ąlôr. dę — 16. sįẽk[1] žęn. — 19. prǫgrąm. revǫlüsįõ. — 20. sįẽkl trẽn.

Eh bien, Victor Hugo se trompait, et il en a fait amende honorable.

En ce qui me concerne, j'affirme que jamais, pour le bien comme pour le mal, le XVIII[e] siècle ne nous a autant dominés qu'aujourd'hui.

Je n'éprouve aucun embarras à trouver devant moi Voltaire. Car, pour Rousseau, je l'ai nommé, mais je n'en parlerai pas aujourd'hui. Son déisme n'a jamais été aussi clair, aussi ferme que celui de Voltaire, et même, dans l'ouvrage qui contient ses dernières pensées religieuses, les *Lettres écrites de la montagne*, il réclame avec énergie, presque avec colère, le titre de protestant. Il affirme, à sa manière il est vrai, mais enfin il affirme, la révélation chrétienne et la divinité de Jésus-Christ, et je ne vois pas comment les pasteurs sociniens de Genève ont pu l'exclure de l'Église chrétienne, telle qu'ils la concevaient.

Je disais que je n'éprouve aucun embarras à rencontrer, dans un sujet auquel elle s'impose et dans une heure où malheureusement elle divise et passionne, la grande mémoire de Voltaire. Je ne suis pas un disciple de Voltaire, mais je suis l'admirateur de son talent, plus que cela, du grand usage qu'il en a fait toutes les fois qu'il l'a mis au service de la vérité, de la tolérance et de la justice.

Voulez-vous entendre comment s'exprimait à son égard le prêtre français qui l'a combattu, de son vivant même, avec le plus de courage et de succès, l'abbé Guénée: „C'est le plus brillant et le plus vaste génie de son siècle, celui qui renverse les pernicieux et insensés systèmes des sophistes et des athées, et qui poursuit sans relâche

e biẽ', viktọr ügó s trõpę, e il ąn ą fẹt ąmã.d ọnọrãblę.

ã s ki mę kõsęrnę, žąfirmę kę žąmę pur lę biẽ kọm pur lę mąl, lę dizü̯itiẹm siẹkl nę nuz ą otã dọmine kožurdü̯i.

žę neprūv okœn ãbara ą truve dęvã moą vọltêr. kąr, pur rusó, žę lę nọme, mę žę nã pąrlęrę paz ožurdü̯i. sõ deism na žąmęz ete osi klêr, osi fęrm kę sęlü̯i dę vọltêr, e mẹm, dã lüvrāž ki kõtiẽ sę dęrniêr pãse rẹližiœ.z, lę lętrz ekrit dę lą mõtąñ, il reklām ąvęk enęrži, pręsk ąvęk kọlêr lę titr dę prọtęstã. il ąfirm, ą są mąniêr il ę vrę, męz ãfẽ, il ąfirm, lą revelasiõ kretiẹn e lą divinite d žezü kri, e žę nę vụą pa kọmã lę pąstœr sọsiniẽ d žęnêv õ pü lęksklü.r žüstęmã dę leglīz kretiẹn, tęl kil lą kõsęvę.

žę dizę kę žę neprūv okœn ãbara ą rãkõtre, dãz œ süžę okęl ẽl sẽ'põz e dãz ün œ.r u mąlœrœzęmã ẽl diviz e pąsiọn, lą grãd memụār dę vọltêr. žę n sü̯i paz œ disipl dę vọltêr, mę žę sü̯i ląmiratœ.r dę sõ tąlã, plü kę sęlą, dü grã't üzāž kil ąn ą fę tut lę fụą kil lą miz o sęrvis dę lą verite, dę lą tọlerã.s e d lą züstis.

vule vúz ãtã.dr kọmã sękspriměet ą sọn egār lę prêtr frãsę ki la kõbątü, dę sõ vivã mẹm, ąvęk lę plü dę kuraž e t süksę, ląbe gẹne : sę lę plü bri̯ã e lę plü vąstę ženi t sõ siẹkl, sęlü̯i ki rã'vęrs lę pęrnisiœz e ẽsã.se sistęm dę sọfistęz e dęz ąte, e ki pụrsüi sã

1. sę trõpę. fę. — 2. ọnọrãbl. — 3. skim kõsęrn. — 6. neprūv. dvã. — 7. le. pąrlęre. — 8. fẽɹm. — 9. se. — 13. dę. žęn. — 14. žęnêvę. — 15. kõsvę. — 18. pąsiõn. — 20. le. — 21. dlą v. — 25. kurāž. süksę. gęné. se. — 26. siẽk¹. le. — 27. de sọfistz e dez.

le fanatisme, cause de tant de crimes et de tant de guerres dans notre patrie et dans le reste de l'univers.“

C'est ainsi, messieurs, que l'on pensait et que l'on écrivait dans le clergé de France, au XVIIIe siècle!

Cela dit, je n'ai pas besoin d'ajouter que, lorsque Voltaire fait remonter — et il le fait souvent, trop souvent, hélas! — ses attaques et ses sarcasmes de la superstition et du fanatisme au christianisme lui-même, je me sépare de lui avec énergie et, quand il le faut, avec indignation.

Mais, même alors, je ne peux m'empêcher de songer à cette parole profonde d'un chrétien austère, d'un catholique orthodoxe et réformateur, aussi grand que méconnu, Bordas-Demoulin: „En commençant par Luther et par Calvin, Voltaire est le troisième grand exécuteur de la souveraine justice sur l'Église.

D'où vient, messieurs, que Voltaire et les meilleurs d'entre les philosophes de son temps furent déistes? Le christianisme était-il donc dépassé? Le déisme arrivait-il à son heure, comme la nouvelle conception religieuse qui répondait à un développement nouveau de l'esprit humain? . . . Et qu'y avait-il donc entre l'Évangile et le XVIIIe siècle?

Ce qu'il y avait? La vision funèbre que Voltaire a pris soin de nous décrire. Vous savez, dans ces allées si vertes et si riantes où se promenaient les sages, et où il allait lui-même de Numa à Pythagore, de Pythagore à Socrate: des monceaux d'os blanchis, des hommes massacrés par milliers au nom de Jésus-Christ! Et quand,

rlaš lę fąnątism, kōz dę tã dę krim e dę tã dę gêr dã nǫtr pątri e dãl restę dę lünivêr. "

sęt ẽsi, męsi̯œ, kę lõ pã'sę e kę lǫn ekrivę dã l klęrže dę frã.s, o dizüi̯tiȩm si̯ȩklę.

sęlá di, žę nę pa bęzu̯ẽ dąžúte kę, lǫrskę vǫltêr fę rmõte — e il lę fę suvã, tró suvã, elás! — sęz ątąk e sę sąrkąsm dę lą süpęrstisi̯õ e dü fąnątism o kristi̯ąnismę lüi̯ mȩm, žę mę sepár d lüi̯ avęk enęrži e, kãt il lę fo, ąvęk ẽdiñąsi̯õ.

mę, mȩ́m ąlô'r, žę n pœ mãpęše t sõžęr ą sęt pąrôl prófõ.d dœ̃ kreti̯ẽ ǫstêr, dœ̃ kątǫlik ǫrtǫdǫks e ręfǫrmątœ̨r, osi grã kę mekǫnü, bǫrdá dèmūlẽ : „ ã kǫmãsã pąr lütê'r e pąr kąlvẽ', vǫltêr ę lę tru̯ązi̯ȩm grãt ęgzekütœ̨r dę lą suvęrên žüstisę sür lęglīz.

dú vi̯ê, męsi̯œ, kę vǫltêr e lę męi̯œ̨r dãtr lę filǫsǫf dę sõ tã für deist? lę kristi̯ąnism etęt il dõ dépase? lę deism ąrivęt il ą sǫn œ̨.r, kǫm lą nuvēl kõsępsi̯õ rliži̯œ.z ki repõdęt ą œ̃ devęlǫpęmã nuvo dę lęsprit ümẽ? . . . e ki ąvęt il dôk ãtr levã'žil e lę dizüi̯ti̯ȩm si̯ęklę?

sę kil 'i̯ ąvę? lą vīzi̯õ fünêbr kę vǫltêr ą pri su̯ẽ dę nu dękrīr. vu sąve, dã sęz ąle si vęrt e si ri̯ã.t u sę promęnę lę sãž e u il ąlę lüi̯ mêm dę nümá ą pitągôr, dę pitągôr ą sǫkrąt : dę mõso dǫz blãši, dęz ǫmę mąsąkre pąr mili̯e o nõ d žezu kri! e kã,

1. t krim. d gêr. — 2. rẽst. — 3. set. mesi̯œ. ekrivé. — 4. si̯ęk[l]. — 5. sęla dí. ne. — 6. ręmòte. — 7. sez. se. süpęrstisi̯õ. — 8. kristi̯ąnism. dę lüi̯. — 9. ẽdiñąsi̯õ. — 10. dę. — 11. parōl. 12. refǫrmątœ̨.r. — 13. e l. — 14. žüstis. legliz. — 15. mesi̯œ. e le. le. — 16. depãsé. — 19. el. — 22. dekrīr. sez. — 23. us. le. 24. de. doz. — 27. dez ǫm.

sur la colline qui domine tout, il rencontre enfin le jeune homme doux et simple, aux mains meurtries et gonflées, au regard mélancolique fixé sur tant de victimes: „Vous n'avez donc contribué en rien, lui demande-t-il avec anxiété, par vos discours ou mal rendus, ou mal interprétés, à ces monceaux affreux d'ossements que j'ai vus sur ma route en venant vous consulter?“ Eh bien, j'ignore si la réponse négative de Jésus le convainquit pleinement; mais ce que je sais, c'est que la vision des charniers des chrétiens, comme il les appelle, hanta jusqu'à la fin son imagination, et qu'il ne put se décider à voir dans un maître si mal compris ou si mal obéi autre chose qu'„un Socrate rustique; un théiste israélite, ainsi que Socrate, fut un théiste athénien.“

C'est là qu'il faut chercher, non pas uniquement sans doute, mais en grande partie, l'origine du déisme de Voltaire et du XVIIIe siècle.

—

sụ̈r lạ kọlin ki dọminẹ tu, ịl rãkõ.tr ãfẽ lẹ žœ̣n ọm dus e sẽ.pl, o mẽ mœ̣rtriz e gõ'fle, o rgār melãkọlik fiksé sür tã d vịktim : „vu nạve dõ kọtribụ̈e ã rịẽ, lụ̈i dmãdtịl avẹk ãksịete, par vo dịskūr u mạl rãdü, u mạl ẽtẹrprete, ạ sẹ mõso ạfrœ dosẹmã kẹ žẹ vü sür mạ rut ã vẹnã vu kõsụ̈lte? " e bịẽ, žiñôr si lạ repõs negạtiv dẹ žezü lẹ kôvẽki plẹnmã; mê, sẹ kẹ žẹ sẹ, sẹ kẹ lạ vizịõ dẹ šạrnịe dẹ kretịẽ, kọm ịl lẹz ạpẹl, ãta žụ̈skạ lạ fẽ sọn imažinasịõ, e kịl nẹ pü sẹ desidêr ạ vụār dãz œ̃ mêtr si mạl kõpri u si mạl ọbei ōtr šōz kœ̃ sọkrạtẹ rụ̈stịk; œ̃ teịst izrạelịt, ẽsi kẹ sọkrạt füt œ̃ teịst ạtenịẽ.

sẹ lá kịl fo šẹršé, nõ paz ünikẹmã sã dụt, mẹz ã grãd parti, lọrižin dü deism dẹ voltêr e dü dizụ̈itịẹm sịẹkl.

1. dọmin. — 2. duz e. gõflé. — 4. mạ́l. — 5. mạ́l. se. dōsmã. že. — 6. vnã. — 8. se. de. de. — 9. püz desidêr. — 10. mạ́l. — 11. sọkrạt rüstik. izraelịt. — 12. teist. — 13. dut. — 14. deismẹ. — 15. sịěk[1].

François Got.

M. Got (né à Lignerolles (Orne), le 1er octobre 1822, et venu de bonne heure à Paris) m'a déclamé par cœur ses monologues favoris de Figaro et de Sganarelle, dont il me répétait quelques passages à plusieurs reprises. Chaque fois, sa prononciation et son intonation étaient absolument les mêmes. Il va sans dire que sa prononciation est conforme aux règles professées par lui-même au Conservatoire; son *r* est donc une *r* dentale bien articulée; les mots *les, des, ses,* etc. ont chez lui l'*e* ouvert recommandé par tous les théoriciens de la scène; les *e* fermés protoniques gardent leur nature, enfin toutes les voyelles et toutes les consonnes finales, médianes et initiales se font entendre distinctement et ne subissent que les modifications inévitables dans une prononciation courante. Je n'ai trouvé aucun bretonisme dans la bouche de M. Got; ses *oa* ou *ọa* s'entendent partout, surtout si la diphthongue *ụa* se trouve dans une syllabe protonique et est frappée par l'accent oratoire. M. Got fait grand cas du profit qu'on peut tirer de la prononciation ou de la suppression de l'*e* sourd (muet); plus il y a d'emphase, plus il faut de *ẹ* prononcés; plus il y a de familiarité, moins il faut en faire sonner. Dans les vers, on doit les faire sentir toujours d'une manière ou d'une autre. Les consonnes doubles au milieu d'un mot marquent, d'après lui, seulement que la voyelle précédente est brève; il n'y a de véritables consonnes doubles que dans des mots savants commençant par *ill-, imm-, irr-* etc. *(illusion, immortel, irruption).* En récitant des vers, M. Got leur conserve leur rythme classique, mais, en même temps il les soumet au joug d'un accent oratoire des plus variés et il ne trouve pas d'inconvénient à glisser rapidement d'un vers à un autre si une marche rapide est indiquée, soit q'il faille exprimer une grande émotion ou cacher l'insignilfiance ou la nullité d'un passage.

Mariage de Figaro. A. v, sc. 3.

(Figaro, se promenant dans l'obsurité, dit du ton le plus sombre.)

O femme! femme! femme! créature faible et décevante! . . . nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper? . . . Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie . . . Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benêt! . . . non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas . . . vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie! . . . noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez joûter . . . On vient . . . c'est elle . . . ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! *(Il s'assied sur un banc.)* Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits! élevé dans leur mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends,

mariãž dę figaro.

ō fãmę! famę! fâmę! kreatü.r fe'bl e dézvãtę . . . nül animãl kree nę pœ mãkęr a son ēstē; lę tiē ę til dō dę trō'pe? . . . aprę mavuar opstinemã ręfüze kã žę lã prêse dvã sa mętręs; a lē.stã kěl mę don sa parolę, o miliœ mem dę la seremonię . . . il riet ã lizã, lę perfidę! e moa kom œ̃ bęnê! . . . nō, mosiœ l kō.t, vu nę loré pã . . . vu nę lore pá. pars kę vuz ętz œ̃ grã sęñœ.r, vu vu kruaiez œ̃ grã ženi! . . . noblěs, fortünę, œ̃' rã, dé plas; tu sęla rã si fiêr! kave vu fę pur tã d biē? vu vuz ęt done la pěnę dę nêtr, e riē t plü; dü rest, òm asez ordinêr! tãdi kę mua, morblœ! pèrdü dã la ful opskü.r, il ma falü deploaie plü de siãs e dę kalkülę pur sübziste sœlmã kō nan a mi dępüi sã't ãz a guvęrne tutę lez ęspañę; e vu vule žute . . . ō viē, . . . sęt ělę . . . sę nę pérsonę. — la nüi ę nuar ã diãbl, e mę voala fęzã lę so metie dę mari, koa kę žę nę lę soa ka moatie! . . . ęt il riē dę plü bizãr kę ma dęstine? fīs dę žę nę se pa ki; vole par de bãdi! elve dã lœr mœ.rs, žę mã degut e žę vœ kurir ün kariêr onêt; e partu ž(ę) süi rępuse! žaprã

1. fame fãm fâm. dezvãt. — 2. e til. — 3. rfüze. — 5. parol. — 6. perfīde. — 7. êt. — 8. nóblěs. — 9. fórtün. rã'. de plás. sla. — 10. pěn. — 12. pérdü. depluaie. — 13. tsiãs. kon nan a mi. — 14. tut lez ęspañ — 15. ěl. ne person. — 17. mari koak žę nel. muatie. et il. — 18. fiz. žęn. — 19. vóle. de bã'di. — 20. partu. ɹpüsé.

la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule: à l'instant, un envoyé . . . de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers, la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant: *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu: je voyais de loin arriver l'affreux record, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses, pour en raisonner; n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net: si-tôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. *(Il se lève.)* Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent; quand une bonne disgrace a cuvé son orgueil! je lui dirais . . . que les sottises imprimées n'ont d'importance, qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes, qui

lą šimi, lą fąrmąsi, lą ši̯rü̯rži; e tu l kredi dœ̃ grã señœ̜r pœt ą pẽn mę mętr ą lą mẽ ün lãsęt veterinêr! — la dątri̯ste dę bęt mąlad, e pur fęr œ̃ meti̯e kõtrêr, žęm žęt ą kǫr pęrdü dã l téatr; mę füsé žę miz ün pi̯ęr o ku! žę brǫš ün kǫmedi dã lę mœ̜r dü serąi̯ię; otœ̜r ęspąñǫl, zę kru̯ą puvu̯ar i frõde ˈmąǫmę, sã skrüpül; ą lẽstã, œ̜n ãvu̯ąi̯e . . . dę žę nę sez u, sę plẽ kę žǫfãs dã mę vêr lą sü̯blim pǫrt, lą pęrs, ün pąrti dę lą pręskil dę lẽ.d, tu̯t ležipt, lę ru̯ąi̯om dę bąrka, dę tri̯poli, dę tünis, dąlže e dę mąrǫk : voąlą mą kǫmedi flãbe, pur plêr o prẽs mąǫmetã,. dõ paz œ̃, žę kru̯ą, nę se lĩr, e ki nu mœ̜rtri̯s lǫmǫpląt, ã nu dizã : si̯ẽ t kreti̯ẽ. — Nę puvãt ąvilĩr lęspri, õ sę vã.ž ã lę mąltrétã. — mę žu krœzę; mõ tęrm etęt ešü; žę vu̯ąi̯ę dę loẽ ąrive ląfrœ rękôr, lą plüm fiše dã są pęrük; ã fręmisã žę mevęrtü. i̯l selęv ün kęsti̯õ sü̯r lą nątü.r dę rišẽs; e kǫm i̯l nę pa nesęsêr dę tnĩr lę šõz pur ã ręzǫne; nęi̯ã paz œ̃ su, žekri sü̯r lą vąlœ̜r d ląržã e sür sõ prǫdü̯i nęt : sito žę voą, dü fõ dœ̃ fi̯ąkr, bęse pur mu̯ą lę põ dœ̃ šąto fôr, ą lãtre dükęl žę lęse lęsperã.s e lą libęrte. kę žę vudrę bi̯ẽ tnĩr œ̃ dę sę pü̯isã t kątr žũr, si leže sü̯r lę mąl ki̯lz ǫrdôn; kãt ün bǫn disgrãs ą küve sǫn ǫrgœ̜i̯! žę lü̯i dirę . . . kę lę sǫtiz ẽprime nõ dẽpǫrtã.s ko li̯œ u lǫn ã žên lę kũr; kę sã lą libęrte dę blãme, i̯l nę pu̯ẽ delǫž flątœ̜.r; e ki̯l ni ą kę lę pętiz ǫm, ki

---

4. mi ün. — 5. mœ̜rs dü serãi̯i. — 6. mąǫmę. — 7. žęn sez u. — 9. roąi̯õm. — 10. e d márǫk. — 11. páz. — 13. õ z. — 15. ɹkôr. — 16. fremisã. — 17. ne pa. — 19. dę ląržã. nę. vu̯ą. — 20. fi̯ąk(r). — 21. tęnĩr. — 22. tse. — 24. le sǫtĩz. li̯œz. — 25. blamé. — 26. ne. i̯l ni̯ a kle ptiz.

redoutent les petits écrits. — *(Il se rassied.)* Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *journal inutile.* Pou-ou! je vois s'élever contre moi, mille pauvres diables à la feuille; on me supprime; et me voilà derechef sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon: alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites, *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête; il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer: lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et

rędut lę pętiz ekri. — la dę nurīr œ̨n ọpskür pāsịọnêr, õ m mẹt œ̃ žur dã lą rü; e kọm ịl fó dine, koak õ nę soą plüz ã prizõ, žę taịi ãkọr mą plüm, e dęmãd ą šąkœ̃ dę kụą ịl ę kęstịõ : õ m di kę, pãdã mą rętręt ekọnọmịk, ịl sẹt etąbli dã Mądrid œ̃ sịstęm de libęrte sụr lą vãt dę prọdüksịõ, ki setã mẹm ą sẽl dę lą prês; e kę, purvü kę žę nę pąrl ã mẹz ekri, ni dę lotọrite, ni dü kụlt, ni dę lą pọlitịk, ni dę lą mọrąl, ni dę žãz ã pląs, ni dę kọrz ã kredi, ni d lọperą, ni dęz otr spęktak[1], ni dę pęrsọn ki tịên ą kęlkę šõz, žę pụi tut ẽprime líbręmã, su lẽspęksịõ dę dœz u trụą sãsœ̨.r. pur prọfite d[t] sẹt dus libęrte, žąnõs œ̨n ekri periọdịk, e kroaịã nąle sür lę brize dokœ̨n ōtr, žę lę nọm žurnąl inütịl . . . pũ! žę voą selve kõtr moą, mil povr dịablz ą lą fœịi; õ m süprim, e m voalą dę ręšęf sãz ãplụą! — lę dezęspụar mąlę sęzír; õ pãs ą mụą pur ün pląs, mę pąr mąlœ̨.r ži etę prôpr : ịl fąlęt œ̃ kąlkülątœ̨.r, sę füt œ̃ dãsœ̨r ki lọptẽ. ị n mę rẽstę plü ką vọle; žę mę fę bãkịe dę fąrąõ : ąlôr, bọn žãs! žę sụp ã vịl e lę pęrsọn dit, kọm ịl fo, mũvr pọlimã lœ̨r mẹzõ, ã rętęnã pur ẽl lę trụą kār dü prọfí. žọrę bịẽ pü mę ręmõte; žę kọmãsę mẹm ą kõprã.dr kę pur gąñe dü bịẽ, lę sąvụar fêr vo mịœ kę lę sąvụār. mę kọm šąkœ̃ pịịęt otur dę mụą, ąn ęgzižã kę žę fụs ọnęt; ịl fąlü bịẽ perir ãkôr. pur lę ku, žę kịtę l mõd, e vẽ brąz do mąn ąlę sepąre : lọrskœ̃ dịœ bịẽfęzã mąpęl ą mõ pręmịer etą. žę ręprã mą trũs e

1. le ptiz. — 2. mẹ mẹt. — 4. mą ɹtręt. — 5. set. — 7. mez ekri. — 12. periọdịk. — 13. žęl. — 14. inütil. puũ. dịabl. — 16. sęzir. — 17. prŏp[r]. — 19. žęm fe. bọn žã. — 21. rętnã. — 22. ɹmõte. gañe. — 23. kęl sąvụar. — 24. egzižã.

mon cuir anglais; puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis ainsi sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. *(Il se lève en s'échauffant.)* On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non ce n'est pas nous; hé mais qui donc? *(Il retombe assis.)* O bizarre fuite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté me l'a permis; encore je dis ma gaîté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *Moi* dont je m'occupe: un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir; ayant tous les goûts pour jouir; faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité; laborieux par nécessité; mais paresseux . . . avec délices! orateur selon le danger; poète par délassement; musicien par occasion; amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé . . . Désabusé! . . . Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments! . . . J'entends marcher . . . on vient. Voici l'instant de la crise.

---

mõ kųir ãglę : pųi lęsã lą füme o so ki sã nuris, e lą ôt o miliœ dü šęmẽ, kom tro lurd ą œ̃ pietõ, žę vę rázã dę vil ã vil, e žę viz ẽsi sã susi. œ̃ grã sęñœ̧r pas ą sevil, il mę rękonę, žę l mąri; e pur pri dąvųar ü par mę sųẽ son epūz, il vœt ẽtęrsępte lą miên! ẽtrig, orāž ą sę süžę. pręt ą tõbe dãz œ̧n ąbim, o momã depuze, mą mêr, mę pąrã mąrivt ą lą fil . . . õ sę deba; sę vu, sę lųi, sę mųą, sę tųą; nõ, sę nę pa nú; e mê, ki dõk? ā! bizār sųit devęnęmã! komã sęlą męt il ąrive? purkųą sé šoz e nõ pa dõtr? ki lęz ą fikse sür mą tęt? forse dę pąrkurir lą rut u žę sųiz ãtre sã l sąvųār, kom žã sortire sã l vulųār, žę le žõše dotã t flœ̧r kę mą gęte mę lą pęrmi; ãkôr ž di mą géte, sã sąvųar si el ęt ą mųą plü kę lę ręst; ni mem kęl ę sę moą dõ žę mokü̧p : œ̧n ąsãblaž ẽform dę partiz ẽkonü, pųiz œ̃ šetif ętr ẽbésil, œ̃ pętit ąnimąl folātr; œ̃ žœ̧n om ąrdãt o plęzīr, ęiã tu lę gu pur žųīr, fęzã tu lę metie pur vīvr; mêtr isi, vąlę la, sęlõ kil plęt ą la fortün; ãbisiœ́ par vąnite; ląboriœ par nesęsite; mę pąręsœ . . . ā! ąvęk delis! oratœ̧r sęlõ lę dãže, poęt par delasęmã; müzisiẽ par okāziõ; ąmurœ pąr fól bufe; že tú vü, tú fę, tut üze. pųi, lilüziõ sę detrųit, e tro deząbuze . . . déząbüze! — süzõ, sü'zõ, sūzõ! kę tü mę don dę turmã! . . . žãtã mąrše . . . õ viẽ. voąsi lẽstã dę lą krīz.

1. nuris. — 4. sevil. męɹkoné. žęl mári. — 6. süže. — 7. párã. ąrift. fil. — 9. bizār. devęnmã. — 10. sla met. poɹkoą (purkųą) se. — 11. lez a. fórse. už. — 13. péɹmi. — 14. et ą. plūs kę l. — 15. e sę mųą. ẽ'form. — 16. ptit ąnimąl. — 17. ęiã. — 18. vąle. — 19. ląboriœ. — 20. sęlõ l. — 21. dã'že. delāsmã. — 22. tut. — 24. tüm. — 25. dlą krīz.

Sganarelle. Sc. XVII.

Que le ciel la préserve à jamais de danger!
Voyez quelle bonté de vouloir me venger!
En effet, son courroux, qu'excite ma disgrace,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse;
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et, sans aucun respect, faire cocu les gens.
(Il revient après avoir fait quelques pas.)
Doucement, s'il vous plaît! cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'ame un peu mutine;
Il pourrait bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte un grand amour aux hommes pacifiques;
Je ne suis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense

zgạnarẹl.

kẹl siẹlę lạ prezêrv ạ žạmę dę dã́že! —
vụaịe kẽl bṍte dę vulụár mę vã́že! —
ạn ẹfę, sõ kụr̃u, kẹksīt mạ dịzgrās,
mã́sêñę hótẹmã sę kịl fo kę š fạs,
e lõ nę doạ žạmę sụfrīr, sã dīr mo,
dę sã́blablęz ạfrõ, a mụẽ kêtr œ̃ vrę so.
kúrõ dõ l(ę) šẹ́rše, sę pãdār ki mạfrõ.tę;
mõ.trõ. nôtr kurāžę, ạ vã́že nọtrę hõ.tę:
vuz ạprãdre, mạrụflę, ạ rīr ạ no depã,
e, sãz okœ̃ rĕspẹ(k), fêr kọkü lę žã!
[ịl rẹvịẽ aprẹz ạvụār fę kĕlkę pa.]
dúsẹmã, sịl vu plę! sẹt ọm ạ bịẽ lạ min
dạvụar lę sã bụịịã e lām œ̃ pœ mütinę;
ịl pur.ẹ bịẽ, mẹtãt ạfrõ dẹsüz ạfrõ,
šã̀rže dę bụạ mõ do, kọm ịl ạ fę mõ̀ frõ.
žę ẹ dę tu mõ kœ̣.r lẹz ẹspri kọ̀lerịk,
e pọrtę grã̀t ạmūr oz ôm pạ̀sifịk;
žę n sịịi puẽ bạtã, dę pœ̣r dêtrę bạ̀tü,
e lümœ̣.r debọnêr ẹ ma grã.d vẹ̀rtǘ . . .
mê, mọn ọ́nœ.r mę di kę dün tĕl ọfã.s

1. kę lę sịẹl. prezẹ.ɹv. — 2. vãžé. — 3. efẹ. ẹksitę. — 4. ãsẹñ. kę žę. — 5. lõ n. sufrīr. — 6. vrẹ́. — 7. dõk lę šẹɹše. ạfrõt. — 8. mṍtrõ nọtr kurāž. vãžé nọtr õ.t. — 9. marūf[1]. — 10. rẹspẹ. le. — 11. dúsmã. — 12. mǘtịn. — 14. šạɹžé. — 15. lez. kọlerịk. — 17. žę nẹ. bạtǘ. — 18. e. grã.dę. — 19. ọnœ̣.r.

Il faut absolument que je prenne vengeance:
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira:
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera!
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras?
La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique.
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage!
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme:
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos:
Elles font la sottise, et nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devraient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents

ịl fot ạpsôlümã kẹ ž prẽn vã.žãs:
mạ fụạ, lêsõ lẹ dīr otã kịl lụ̈i plẹrạ:
o dịã.tr ki purtã rịẽ dü tu ã frạ.
kã žọre fẹ lẹ brāvẹ, e kœ̃ fêr, pur mạ pẽnẹ
mọra dœ̃ vilẽ ku trãspẹrse la bẹdẽnẹ,
kẹ pạr lạ vịl irạ lẹ brụ̈i de mõ trẹ̀pa,
dit moạ, mọn ônœ̣.r, ã sre vu plü gra?
lạ bịêr ẹ t œ̃ sežūr pạr trọ́ melãkọlịk,
ē, trọ mạ̀lsẽ pur sœ ki krêñ lạ kọlịk.
e, kãt ạ mụạ, žẹ trūvẹ, ẹịã tu kõpase,
kịl vo mịœz ẹtr ãkọr kọkü kẹ trepase.
kẹl mạl slạ fẹt ịl? lạ žã.b ã dẹvịẽt ẽl ∾
plü tọrtü, ạprẹ tu, e lạ tạịị mụẽ bẽlẹ?
pẹstẹ sụạ ki prẹmịe trụvạ lẽvãsịõ ∾
dẹ sạfliže lẹspri dẹ sẹt viziõ,
e dạtạše lọnœ̣r dẹ lọm lẹ plü sãžẹ
o šõz kẹ pœ fêr ün fạm vọlãžẹ!
pụ̈ịskõ tịẽ, ạ bõ drụạ, tu krim pẹrsọnẽlẹ,
kẹ fẹ la nọtr ọnœ̣.r pur ẹtr kriminẽlẹ?
dẹz ạksīõ dotrụ̈i lõ nu dọn lẹ blāmẹ:
si no fāmẹ sã nu õt œ̃ kọmẹrs ẽfāmẹ,
ịl fo k tu lẹ mạl tõb sür nọtrẹ do:
ẹl fõ lạ sọ́tīz, e nu sọm lẹ so!
sẹt œ̃ vilẹn ạbü, e lề žã dẹ pọlis
nu dẹvrẹ bịẽ reglẹr ün tẽl ẽzụ̈stis.
nạvõ nu paz ạse dẹz õtrz ạ̀ksidã

1. ạpsọlümã. žẹ. — 4. brāv. pẽn. — 5. morạ. bẹdẽn. — 6. vil ira. trepá. — 7. sẹré vu. — 8. et œ̃. — 9. trọ́ mạlsẽ'. — 10. trūv. — 12. sẹlạ. — 13. bẹl. — 15. sẹtẹ. — 17. vọlāž. — 18. tịẽt. pẹrsọnẽl. — 19. kriminẽl. — 20. blām. — 21. nó fạm. nuz. ẽfām. — 22. nọtr. — 23. le so. — 24. set. le. pọlisẹ.

Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, soif, et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroit, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai pas tort?
En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas;
Mais je le serais fort, de courir au trépas.

(Mettant la main sur sa poitrine.)

Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile:
Oui! le courroux me prend; c'est trop être poltron:
Je veux résolument me venger du larron.
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

ki nu vi̯ēnę aper ã depi dę no dã?
lę kęrêlę, prǫsê, fẽ, su̯ăf e maladīę,
trublę til paz ase lę rpo dę la vīę,
sã sale, dę sürkroa, avize sǫtmã
dę s fêr œ̃ šagrẽ ki na nül fõdęmã?
mǫkõ nu dę sla! męprizõ lez alarmę
e mętõ su no pie lę supīrz e lę larmę.
si ma fam a faii, kĕl plœr bi̯ẽ′ fôr;
mę purku̯a, mu̯a, plœre, püiskę ž nę pa tôr?
ã tu ka, sę ki pœ mote ma făšęri,
sê kę žę nę sui pa sœl dę ma kõfrērí.
vu̯ăr kažǫle sa fămę e nã temu̯añe ri̯ẽ,
sę pratik ožurdüi par forsę žã dę bi̯ẽ.
nàlõ dõ poẽ šęršer a fer ün krēlę
pur œn afrõ ki nę kę pü.r bagatēlę.
õ mapęlra so dę nę mę văže pa!
mę žę l srę fôr, dę kurīr o trepa!
[mĕtã la mẽ sür sa pu̯atrin.]
žę mę sã là purtã ręmüer un bīlę
ki vœ mę kõseié kelk aksiõ vīrīl:
u̯i! lę kurũ m prã; sę trop ętrę pǫltrõ:
žę vœ rézǫlümã mę văže dü lãrõ.
déža, pur kŏmăse, dã lardœ.r ki măflămę,
žę ve dīr partu kil kŭš avek ma famę.

1. vi̯en | ape ã. — 2. le kérĕl, prǫsę. maladi. — 3. trup til paz. vi. — 4. süɹkroa. — 5. sę. na nül. — 6. nú. alarm. — 7. metõ. larm. — 8. faií. — 9. ne. — 10. fašri. — 12. fam. — 13. prátik. — 14. pu̯ẽ šęɹše. kęrĕl. — 15. ne. bagatĕl. — 16. nęm. — 18. la. bil. — 19. viril. — 20. mę. êtr poltrõ′. — 21. rezolümã. — 22. lárdœ.r. ãflam. — 23. ve. fâm.

Henri de Bornier.

M. de Bornier, né à Lunel (Hérault), le 25 décembre 1825, à Paris depuis 1845, a adopté sa prononciation actuelle en Touraine. Il croit que la prononciation française idéale est celle d'un méridional qui a su se défaire de ses provincialismes. Sa déclamation (de la scène 2, acte 1er de la Fille de Roland) qu'il disait conforme à celle de Victor Hugo, était celle d'un acteur: les vers furent prononcés comme de la prose, sans que, toutefois, leur rythme fût entièrement supprimé. Selon lui aussi, les *e* sourds (muets) servent à marquer l'importance d'un mot ou d'un passage; plus on appuie, plus il faut en prononcer. Il les faisait sonner plusieurs fois même devant des voyelles, au milieu de l'hémistiche (p. 97, l. 12; p. 99, l. 23; p. 101, l. 9, 12. Si le sens le demandait, il passait d'un vers à un autre sans faire la moindre pause. — M. de Bornier n'a gardé de son origine méridionale qu'une prononciation énergique (probablement dentale) de *r;* une fois, il a prononcé *e* ouvert (*j'ai* p. 101, l. 25) contre les règles des orthoépistes. Les mots *les, des,* etc. avaient un *e* ouvert ou mi-ouvert; les ę disparaissaient fréquemment et causaient ainsi les assimilations habituelles.

Fille de Roland. A. I, sc. 2.

Vous connaissez, Radbert, le but de mon voyage,
Ou plutôt de ce long et dur pèlerinage :
Je sentais, j'étais sûr, qu'en retrouvant les lieux
Témoins de mon forfait, je le pleurerais mieux.
Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime
J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon
Où Roland a péri, livré par Ganelon!
Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres;
Ces torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres;
C'était bien Roncevaux! Seulement, par endroits
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois!
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand Empereur et pour la douce France,
Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms;
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée,
C'est que si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
Retrouver un ami dans ce que j'y verrais!

fi̯i̯ dę rǫlā̃.

vu kǫnęse, radbêr, lę bii dę mō̃ vu̯ai̯āžę,
u plüto dę sę lō̃. e dü.r pělęrināž:
žę sā̃tę, žetę sü.r, kā̃ rętruvā̃ lę li̯œ
temu̯ẽ dę mō̃ fǫrfę, žę l plœręrę mi̯œ.
puse par sę dezīr kā̃ vẽ lāmę kō̃prīm
žavę su̯āf dę rvu̯ār lę teatr dü krīm,
sę mō̃ pireneẽ e sę fatal valō̃
u rǫlā̃ a peri, livre par ganęlō̃!
žę lę rękǫnü tro, sę pi̯k tri̯stęz e sō̃.br,
sę tǫrā̃, sę pẽ nu̯ārz o žigā̃tęskęz ō̃.br;
setę bi̯ẽ rō̃′sęvo! sœlęmā̃, par ā̃dru̯ā̃,
lęrb vęrtę etę plüz epęs kōtr fu̯a!
sę ki̯lz ō̃ lü̯te la, lü̯te sā̃z ęsperā̃.s
pūr lę grā̃t ā̃prœ.r e pur la dūs frā̃.s,
lę sü̯pęrbę èró, mę nǫbl kō̃pañō̃,
dō̃ žōz a pẽn ā̃kôr mę raple lę nō̃;
sę kę dę lœr sā̃ pü.r sęt têr e trā̃.pe,
sę kę́ si žę šęršę dü bu d mǫn epe,
ā̃ ręmüā̃ l sǫl, sā̃ dūtę žę purę
rętruvêr œn ami dā̃ sę kę ži vęrę!

1. vu̯ai̯āž. — 2. lō̃. pělrināž. — 3. sā̃′tę. le li̯œ. — 4. fǫrfe. žę lę. — 5. lām. — 6. ręvu̯ār. — 7. se. — 8. a. — 9. le. trǫ. se. — 10. tǫ́rā̃. noār. — 11. rō̃sęvó. ā̃droa. — 12. lęɹbę vęɹt. kotręfu̯a. — 13. se. — 15. le. me nǫblę. — 16. rapęle le. — 17. se. sętę têr. trā̃′pe. — 18. dę. — 19. lę sǫl. dut. pūře ∾.

C'est qu'on découvre encor, sous les roches voisines,
Des cadavres percés des flèches sarrazines! . . .

[Radbert.

Calmez-vous, Amaury!

Amaury.]

Moi? Je suis Ganelon,
Ganelon le Judas, le traître, le félon!
Je restai là trois jours; au fond de ma pensée
Je revoyais mon crime et ma honte passée,
Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'Empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrazins d'Espagne
Par moi comte et baron, parent de Charlemagne!
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
Olivier et Turpin, mouvantes citadelles,
Terribles, se ruer parmi les infidèles,
Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant!
— J'étais là seul, mon âme en mon crime absorbée,
Frissonnant, à genoux, la poitrine courbée;
Je priais, je pleurais; la nuit autour de moi
Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vient rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,

sẹ kõ dekūvr ãkôr, su lẹ rọš vụạzin,
dẹ kạdāvr pẹrse dẹ flêš sạrazīn.
[rạdbêr.
kạlme-vú. ạmorí.
ạmori.]
mụạ? — žẹ sụi gạnlõ,
gạnlõ lẹ žüdá, lẹ trêtr, lẹ fẹlõ!
žẹ rẹste la, trụạ žūr; o fõ d mạ pãse
žẹ rẹvụạiẹ mõ krīm e mạ õ.t pase,
mạ ên pur rọlã, mạ žạlūz fürœ̣.r,
no defiz ešãžez oz iœ dẹ lãpẹrœ̣.r,
lẹ dūz pêr livrez o sạrazẽ dẹspãñ
par mụạ, kõt e barõ, parã t šạrlẹmạñ!
il mẹ sãblẹt ãtã.dr, o miliœ dẹ rọše,
no prœ tõbe sürpri pạr lẹ ku dẹz ạrše,
ọlivie e türpẽ, muvã.t sitạdẽl,
tẹřībl, sẹ rüe pạrmi lẹz ẽfidêlẹ,
e rọlã, dã lạ môr, süblim e triõfã.,
fẹzã trãble lẹ mõ dü sõ dẹ lọlifã!
žetẹ lá, sœ.l, mõ ām ã mõ krīm ạpsọrbe,
frisọnã, a žnu, lạ pụạtrin kụrbe;
žẹ priiẹ, š plœrẹ; lạ nụit otūr dẹ mụạ ∾
dẹsãdẹ, penetrã mõ kœ̣.r dœ̃ vag ẹfrụạ.
tut ạ ku, rẹtãti l tọnêr, e lạ rãž
dẹ luragã mẹ viẽ raple sẹt ọrãžẹ
dõ šạrlẹmâñẹ, o brụi dü tọnêr rulã,

1. se. — 2. de flēš sạřazin. — 3. gạnlõ'. — 4. fẹlõ. — 5. trụạ. dẹ. — 6. õtẹ. — 7. rólã. žạlūzẹ. — 8. ãprœ̣.r. — 9. dus pêr. despạñ. — 10. bárõ. dẹ šạrlẹmạñ. — 11. dẹ. — 12. le. dez. — 13. tü'rpẽ. sitạdẹl. — 14. lez' ẽfidẽl. — 16. le. — 17. sœ̣l. — 18. ạ žẹnu. — 19. žẹ plœrẹ. — 21. lẹ. rãž ∾. — 22. ọrãž. — 23. šạrlẹmạñ.

Disait: C'est le grand deuil pour la mort de Roland!
A tous ces souvenirs la force m'abandonne,
Et j'embrasse la terre en m'écriant: Pardonne!
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix,
Suis-je donc condamné pour jamais? — Pour jamais!
Répondit une voix. Je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout.
Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
— Eh! quoi, Roland! criai-je, ô martyr que j'implore,
Pas de pardon, jamais? — Jamais! répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets,
La montagne redit le mot fatal: Jamais:
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombais sur le sol comme un cadavre tombe.
Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux,
Et je redescendis le mont silencieux.
Un moment, je voulus au fond de ces retraites
M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes;
Mais je me rappelai, mon père, vos avis:
D'autres devoirs me sont imposés: j'ai mon fils!

dizę : sę lę grã dœ.i̯ pur lą môr dę rǫlã!
ą tu sę su̯vęnīr lą fǫrs mąbãdǫnę,
e žãbrąz lą têr ã mekrii̯ã : pąrdǫnę!
ąvã lą môr, grãd õ.br, ąkǫrdę mu̯ą lą pę,
si̯i žę dõ kõdąne pūr žąmê'? — pur žâmê'! ∾
repõdit ün vu̯ą. žę ręlve lą tęt
e š krïi vu̯ār, žę vi, su lǫriblę tãpêt,
pąrmi lę rǫk fümã ki mãturę pąrtu, ∾
œ̨n ǫm, œ̃ šęvąli̯e, imǫbīlę, e dębu.
œ̃ blã lẽsœ̨l kuvrê žu̯sko pi̯e lę fãtõmę,
mê lęsę dęvine lą kü̯irąs e lę õm;
e lą vu̯ą męmę ąvę sęt ąksã suvrẽ ∾
e rüd, kęl prã dã lę kąsk dęrẽ.
— e! ku̯ą, rǫlã! krii̯ê ž, o mąrtīr kę žẽplôrę,
pa d pąrdõ, zâmê? — žâmę! repõt ãkôr ∾
lą vu̯ą sinīstr. — o lu̯ẽ, dę sǫmęz ã sǫmê,
lą mõtąñ ręḍi le mo fątąl : žâmê'.
e mu̯ą, kąvę brize sęt ąrę d lą tõ.b,
žę tõbe sür lę sǫl kǫm œ̃ kądāvr tõ.bę.
kã žę mę ręlęve, lę žūr brii̯ęt o si̯œ,
e žę rędęsãdi lę mõ silãsiœ. —
œ̃ mǫmã, že vulüz o fõ d sę rętręt
mãsęvęlīr, ẽsi kę voz ąnąkǫręt;
mę žę m rąple, mõ pêr, voz ąvi :
dõtr dvu̯ār mę sõt ẽpoze : žę mõ fis.

---

1. se. — 2. se. ąbãdõn. — 3. ãbrąs. pąrdõn. — 5. dõ'. žąmę. 6. ünę. ręlęvę. tẽt. — 7. žę. — 8. le. *après* pąrtu *un petit repos.* — 9. imǫbil e. — 10. fãtõm. — 11. kü̯irąs. — 12. męm. suvęrẽ. — 13. kąskę. — 14. ẽplôr. — 17. mõtąñę. žąmę. — 18. dę lą. — 19. tõ'bę. tõ.b. — 22. se. — 24. mę rąpęlę. — 25. dęvu̯ār.

M. SILVAIN ET MME BARTET.

Pour voir comment on déclame sur la scène des vers lyriques, j'ai assisté à plusieurs représentations de la Grisélidis de MM. Sylvestre et Morand, mystère représenté pour la 1re fois à Paris, sur la scène de la Comédie Française, le 15 mai 1891, et qui abonde en vers lyriques. J'ai choisi comme exemples le dialogue d'adieu du premier acte (sc. 10) et le monologue en vers libres de Grisélidis (Mme Bartet) de l'acte deuxième. La déclamation des deux acteurs correspondait au caractère de la poésie: les vers furent prononcés avec une certaine solennité qui elle-même prenait son expression acoustique par une lenteur relative de la récitation, par un plus grand soin dans l'articulation des phrases, des mots et de leurs éléments constitutifs, surtout des *e* sourds qui ne disparaissaient qu'en petit nombre, enfin par une attention suivie faite au rythme, aux accents (logiques) du vers, qui se faisaient valoir beaucoup plus que dans la déclamation de vers héroïques. La prononciation des deux acteurs était celle qui est enseignée par les professeurs du Conservatoire: *r* dentale; *les, des, mes,* etc. avec *e* ouvert, etc., ce qui ne les empêchait pas, du reste, de faire entendre, de temps à autre, une *r* vélaire, même grasseyée, des *e* mi-ouverts au lieu d'*e* fermés, et de commettre d'autres petites infractions aux règles des orthoépistes. Il y avait, dans chaque représentation, de petites divergences que je n'ai pas notées, pour tout le reste, voir notre texte figuré.

Grisélidis. A. I, sc. 10.

Grisélidis (Mme Bartet).

Il est donc vrai! c'est l'heure,
L'heure si triste des adieux!
Jusqu'ici dans cette demeure
Vous n'aviez fait jamais encor pleurer mes yeux!

Le Marquis (M. Silvain).

Va, le ciel nous réserve un retour radieux!

Grisélidis.

Ne tardez pas. J'ai peur. Un pressentiment sombre
Me fait craindre un désastre où notre amour ne sombre.
Pensez à ma détresse au moins dans le combat!
Si vous avez là-bas toujours l'âme occupée
De moi, je porterai bonheur à votre épée!

(Elle se cache la tête dans les mains.)

A! Dieu, je sens mon cœur qui sanglote et qui bat
(à se briser).
Pardon, mon seigneur et mon maître!
Je voulais être forte et vous voyez mes pleurs.

Le Marquis.

J'y vois, Grisélidis, ta tendresse apparaître.
Les larmes du matin font plus belles les fleurs!
Mais mon cœur en goûtant ces trop dangereux charmes
S'en pourrait amollir.
Grisélidis, cache-moi donc tes larmes
Car devant le devoir je ne veux pas faiblir,

grizelidīs.

il ę dõ vrę! sę̆ lœ̜.r,
lœ̜.r si trįstę dęz adįœ!
žüskįsi dã sĕtę dęmœ̜.r
vu nąvįe fę žą̆męz ãkôr plœ̜re męz įœ!

lę mąrki.

va, lę sįĕl nu rezęrv œ̃ rętūr rádįœ!

grizelidīs.

nę tą̀rde pá. že pœ̜.r. œ̃ pręsâtimâ sô.br
mę fę krè.dr œ̃ deząstr u nǫtr ąmūr nę sô.br.
pãsez ą mą detręs o mųẽ dã lę kõba!
si vuz ąve lą ba tužūr lām ǫküpe ∾
dę moą, žę pǫrtęre bǫnœ̜.r ą vǫtr epe! . . .
(ēl sę kąš lą tęt dã le mẽ.)
a! dįœ, žę sã mõ kœ̜.r ki sã́glǫt e ki bą
ą z brize.
pąrdõ, mõ sęñœ̜.r e mõ mêtr!
žę vulęz êtr fǫrt e vu vųąįe mę plœ̜.r.

lę mąrki.

ži vųą, grizelidīs, lą tãdręz ąparêtr.
lę ląrm dü mątẽ fõ plü bĕl lę flœ̜.r!
mę mõ kœ̜.r ã gutã sę trǫ dãžęrœ šąrmę
sâ puręt ąmǫlīr.
grizelidīs, kąš moą dõ tę ląrm,
kąr dęvã l dęvųār žę nę vœ pa fęblīr,

1. dõk. se. — 11. ba. — 13. me plœ̜.r. — 14. tãdrēs. — 15. le lą.ımę. le. — 16. se. — 18. mųa. te. — 19. lę.

En combattant pour Dieu nous aurons la victoire!
Toi qui, bien que mon front déjà fût argenté
Par la guerre et le temps, m'a donné ta beauté,
Je te dois bien un peu de gloire
Et mon bonheur du moins je l'aurai mérité.

Grisélidis.

Si longtemps loin de vous, mon Dieu, je n'y puis croire!

Le Marquis.

Pour te faire moins long le temps de cet exil
Et, bien qu'un nécromant menaçât d'un péril
Ta vertu, si jamais tu passais cette enceinte,
Te jugeant impeccable à l'égal d'une sainte,
Je veux que librement tu vives dans ces lieux
Comme l'oiseau qui vole au soleil dans l'espace.

Grisélidis.

Le ciel est sans soleil quand je n'ai plus vos yeux,
C'est eux que chercheront les miens dans l'air qui passe.
J'accepte pour cela seulement, cher époux,
Merci de croire en moi comme je crois en vous!

Le Marquis.

Vois-tu, c'est que je t'aime et que j'ai foi, chère âme,
Aux serments que jadis nous avons échangés!

Grisélidis.

Depuis ces jours heureux nos cœurs sont-ils changés!

Le Marquis.

Eh bien! redis-les-moi, ces mots, ces mots de flamme
Qui me consoleront: promesses de vertu

a kõbatā pūr diœ nuz orõ lą viktu̯ār!
tu̯ą ki, bi̯ẽ kę mõ frõ dežą fü̇t aržāte
pąr lą gêr e l tā, ma done tą bote,
žęt du̯ą bi̯ẽ œ̃ pœ d glu̯ār
e mõ bonœ̨.r dü̇ mu̯ẽ žę lore merite.

grizelidīs.

si lõtā lu̯ẽ dę vu, mõ′ diœ, žę ni pi̯i króar!

lę mąrki.

pūr tę fêr mu̯ẽ lõ lę tā dę sęt ęgzil
e, bi̯ẽ kœ̃ nekromā męnąsa dœ̃ peril ∾
tą vęrtü̇, si žąmę tü̇ pāsę sêt ãsẽ.t,
tę žü̇žāt ẽpe'kąbl ą legąl dü̇n sẽ.t,
žę vœ kę libręmā tü̇ vīv dā sę liœ
kom lu̯azo ki vol o solêi̯ dā lęspas.

grizelidīs.

lę siel e sā′ solei̯ kā žę ne plü̇ voz iœ.
sęt œ kę šęršęrõ lę mi̯ẽ dā lêr ki pāsę.
žąksęptę pur sęlą sœ̨lmā, šêr epu.
mę́rsi dę kru̯ār ā mu̯ą kom žę kru̯az ā vu!

lę mąrki.

vu̯ą tü̇′, sę kę žę têm e k že fu̯ą, šê′r ām,
o sẽrmā kę žądi nuz avõz ešāže!

grizelidīs.

dępi̯i sę žūrz œrœ no kœ̨.r sõt il šāžé!

lę mąrki.

e biẽ! rędi lę mu̯ą, sę mo, sę mo de flām
ki mę kõsolęrõ, promêz dę vę́rtü̇

---

1. orõ. — 3. lę tā. — 4. žę tę doą. dę. — 5. lore. — 7. egzil. — 8. peril. — 10. ẽpękabl. — 11. se. — 12. espąs. — 13. e. — 14. set. le. pās. — 15. sœlęmā. — 17. se. — 19. se. — 20. e biẽ. le mu̯ą. se. se. — 21. promęsz.

Et promesses d'amour que mon amour adore!
Redis-moi tout cela, veux-tu?

Grisélidis.

Ce que j'avais juré, je vous le jure encore:
Devant ce soleil qui monte aux cieux clairs
Et rayonne au-dessus du calice des mers,
Comme aux mains du prêtre l'hostie,
Je vous donne ma foi librement consentie;
Que mes gages d'amour vous soient donc confirmés,
Sachez que je vous aime autant que vous m'aimez.
Votre volonté me fût-elle même
Cruelle à mourir, j'accepte mon sort
Et j'obéirai puisque je vous aime
Jusque dans la mort.

Le Marquis,

(lui montrant la campagne baignée de lumière).

Le ciel se réjouit à voir notre tendresse.
Les beaux jours sont venus! C'est la grande allégresse
Des choses, dans l'air tiède et vibrant de l'été.
De voix et de parfums le bois est enchanté,
Le monde n'est qu'une caresse!
Savoure ces douceurs cependant que là-bas,
L'âme d'un souvenir blessée,
Je porterai dans les combats
Un cœur tout plein de ta pensée.

Grisélidis.

Dans la nature, hélas! sans vous rien ne m'est doux.
L'aumône emplira mes journées

e prǫmęz dąmūr kę mǫn ąmūr ądôr!
rędi mu̯ą tú sęlą, vœ tü?

grizelidīs.

sę kę žąvę žüre, žę vu lę žü.r ãkôr:
dęvã sę sólêi̯ ki mõt o si̯œ klêr ∾
e réi̯ǫn o dęsü dü kąlīz dę mêr,
kǫm o mẽ. dü prêtr lǫstī,
žę vu dõn mą fu̯ą lībręmã kõsãtī;
kę mę gaž dąmūr vu su̯ą dõ kõfirme,
sąše kę žę vuz ęm otã kę vu męme.
vǫtr vǫlõte mę füt ęl mêm ∾
krüęl ą murīr, ząksẽptę mõ sôr
e žǫbeire, pü̯iskę žę vuz êm
žüskę dã la môr.

lę mąrki.

(lü̯i mõtrã lą kãpąñ bęñe d lümi̯êr.)

lę siêl sę režuit ą vu̯ār nǫtr tãdręs.
lę bò žūr sõ vęnü! sę lą grã.d ąlegręz ∾
dę šõz, dã lêr ti̯êd e vibrã dę lete.
dę vu̯ąz e dę pąrfœ̃ lę bu̯ąz ęt ãšãte,
lę mõ.d nę künę kąrês!
sąvūrę se dusœ.r sępãdã kę lą ba,
lām dœ̃ suvnīr blése,
žę pǫrtre dã lę kõba
œ̃ kœ.r tu plẽ dę tą pãse.

grizelidīs.

dã lą nątü.r, elās! sã vu ri̯ẽ nę mę du.
lómon ãplira mę žurne

1. prǫmĕz. — 5. rei̯ǫ́n. kąlīs. — 7. dǫnę. — 9. êm. — 14. režui. — 15. le. se. — 16. de. — 17. et. — 18. mõ.dę. ne. — 19. sąvūr se. — 20. lāmę. suvęnīr. — 21. pǫrtęre. le. — 23. me. — 24. me.

Et de ces libertés que vous m'avez données,
La seule que je veuille est de prier pour vous.
On est plus près de Dieu sur les collines vertes
Dans la solitude des soirs,
Quand les roses encore ouvertes
Se balancent dans l'air comme des encensoirs!
Tout prie autour de nous, à ces heures bénies.
Leurs vœux avec les miens vers le ciel monteront
Et les astres, le long des voûtes infinies,
Verseront la pitié de Dieu sur votre front!

(On entend au dehors sonner une fanfare.)

Le Marquis.

Il faut partir!

Grisélidis.

Non pas sans avoir, je l'espère,
Embrassé notre enfant.

Le Marquis.

C'est vrai, chez moi l'époux
Allait presque oublier le père.

(Appelant Bertrade qui entre.)

Bertrade . . . fais venir Loys auprès de nous.

---

e dę sẹ libęrte kę vu mạve dọne,
lạ sœ̨l kę žę vœ̨.i ẹ dę prii̯e pur vu.
ọn ẹ plü prẹ dę di̯œ sür lẹ kọlīn vẹrt
dã la sọ́li̯tüdę dẹ su̯ār,
kã lẹ rōzęz ãkôr uvĕrt
sę bạ́lã.s dã lêr kọm dẹz ãsãsu̯ār!
tu pri otūr dę nu, ạ sẹz œ̨.r béni:
lœ̨r vœz ạvẹk lẹ mi̯ẽ vẹr lę si̯ẹl mõtrõ
e lẹz ãstr, lę lõ dẹ vūtęz ẽfini
vẹrsęrõ lạ piti̯e dę di̯œ sür vọtrę frõ!

(ọn ãtã o dęôr sọne ün fãfār.)

lę mạrki.

i̯l fo pạrtīr!

grizelidīs.

nõ pa, sãz ạvu̯ār, žę lęspêr,
ãbrạ́se nọtr ãfã.

lę mạrki.

sẹ́ vrę, še mu̯ạ lepu
ạlẹ prẹsk ublii̯e lę pêr.

(ạpęlã bẹrtrād ki ã.tr.)

bẹrtrād . . . fẹ vnīr loiz oprẹ dę nu.

---

1. se. — 2. e. — 4. de. — 5. le. — 6. dez. — 7. sẹz. — 9. lez. de. — 16. vęnīr.

Grisélidis. A. II, sc. 3.

La mer! et sur les flots toujours bleus, toujours calmes,
Jusqu'au sable roulant l'argent clair de leurs palmes,
Des voiles comme des oiseaux,
A la fois changeants et fidèles,
Effleurent d'une blancheur d'ailes
La face tremblante des eaux!
Mais, hélas! sur ces bords, où tristement je marche,
En vain j'attends ton vol, ô colombe de l'arche,
Messagère d'espoir m'annonçant le retour! . . .
Six mois déjà que, chaque jour,
Devant comme après l'heure où, dans le crépuscule,
Palpite le voile des airs,
Que le soleil se lève ou dans le ciel recule,
Mes yeux fouillent en vain les horizons déserts.
Sourire de l'aube vermeille,
Adieu du soir éblouissant,
N'ont pour moi qu'une ombre pareille.
Tout m'est douleur quand je pense à l'absent!
— Il partit au printemps. Voici venir l'automne
Qui dépouille les rameaux verts!
Des roses, sous l'été, les cœurs se sont ouverts,
Et, du temps, le pas monotone

grizelidīs.

lạ mêr! e sür lẹ flo túžūr blœ, túžūr kạlm,
žụsko sabl rulā lạržā klêr dẹ lœ̣r pạlm,
dẹ vụal kọm dẹz ụazo,
ạ lạ fụạ šāžāz e fidẹl,
ẹflœ̣.r düu blāšœ̣.r dêl ∾
lạ fạs trā'blātẹ dẹz o!
mêz ẹlās! sür sẹ bôr, u trịstẹmā žẹ mạrš,
ā vē žạtā tō vọl, o kọlō.b dẹ lạrš,
mẹsažêrẹ dẹspụār mạnōsā lẹ rẹtūr! . . .
si mụạ déžā, kẹ, šạk žūr
dẹvā kọm aprẹ lœ.r u, dā lẹ krepüsküil,
pạlpitẹ lẹ vụạl dẹz êr,
kẹ lẹ sọlẹị sẹ lêv u dā lẹ sịēl rẹkül,
mẹz ịœ fuịịt ā vē lẹz ọrizō dezêr.
súrīr dẹ lōb vẹrmêị,
adịœ dü sụār ebluisā ∾
nō pur mụạ kün ōbrẹ pạrẹị ∾
tu mẹ dulœ̣.r kā žẹ pās ạ lạpsā!
— ịl pạrtit o prē'tā. voạsi vẹnīr lotōn
ki depuịị lẹ rạmo vêr!
dẹ rozẹ su lete, lẹ kœ̣.r sẹ sōt uvêr,
e, dü tā, lẹ pa mọnọtōn ∾

1. le. tụžúr. tụžúr. — 2. sablẹ. — 3. de vụal. dẹz. — 4. fidēl. — 5. dēl — 6. trāblā(t) de. — 7. se. — 9. mẹsažêr. — 10. šā(k)g. — 11. krepüskụl. — 12. dez. — 13. rẹkụl. — 14. mẹz. fúiχt. lez. — 16. ebluisā | . — 18. me. — 19. prētā'. — 21. dẹ.

N'a sonné, dans mon cœur, que le glas des hivers.
Bientôt la mer sera farouche
Et, telle qu'un monstre qui mord,
Avec des baves à la bouche,
Dans ses flancs bercera la mort!
Ah! qu'il revienne, avant que, sur le flot sauvage,
Sanglote la clameur des naufragés perdus,
Ou je mourrai, sur le rivage,
Les bras vers sa tombe tendus!
— Dieu ne le voudra pas pour l'enfant qui nous aime.
Quelquefois la douleur au cœur met un blasphème!
Tout est bien, puisque tu le fis!
Seigneur, pardonne à ma démence:
Je vais, dans les yeux de mon fils,
Comme en un ciel plus pur adorer ta clémence.

na sọne, dã mõ kœ̨.r, kę lę gla dęz ivêr.
bịẽto lạ mêr sęra fạrušę
e, tĕl kœ̃ mõ.strę ki môr,
ạvĕk dę bāvęz ạ lạ buš,
dã se̜ flã bẹrsęra lạ môr!
a! kịl rẹvịẽn, ạvã kę, sür lę flo sovāž,
sãglọt lạ klāmœ̨.r dẹ nofraže pẹrdü,
u žę murẹ, sụ̈r l rivāž,
lẹ bra vẹr sạ tõ.bę tãdü!
— Dịœ nę lę vudra pa pur lãfã ki nuz ẹm.
kẹlkęfụạ lạ dulœ̨.r o kœ̨.r mẹt œ̃ blasfêmę!
tut ẹ bịẽ, pụ̈ịskę tü lę fi!
sẹñœ̨.r, pạrdŏn ạ mạ demã.s:
žę vę, dã lẹz ịœ dę mõ fis,
kŏm ạn œ̃ sịĕl plü pü.r ạdôre tạ klemã.s.

1. sóne. dez. — 2. farụš. — 3. tẹl. — 4. de. bụš. — 5. se. — 6. sụ̈r. — 7. sãglọtę. de. — 8. mụře. lę. — 12. e. — 14. lez.

François Coppée.

M. Coppée, né à Paris, le 12 janvier 1842, m'a lu, avec beaucoup de verve, sa poésie „Pour ne pas vieillir“ (les Paroles sincères, 2e éd. Paris 1891, p. 51 ss.), assez lentement au commencement, et avec plus de rapidité vers la fin, et il en a répété les premières strophes très lentement, pour me permettre d'observer tout à mon aise les détails de sa prononciation. Les césures et les rimes furent marquées distinctement; si le sens le demandait, la parole glissait d'un vers à l'autre avec une pause presque inaperceptible. L'accent oratoire ne frappait que rarement des syllabes non sujettes à l'accent logique des phrases. Les *e* sourds furent presque toujours gardés au corps des hémistiches; deux fois seulement, p. 119, l. 9 et p. 121, l. 2 l'*e* de *me* disparaissait presque entièrement et fut remplacé par la longueur des voyelles voisines. Dans le v. 46 (p. 123, l. 2), la perte de l'*e* dans *gardent* (phonétiquemeut *gard*) fut réparée par la pause qui suit ce mot. Souvent, M. Coppée prononçait les *e* sourds à la fin du vers ([p. 119, l. 9]; p. 121, l. 5, 21; p. 123, l. 11), avec une certaine hésitation, il est vrai; il ne recula même pas devant un *e* féminin prononcé devant une voyelle, à la fin du premier hémistiche (v. 3, dans la répétition lente de ce vers) ou même au beau milieu d'un demi-vers (p. 123, l. 7). — Quant à sa prononciation proprement dite, M. Coppée roula énergiquement les *r* qu'il croit faire grasseyer un peu; il prononça *les, des* etc. avec un *e* ouvert, et fit sonner souvent la diphtongue *ụa* comme o͜a p. 121, l. 15; p. 123, l. 3 et 4.

Pour Ne Pas Vieillir.

Sais-tu que voilà dix ans, ma sincère,
Que nous nous aimons si fort et si bien?
Et c'est, pour ma route, un poids nécessaire,
Ton bras confiant posé sur le mien.

Le charme profond par qui tu m'attires,
Pour jamais, ma douce, a su me fixer,
Depuis le moment où nos deux sourires
Se sont confondus en un seul baiser..

Je m'offrais alors pour que tu me prisses;
Mais cela pouvait ne durer qu'un jour.
L'aveugle désir sème les caprices;
A peine un sur cent fleurit en amour.

Nous les connaissions, les adieux vulgaires,
Comme il s'en fait tant sur le grand chemin.
Le mot: «Pour toujours», je n'y croyais guères;
Tu songeais: «Cela va finir demain».

Mais nos cœurs, brisés en mainte aventure,
Furent recueillis morceau par morceau.
Notre amour fragile, et qui pourtant dure,
Est fait de débris comme un nid d'oiseau.

pur nę pa vi̯ẹi̯ir.

se tii kę vọạlạ diz ã, mạ sẽsêr,
kę nu nuz ẹmõ si fọrt e si bi̯ẽ?
e sẹ, pur mạ rụt(ę), œ̃ poạ nesẹsêr,
tõ brạ kõti̯i̯ã poze sụr lę m[1]i̯ẽ.

lẹ šạrmę prọfõ pạr ki tii mạtır,
pụr žạne, mạ dus, a sii mę fi̯kse,
dẹpi̯i̯i lę mọmãt u no dœ surīr
sę sõ kõfõdii(z) ạn œ̃ sœ̣l bẹze.

žę mọfrẹz ạlôr pur kę tii m(ę) prîs(ę);
mę sẹlạ puvę nę dire kœ̃ žūr.
lạvœ̣.gl(ę) dezir sẹmę lẹ kạprị.s;
ạ pẹn œ̃ sür sã flœ̣rit ạn ạmūr.

nu lẹ kọnẹsi̯õ, lẹz ạdi̯œ vụlgêr,
kọm i̯l sã fẹ tã sür lę grã šẹmẽ.
lẹ mo: «pur tužūr», žẹ ni kroại̯ẹ gêr;
tii sõžẹ: «sẹlạ vạ finīr dẹmẽ».

mẹ no kœ̣.r, brizez ã mẽt ạvãtü.r,
fü.r rẹkœ̣i̯i mọrso pạr mọrso.
nọtr ạmur frạ́žil, e ki purtã dü.r,
ẹ fẹ dę debri kọm œ̃ ni doạzo.

---

1. vụạlạ. — 2. êmõ. — 3. se. rụt. pụạ. — 4. bra. — 5. prọ́fõ. 6. žạ́mẹ. fīkse. — 8. kõfõdüz. — 9. tüm prīs. — 11. ạvœ̣.glę. le kạprīs. — 13. le. lez. — 16. sẹla. fịnīr. — 19. pụrtã.

Sur lui nous veillons tous deux, ma jolie!
Mais, les jours brumeux, je me dis à part,
Avec un soupir de mélancolie,
Que tout ce bonheur est venu bien tard.

Je vieillis, hélas! je descends la rampe,
Et la lassitude alourdit mes pas.
Regarde: L'hiver a mis sur ma tempe
Son premier flocon qui ne fondra pas.

Et toi, dont le cœur dans les yeux se montre,
Tu n'es déjà plus l'enfant d'autrefois;
Et, depuis le jour de notre rencontre,
Dix ans sont passés. Compte sur tes doigts.

Mais, quand un amour est tel que le nôtre,
Qu'importe, après tout, qu'on se fasse vieux!
Nous pouvons rester jeunes l'un pour l'autre,
En nous aimant plus, en nous aimant mieux.

Vois ces deux époux dont la tête tremble,
Assis côte à côte, heureux sans parler.
A force de vivre à toute heure ensemble,
Vois, ils ont fini par se ressembler.

Descendons comme eux la pente insensible,
Laissons naître et fuir les brèves saisons.
En ne nous quittant que le moins possible,
Nous ne verrons pas que nous vieillissons.

süir lụi nu vẹi̯õ tu dœ, mạ žọlī!
mê, lẹ žur brümœ, žę m(ẹ) dīz ạ pār,
ạvẹk œ̃ sụpir dę mẹlãkọli,
kę tu sę bọnœ̨r ẹ vęnü bi̯ẽ tār.

žę vi̯ẹi̯i(z), ẹlās! žę dẹsã lạ rã.pę,
e lạ lạsitüd ạlụrdi mẹ pa.
ręgạrd: livêr a mi süir mạ tã.p
sõ prẹmi̯e flọkõ ki nę fõdra pa.

e tụạ, dõ lẹ kœ̨.r dã lẹz i̯œ sę mõ.tr,
tü nẹ dežạ plü lãfã dotręfụ̯ạ;
e dẹpụ̯i lę žūr de nọtrę rã.kõtr,
diz ã sõ pạse. kõtę süir tẹ dụ̯ạ.

mê, kãt œ̨n ạmūr ẹ têl kę lę nōtr,
kẽ'pọrt, ạprẹ tu, kõ sę fasę vi̯œ!
nu puvõ rẹste žœ̨.n lœ̃ pur lōtr,
ã nuz ẹmã plüs, ã nuz ẹmã mi̯œ.

voạ sẹ dœz ẹpu dõ lạ tẹtę trã.bl,
ạsi kot ạ kot(ę), œ̨rœ sã pạrle.
ạ fọrsę dę vīvr ạ tụt œ̨r ãsã.bl,
voạ, i̯lz õ fi̯ni pạr sę rẹsãble.

dẹsãdõ kọm œ lạ pãt ẽsãsiblę,
lẹsõ nêtr e fụ̯ir lẹ brêvę sẹzõ.
ã nę nu ki̯tã kę lę moẽ pọsībl,
nu nę vẹrõ pa kę nu vi̯ẹi̯isõ.

---

2. le. mę. — 5. vi̯ẹi̯i'. rã.p. — 6. me. — 8. flọkõ. — 9. lez. — 10. ne. — 12. pase. — 13. tẹl. — 14. kõ sę fạsę. — 15. rẹste žœ̨n. — 17. vụ̯ạ. epu. — 18. kot. œ̨rœ. — 19. fọrsę. — 20. vụ̯ạ. — 21. ẽsãsībl. — 23. mụ̯ẽ.

C'est la récompense; on peut la prédire.
Les amants constants gardent, et très tard,
Sur leur lèvre pâle un jeune sourire,
Dans leurs yeux fanés un jeune regard.

5. Au fond du foyer, braise encore vivante,
Toujours la tendresse en eux brûle un peu.
L'habitude, honnête et bonne servante,
Ne laisse jamais s'éteindre le feu.

Leurs derniers printemps ont pour hirondelles
Les souvenirs chers de l'ancien bonheur.
Pour ne pas vieillir, soyons-nous fidèles,
Tendre et simple amie, ô cœur de mon cœur!

---

sẹ lą rekõpã.s; õ pœ lą predīr.
lẹz ąmã kõstã gąrd, e trẹ tār,
süir lœ̨r lẹvr pāl œ̃ žœ̨.nẹ surīr,
dã lœ̨rz ịœ fąnẹz œ̃ žœ̨nẹ rẹgār.

o fõ dü foąịe, brẹz ãkọr vivã.tẹ,
tužūr lą tãdrês ąn œ brül œ̃ pœ.
ląbitüdẹ, ọnẹt e bọnẹ sẹrvã.t,
nẹ lẹs žąmẹ setẽ.dr lẹ fœ.

lœ̨r dẹrnịe prẽtã õ pur irõdêl
lẹ suvẹnir šêr dẹ lãsịẽ bọnœ̨.r.
pur nẹ pa vịẹịir, sụąịõ nu fidẹlẹ,
tãdr e sẽpl ąmi, o kœ̨.r dẹ mõ kœ̨.r!

1. sẹ. rekõ.pãs. — 3. süir. žœ̨n | . — 4. fąne œ̃ žœ̨n. — 5. vivã.t. 6. tãdrẹs. — 7. bọn sẹrvãt. — 8. lẹsẹ. — 9. dẹ́rnịe. irõdẽl. — 11. fidẽl.

Sully-Prudhomme.

M. Sully-Prudhomme, né à Paris, en 1839, ne se croit pas un bon déclamateur. Il s'excusa en m'assurant que, comme l'un sait bien dessiner ce qu'il a vu, l'autre moins bien ou pas du tout, ainsi l'un sait bien exprimer, par la déclamation, ce qu'il sent et ce qu'il pense, tandis qu'à d'autres ce don est refusé. Mais M. Sully-Prudhomme est trop modeste s'il croit devoir se ranger dans le nombre de ceux qui sont dépourvus de l'art oratoire: en me lisant la poésie qui suit (le Lever du soleil), il a su parfaitement exprimer ce qu'il a pensé. Il n'a pas fait grand usage de ses forces vocales: mais ce ne sont pas seulement l'intensité et le timbre de la voix qui font l'orateur, le juste choix des mots sur lesquels il faut appuyer et l'harmonie de la déclamation avec le sujet ne sont pas d'une moindre valeur. Sur ces deux points, M. Sully-Prudhomme ne le cède à personne. Comme le „Lever du soleil“ (Stances et Poèmes, p. 131) est une poésie grave, majestueuse, il demande une déclamation lente, calme, sans faste. M. Sully-Prudhomme l'a déclamé exactement comme il le fallait. Quant aux détails, M. Sully-Prudhomme supprime les *e* sourds, au milieu des vers, un peu moins fréquemment que M. Fr. Coppée (p. 127, l. 4, 10, 13, 14, 15; p. 129, l. 4, 8); aussi chez lui, ils sont toujours remplacés par des allongements, dans nos exemples, toujours par l'allongement de la syllabe précédente. A la fin des vers, M. Sully-Prudhomme n'a fait entendre l'*e* muet qu'une seule fois (p. 127, l. 12), et encore bien faiblement. Comme M. Coppée, M. Sully-Prudhomme prononce *les, des, est* avec *e* ouvert; il ne fait pas grasseyer les *r*. Si dans les mots *royal* (p. 127, l. 1), *natal* (p. 129, l. 2) et *frappent* (p. 129, l. 8) l'*a* tonique est fermé, c'est là l'effet d'une prolongation oratoire de cette voyelle. — A noter la prononciation de *fils* comme *fi* (p. 129, l. 5).

Le Lever du Soleil.

Le grand soleil, plongé dans un royal ennui,
Brûle au désert des cieux. Sous les traits qu'en silence
Il disperse et rappelle incessamment à lui,
Le chœur grave et lointain des sphères se balance.

Suspendu dans l'abîme, il n'est ni haut ni bas;
Il ne prend d'aucun feu le feu qu'il communique;
Son regard ne s'élève et ne s'abaisse pas;
Mais l'univers se dore à sa jeunesse antique.

Flamboyant, invisible à force de splendeur,
Il est père des blés, qui sont pères des races,
Mais il ne peuple point son immense rondeur
D'un troupeau de mortels turbulents et voraces.

Parmi les globes noirs qu'il empourpre et conduit
Aux blêmes profondeurs que l'air léger fait bleues,
La terre lui soumet la courbe qu'elle suit
Et cherche sa caresse à d'innombrables lieues.

Sur son axe qui vibre et tourne, elle offre au jour
Son épaisseur énorme et sa face vivante,
Et les champs et les mers y viennent tour à tour
Se teindre d'une aurore éternelle et mouvante.

lę lęve dü sǫlêi̯.

lę grã sǫlêi̯, plõ'že dãz œ̃ roai̯ãl ănu̯i,
brü.l o dęzęr dê si̯œ. su lę trę kã silã.s
i̯l dịspęrs e rapĕl ẽsęsamãt a lu̯i,
lę kœ̨r grāv e lu̯ãtẽ dę sfêr sę bálã.s.

su̯spã'dü dã labi̯m, i̯l nę ni o ni ba;
i̯l nę prã dokœ̃ fœ lę fœ ki̯l kǫmu̯ni̯k;
sõ ręgār nę sęlêv e nę sabês(ę) pa;
mę lünivêr sę dôr a sa žœ̨nęs ãtîk.

flãboai̯ã, ẽvizībl a fǫrsę dę splãdœ̨.r,
i̯l ę pêr dę ble, ki sõ pêr dę ras,
męz i̯l nę pœ̨plę pu̯ẽ sǫn imã.sę rõdœ̨r
dœ̃ trupo dę mǫrtęl tu̯rbülã(z) e vǫras(ę).

parmi lę glǫb nu̯ār kil ãpu̯rpr e kõdu̯i
o blêm prǫfõdœ̨.r kę lęr leže fę blœ,
la têr lu̯i sumę la ku̯rbę kęlę su̯i,
e šęrsę sa karês a di̯nõbrāblę li̯œ.

su̯r sǫn ăks ki vībr e tu̯rn, ęl ǫfr o žūr
sǫn epęsœ̨.r enôrm e sa fasę vivã.t,
e lę šãz e lę mêr i vi̯ęn(ę) tūr a tūr
sę tẽ.dr dün orôr etęrnęl e muvã.t.

---

1. sǫlĕi. ru̯ai̯al. — 2. de. lé. — 3. rapęl. — 4. de. — 5. ne. — 7. sélêv. sabęs. — 8. žœnĕs. — 9. flãbu̯ai̯ã. — 10. e. de. de. — 11. pœplę. — 12. vǫras. — 13. glǫbę. — 14. blêmę. — 15. têrę. — 16. karĕs. — 17. aksę. žūr∾. — 18. fãs. — 19. le. le. viĕnę. — 20. etęrnĕl.

Mais les hommes épars n'ont que des pas bornés,
Avec le sol natal ils émergent ou plongent:
Quand les uns du sommeil sortent illuminés,
Les autres dans la nuit s'enfoncent et s'allongent.

Ah! Les fils de l'Hellade, avec des yeux nouveaux,
Admirant cette gloire à l'Orient éclose,
Criaient : salut aux dieux dont les quatre chevaux
Frappent d'un pied d'argent le ciel solide et rose!

Nous autres, nous crions : salut à l'Infini!
Au grand tout, à la fois idole, temple et prêtre,
Qui tient fatalement l'homme à la terre uni,
Et la terre au soleil, et chaque être à chaque être.

Il est tombé pour nous, le rideau merveilleux
Où du vrai monde erraient les fausses apparences,
La science a vaincu l'imposture des yeux,
L'homme a répudié les vaines espérances.

Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
Et depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve
Il apparaît plus stable, affranchi de soutiens,
Et l'univers entier vêt une beauté neuve.

mę lęz ọmęz epār nõ kę dẹ pa bọrne,
ạvẹk lę sõl nạtāl ịlz emẹržẹt u plõ.ž:
kã lẹz œ̃ dü sọmêị sọrtẹt ịlümine,
lẹz ōtr dã lą nụi sãfõ.st e sạlõ.ž.

A! lẹ fi dę lẹlad, ạvẹk dẹz ịœ nuvo,
ạdmirã sẹtę gloār ą lọr'ịiãt eklōz,
kriịẹ: sạlüt o dịœ dõ lę kạtrę šęvo
frāp dœ̃ pịe dạržã lę sịẹl sọlīd e rōz!

nuz ōtr, nu kriịõ: sạlüt ạ lẽ̀fịni!
o grã' tu, ạ lạ fụạ idôl, tã.pl e prêtr,
ki tịẽ fatạl(ę)mã lọm ą lạ tẹr üni,
e lạ têr o sọlêị, e šạk êtr ạ šạk êtr.

ịl ẹ tõbe pur nu, lę rido mẹ̀rvẹịœ
u dü vrę̀ mõd ẹ̀rẹ lę fõsẹz aparã.s,
lạ siã.s ą vẽkü lẽpọstü.r dẹz ịœ,
lôm a rèpüdịịé lę vênẹz ẹsperã.s.

lę sịêl ạ fẹ lạvœ dę sõ mã.sõ.ž ã̀sịẽ,
e dẹpụi kọn a mi sẹ pilịez ą lẹprœ̨.v
ịl aparẹ plü stãbl, ạfrãši dę sutịẽ,
e lünivêrz ãtịe vêt ünę bòte nœ̨.v.

---

1. lez. ọmz. de. — 2. nạtạl. emẹɹžt. — 3. lez. sọrtᵉt. — 4. lez. — 5. le. fiz. dez. — 7. le. — 10. idõl. — 11. fatạlęmã. — 12. šāk. šāk. — 15. sịãs. ẽpọstü.rę. dez. — 16. vẹnz. — 18. se. eprœ̣.v. — 19. stābl. — 20. ünivêr. nœ̣.vᵉ.

Leconte de Lisle.

Les idées de M. Leconte de Lisle (né le 23 octobre 1818 à Saint-Paul [île de la Réunion] et fixé à Paris en 1847) sur la lecture des vers français sont connues, en partie, par le rapport que Lubarsch a fait d'une conversation qu'il eut avec lui sur ce sujet, dans sa brochure : *Ueber Deklamation und Rhythmus französischer Verse* (Oppeln et Leipzig 1878, p. 27 ss.). Dans cette interview, M. Leconte de Lisle avait donné comme règles : il faut toujours faire sentir les *e* sourds (muets) au milieu des vers ; mais ils sont absolument nuls à leur fin. Dans la lecture de la Vérandah, que M. Leconte de Lisle m'a faite deux fois, il a observé strictement ces règles, excepté dans le vers 19 où *reptile* avait un *e* sourd très distinct. Pour bien marquer le sommeil de la Persane et le repos de toute la nature, M. Leconte de Lisle lisait très lentement, presque sans aucun accent oratoire, mais en appuyant sur les syllabes de valeur et sujettes à l'accent d'intensité normal ou logique. Les césures et les rimes furent respectées et marquées par des pauses plus ou moins sensibles ; l'harmonie imitative des vers, leur musique, furent mises en relief. M. Leconte de Lisle prononçait les mots *les*, *des*, etc. avec *e* ouvert, ne grasseyait pas, faisait entendre *oa* ou *oa* à côté de *ua* et ne trahit, du reste, dans les 35 vers du morceau qu'il lisait, aucune particularité individuelle de prononciation.

La vérandah.

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leur roucoulement doux,
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la vérandah close,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor,
Sur les coussins de soie, écarlate, aux fleurs d'or,
La branche du houka rode, comme un reptile,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile,
Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

la̯ verãda.

o tẽ.tęmã dę lō dã lę porfīrę rū
lę rōzi̯ẽ dę lirã mêlę lœ̨r frę mürmü.r,
e lę ràmi̯e rêvœ̨.r lœ̨r rūkūlęmã dū,
tãdi kę lu̯ązo grêl e lę fręlõ žąlū,
siflã e burdonã, môrdę lę figę mü.r,
lę rōzi̯e dę lirã mêlę lœ̨r frę mürmü.r
o tẽ.tęmã dę lō dã lę porfīrę rū.

su lę trei̯i dâržã dę lą verã'dą klōz,
dã lęr ti̯ed ã.bōme dę lodœ̨.r dę žąs(z)mẽ,
u lą splãdœ̨.r dü žūr dąrd ünę flęšę rōz,
lą pęrsánę roai̯al, i̯mobilę, rępōz,
deri̯êrę sõ kǫl brœ̃ kroązã sę bęlę mẽ,
dã lêr ti̯ed ãbōme dę lodœ̨.r dę žąsmẽ,
su lę trei̯i dâržã dę lą verã'da klōz.

žü̯sko lêvr kę lã.br ąrõ.di bêz ãkôr,
dü kri̯stąl du sešãp ünę vapœ̨.r sü̯ptil
ki mõ.t ã turbii̯õ ležez e prã lęsôr,
sür lę kusẽ dę su̯ą, ekárlãt, o flœ̨.r dôr,
lą brã.šę dü huka rod, kǫm œ̃ ręptilę,
dü kristál du sešãp ünę vąpœ̨.r süptil,
zü̯sko lêvr kę lã.br ąrõdi bêz ãkôr.

1. le. — 2. le rozi̯e. — 3. rámi̯e. — 5. siflãt. le. — 6. le. — — 7. le. — 9. lodœ̨.r de. — 12. deri̯êr. kroázã se bęlę. — 13. lęr. de. — 14. le. — 16. kri̯stąl. sü̯pti̯l. — 18. le. ekąrląt. — 19. ręptilę. 20. sü̯pti̯l.

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse,
Et parce que l'effluve invincible l'oppresse,
Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et les ramiers rêveurs leur roucoulement doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figues mûres;
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

dœ rẹ̀i̯õ nu̯ār, šạ̀rže dünę müêt ivrês,
sôrtę dę sẹ lõz i̯œ ātruvêrz ạ dęmi;
œ̃ sõ.žę lā.vęlọpę, œ̃ sūflę lạ kârês,
e pạrsę kę lẹflü.v ẽvẽsiblę lọprês,
pạrsę kę sõ bo sẽ ki sę gõ.fl a fremī,
sọrtę dę sẹ lõ.z i̯œ ātruvêrz ạ dęmi
dœ rẹi̯õ nu̯ār, šạrže dünę mü̯êtę ivrês.

e lo vīvȩ sādôr dā lẹ pọrfīrę rū,
lẹ rōzi̯e dę lirā õ sẹ̀se lœ̨r mü̯rmü.r,
e lẹ rạmi̯e rẹvœ̨.r lœ̨r rūkūlęmā dū.
tu sę tẹ. lu̯ạzo grêl e lę frẹlõ žạlu
nę sẹ kęrẹlȩ plüz ōtūr dẹ fīgę mü.r;
lę rōzi̯e dę lirā õ sẹse lœ̨r mü̯rmü.r,
e lo vīvę sādôr dā lẹ pọrfīrę rū.

1. müẽt ivrẽs. — 2. se. i̯œz ātruvẹrz. — 3. āvẹlọp. — 4. ẽvẽsiblȩ. ọprẽs. — 5. frèmi. — 6. se. i̯œz. — 7. ivrēs. — 8. le. — 9. lẹ. — 10. le. — 12. plü. de. — 13. le. — 14. le.

APPENDICE.

(Notes et Corrections.)

La Préface et l'Explication des Signes ont dû être imprimées avant le texte. C'est ce qui m'oblige à ajouter ici quelques notes complémentaires.

P. XXXI s. Le tableau des signes diacritiques ne contient pas les lettres suivantes dont le besoin s'est fait sentir pendant l'impression, mais dont la compréhension ne fait pas de difficulté quand on se rend compte des principes de notre système de transcription :

ŭ, *ou* ouvert bref.
û, long.
ȩ, *e* sourd faible.
u͜i, diphtongue forte, composée d'*u* (= *ou*) et d'*i*.
ạ͜i, diphtongue forte, composée d'*ạ* et d'*i*.
ă, *a* nasalisé faiblement.
l̄, *l* longue ou segmentée.
m̄, *m* » » »
ř, *r* (vélaire) segmentée.
r., *r* longue.
'kʿ, *k* implosif et explosif.
∾, signe exprimant qu'il ne faut pas faire de pause à la fin d'un vers.

On voit facilement que la disette de caractères typographiques m'a forcé à des inconséquences et à des expédients.

Les *œ.*, *œ̜.*, *ü.*, *õ.*, *ã.*, *ẽ.*, *œ̃.* jurent avec les *ū*, *ō*, *ā*, *ē*, *ī* et les *û*, *ô*, *â*, *ê* de notre système; *œ.*, *ã.*, *ẽ.* etc. sont désagréables surtout à la fin des mots. Mais l'œil du lecteur bienveillant se fera vite à ces anomalies. — C'est aussi malgré moi que les simples lettres qui représentent des mots sont imprimées tantôt isolées, tantôt réunies avec les mots avec lesquels elles forment des unités phoniques. J'avais voulu indiquer la cohésion de ces lettres par des espaces plus ou moins grands; mais le compositeur n'ayant pas voulu comprendre cet arrangement, j'y ai renoncé, vu qu'il était sans importance pour l'intelligence de notre figuration.

P. 1. Les personnes nommées dans la notice sur M. Daudet et qui ont bien voulu me lire *la Chasse à Tarascon,* ne sont pas seulement originaires des lieux indiqués en parenthèse, mais n'avaient jamais quitté leurs pays pour longtemps, au moment de la lecture. J'en ai parlé dans mon étude: *Zur Aussprache des Französischen in Genf und in Frankreich.* Berlin 1892, p. 3 ss.

Pendant que notre petit livre était sous presse, M. P. Passy a fait paraître une troisième édition de son *Français parlé*, qui ne diffère pas moins de la deuxième édition que celle-ci de la première. L'auteur assure, il est vrai, n'avoir corrigé que certains détails; mais ces détails sont si nombreux qu'ils changent presque entièrement le caractère de ses textes. *La Chasse à Tarascon* a gardé, dans la nouvelle notation, le ton trop familier qui lui était donné dès la première fois, mais la transcription est devenue plus conséquente et plus conforme aux règles que l'auteur a déclarées lui-même celles de la prononciation normale. Cependant, on ne peut dire que tous les changements introduits soient heureux. Comme il est intéressant de voir M. Passy à l'œuvre, d'observer ses hésitations et de comparer ses dernières leçons avec celles de ses éditions antérieures et avec les nôtres, j'énumère ici les leçons corrigées de sa 3me édition, en y joignant quelques remarques.

Les corrections: *dȩ füre̜* 3, 7; *dȩ trõ.p* 3, 7; *sȩ mefi̭e* 3, 11; *sȩ li̭êvr* 5, 12; *siflȩ* 9, 1 (au lieu de *t füre̜, t trõ.p, s mefi̭e, s liêvr, sifl)* font augmenter, avec raison, le nombre des *ȩ* sourds. Dans *tpi̭ii* 3, 1; 7, 6; *grã.t* 5, 5; *g dœ* 7, 3; *ke̜gz* 7, 15 (au lieu de *dpi̭ii, grã.d, kdœ, ke̜ks* qui était tout-à-fait erroné) nous rencontrons des assimilations bien fondées. L'auteur observe une règle orthoépique contestable, s'il change l'*e* ouvert de son ancien *te̜ri̭e* en *e* fermé:

teric 3, 12. Les longues introduites dans *rēzē* 3, 16; *diāblẹment* 5, 2; *pāsc* 7, 5 (au lieu de *rczē, diablẹmā, pasc)* permettent également des jugements divers. Les corrections *suai* 3, 10 et *abuaimā* 9, 8, (au lieu de *sua* et *abuamā)* ne peuvent être regardées comme telles, et le nouveau *fc œ̃* 5, 9 (au lieu de *fẹt œ̃)* paraîtra vulgaire à tout le monde.

A la place de la faute d'impression *le* 7, 8, corrigée en *lez*, nous trouvons trois autres: *nõ;* au lieu de *nõ:* 5, 13; *lœ̃r* au lieu de *lœr* 7, 14 et *avãtü.rr* au lieu de *avã.tü.r*, à la fin du morceau.

Dans cette note comme dans les variantes, je passe sous silence les différences de quantité et quelques-unes de qualité qui distinguent notre texte de celui de M. Passy. Celui-ci, adoptant la théorie erronée qui ne connaît au français que des *u, i* et *ü* fermés, ne marque ni des *u, i, ü* ouverts, ni des *u, i, ü* mi-ouverts. Dans les mots en *ār* (*territoire, plupart* et semblables), M. Passy note constamment un *a* long ouvert au lieu de l'*a* long fermé que j'y entends et que j'y figure, d'accord avec tous les orthoépistes allemands. Je ne sais s'il y a ici une différence de dénomination ou une différence de perception. Voir aussi p. XXIX.

P. 3, l. 14 lisez: *küblā.* — P. 14, l. 2: *s'approchait.* — P. 15, l. 16 *travai.* — P. 17, l. 6: *lẹ mürmü.r.*

P. 39 ss. M. G. Paris, après avoir vu ma figuration de son discours, m'a proposé un si grand nombre de corrections intéressantes qu'il m'a paru avantageux de les réunir en groupes et d'y joindre quelques réflexions qui expliqueront comment nous avons pu arriver fréquemment à des notations différentes des mêmes mots et probablement aussi des mêmes sons.

Il n'y a que très peu de cas où il y ait une opposition réelle dans notre manière de percevoir les sons. M. G. Paris qui, du reste, habite Paris depuis sa première enfance (v. p. 39), proteste énergiquement contre l'*œ* fermé et l'*a* ouvert que j'ai entendus dans sa prononciation des mots *fleuve* et *passant* et où il y a eu peut-être un *œ* et un *a* mi-fermé trompeur, et il revendique pour lui des *e* ouverts dans *postérité (pọstẹrite* au lieu de *pọsterite*, p. 43, l. 20) et dans *faisant* (*fẹzā* au lieu de *fẹzā* p. 43, l. 20), tout en conservant à ce dernier mot son *e* sourd réglementaire p. 45, l. 23.

Quelquefois, il y a eu certainement erreur de ma part. Au lieu de préparer d'avance une notation figurée du discours de

M. G. Paris, composée selon les règles de l'orthoépie et individualisée à l'aide des observations faites antérieurement sur la prononciation de mon *sujet*, pour la corriger pendant l'audition, je m'étais contenté, cette fois, de prendre en main la transcription de M. Passy et d'y introduire les divergences de prononciation que je pouvais saisir. Mal m'en a pris. La figuration de M. Passy répond si peu à la prononciation d'un lecteur soigneux, surtout elle supprime tant de lettres prononcées dans la lecture, qu'il m'était extrêmement difficile d'insérer, à la hâte, toutes les lettres qui y manquaient, mais qui se faisaient sentir dans la bouche de M. G. Paris. Il est donc probable que j'en ai oublié quelques-unes. Mais cela n'explique pas tout. Il y a aussi des différences d'une autre nature. Au commencement, j'ai cru que M. G. Paris, en faisant ses observations sur mon texte, a eu dans l'esprit une déclamation oratoire. Ainsi s'expliqueraient sans difficultés, dans ses corrections, le nombre agrandi des *e* sourds, les liaisons plus fréquentes et la non-assimilation des consonnes finales *s* et *d* en *z* et *t* devant des consonnes initiales sonores ou sourdes. Mais M. G. Paris m'assure que, pour me donner ses notes, il s'est relu le texte en question aussi naturellement qu'il a pu, comme il le lirait en famille, sans déclamation. Il ne reste donc que deux possibilités. Ou M. G. Paris, en relisant notre passage, l'a prononcé un peu autrement que dans la lecture qu'il m'en avait faite l'an précédent, ou il a perçu quelquefois les mêmes sons autrement que moi. Il est évident qu'une des deux possibilités n'exclut pas l'autre; au contraire, si M. G. Paris avait prononcé les deux fois absolument de la même manière, cela serait aussi étonnant que si nous avions toujours entendu des sons identiques. Quand on se lit à soi-même, pour se rendre compte de sa propre prononciation, on s'observe involontairement, et involontairement aussi on se rappelle et on se règle sur les théories orthoépiques ou grammaticales que l'on connaît et qu'on approuve. Or, dans notre cas, nous avons affaire à un grammairien de choix, et il ne se peut pas que M. G. Paris n'ait pas un idéal de la bonne prononciation, qu'il réalise quand il a le temps de réfléchir, mais qu'il n'atteint pas toujours dans les moments d'irréflexion. Les notes fournies par lui représentent donc sa prononciation voulue ou idéale, qu'il emploie quand il s'observe, mais qu'il néglige tant soit peu quand

l'intérêt de la matière l'emporte sur celui de la forme. De plus, même dans la prononciation réfléchie du grammairien et de l'orthoépiste, il y a toujours des éléments flottants; si le même grammairien lit le même texte en des temps différents, il se permettra toujours de petites variations, quelque peine qu'il prenne à ne pas se contredire et à rester fidèle à ses propres principes. Je n'ai trouvé, dans une répétition, une conformité presque absolue que dans la bouche de M. Got qui déclamait des rôles qu'ils avaient prononcés déjà des centaines de fois. Avec les mots, avec les inflexions de la voix, même les moindres particularités de la prononciation s'étaient fixées dans sa mémoire. Mais c'est un cas exceptionnel. Comme M. G. Paris ne sait pas son discours par cœur et qu'il ne l'a pas répété autant de fois, il n'est pas possible qu'il ne se soit pas permis lui aussi quelques petites variations, tout en se tenant dans le cadre de sa prononciation idéale ou réfléchie.

A côté de l'élément réfléchi de la prononciation, il y a l'élément inconscient et qui échappe à celui qui parle. On veut prononcer selon les règles ou selon ses propres théories, et pourtant le jeu des organes nous fait proférer involontairement des sons différents des sons intentionnels. Ce qui n'empêche pas qu'on entend ou qu'on croit entendre les sons voulus. Ainsi on se trompe couramment sur sa propre articulation; les meilleurs phonéticiens sont soumis à cette loi, tout autant que les parleurs ingénus. M. l'abbé Rousselot, dans son travail sur *les Modifications phonétiques du langage* (Paris 1891), nous en a donné plusieurs exemples très instructifs. J'ai observé souvent qu'un individu jurait articuler tel ou tel son, tandis que tous ses auditeurs entendaient unanimément un son différent. Mais l'observateur n'est pas infaillible non plus. Outre les préventions causées par des influences orthographiques ou par des théories orthoépiques ou phonétiques, qu'il peut avoir personellement ou en commun avec son sujet d'observation, il peut être trompé par les conditions acoustiques où il se trouve et par des dispositions nationales ou individuelles, enfin par l'expérience plus ou moins parfaite qu'il a des recherches phonétiques. Nous avons dit plus haut (p. xxv) qu'il n'y a pas deux individus qui entendent exactement de la même manière; cela est juste surtout quand il s'agit d'un individu qui parle et d'un autre qui écoute. Dans ce cas-là, il faut toujours

s'attendre à des désaccords même pour des articulations qui, à première vue, paraissent trop opposées pour se prêter à des perceptions et à des interprétations contradictoires.

Ceci dit, passons aux détails!

M. G. Paris augmente, dans ces corrections, le nombre des *e* sourds prononcés: *dȩ̣* (au lieu de *d* ou de *t*): 43, 21; 45, 14; 47, 12, 21; 49, 21; *sȩ̣* (au lieu de *s*) 49, 12; *ōtrȩ̣* 43, 5; 45, 16 (bis); *ã.trȩ̣* 47, 9; 49, 2; *nõ.brȩ̣* 47, 12; *pọsiblȩ̣* 45, 2; *egzã.plȩ̣* 45, 6; *sẹrklȩ̣* 49, 6; *diạlẹktȩ̣* 41, 7; *distẽ.ktȩ̣* 49, 9; *tẹkstȩ̣* 49, 12; *pẹrdȩ̣* 45, 16; *rẹmạrkẹrõ* 45, 6; *sọrtȩ̣* 47, 10; *fọrmȩ̣* 49, 7; *vạstȩ̣* 45, 23. Quelquefois, il y aura eu ici omission de ma part, j'en conviens, sans en être bien persuadé; dans d'autres cas, M. G. Paris aura, dans sa seconde lecture, un peu plus appuyé sur les mots cités. La conséquence était l'articulation plus ou moins nette d'un *e* sourd; car plus il y a d'emphase, plus il y a de *ẹ* prononcés; M.M. Got (p. 77) et de Bornier (p. 95) nous l'ont déjà confirmé. Mais il y a encore plus: c'est la difficulté de saisir avec certitude si un *e* sourd a été articulé ou non. L'oreille la plus délicate se trompe facilement sur la nature de cette voyelle si frêle dans la prononciation française de nos jours. Nous avons déjà appris (p. 61) qu'un orateur peut prononcer distinctement un *e* sourd final, sans que l'auditeur entende autre chose qu'une articulation nette de la consonne précédente: la perception ou la non-perception de ce son ne dépend pas seulement du degré très variable de l'énergie qu'on a employée pour le proférer, mais aussi de la distance qui sépare l'auditeur de l'orateur, et de la finesse de l'oreille de l'observateur. Celui qui parle confond volontiers le faible mouvement d'articulation qu'il a fait pour émettre un *e* sourd, avec le son même; il croit l'avoir prononcé, et pourtant l'*e* ne s'est pas fait sentir, du moins, l'interlocuteur ne l'a pas entendu. M. Rousselot, *l. c.* p. 305 s., a fait des observations identiques sur l'*e* sourd de son patois. Il a examiné des personnes qui ne savaient pas lire, et il ne s'est pas contenté de les écouter, il a tâché de savoir aussi leur sentiment sur la présence ou sur la chute de cette voyelle. Dans ce but, il leur a demandé d'épeler des mots, et de marquer, dans une prononciation très lente, toutes les syllabes. Par là, il a été amené lui aussi à la constatation que nous venons de faire, qu'il n'y a pas accord parfait entre le sentiment du sujet observé

et l'impression auditive de l'observateur, non pas même quand ils appartiennent à une même famille. Dans certains cas, il a cru entendre dans la conversation des *e* qui ne se trouvaient plus dans l'épellation; dans d'autres, l'*e* lui a paru complètement tombé dans le discours, et l'épellation le faisait revivre. Avec cela, nous avons aussi l'explication des quatre exemples où M. G. Paris demande l'omission d'un *e* sourd, contrairement à ce que j'ai noté. Dans *lesã d kote* 43, 14; *parle d frã.s* 47, 22; *e l provãsal* 49, 3, la suppression de l'*e* est très naturelle: *d* (de *de)* et *l* (de *le)* se combinent avec la voyelle qui précède, et deviennent le son final d'une syllabe phonique. Le même procédé peut avoir lieu dans *plü d difikülte* 45, 19; mais alors il y a rencontre de deux *d* qui ne se prononcent guère de suite sans qu'on fasse une petite pause entre eux ou qu'on émette, après le premier *d,* un petit son vocalique transitoire (*d'* ou *dᵉ*). On peut aussi supprimer entièrement l'un des deux *d,* ou indiquer simplement le premier *d* par une légère implosion du *d* unique (explosif) qu'on prononce. Je crois que c'est cette prononciation que M. G. Paris réclame pour notre exemple.

Plusieurs fois, M. G. Paris demande des liaisons où il n'y en a pas dans le texte de M. Passy et où je n'en ai pas marquées non plus. Elles m'auront échappé dans *mez* 45, 8; *frãsez* 49, 12: *vaiiãz* 49, 14, où M. G. Paris est d'accord avec M. Jacob, et probablement aussi dans *kõprãdrõt* 43, 19 (à comparer avec *vient* 43, 17; *aprent* 43, 18; *trãsmetrõt* 43, 19). Dans les autres cas: *lokalz* 41, 2, *lã.gz* 43, 1 6; *moz* 43, 18 et *mez* 41, 16, M. G. Paris doit avoir fait, en me lisant à haute voix, une petite pause après les mots cités, soit pour me donner le temps de le suivre avec ma plume, soit pour une autre raison. Après la pause, la liaison était impossible; mais elle devait revenir quand l'auteur se lisait à lui-même. Dans le *mez* de 41, 16, le *z* n'est guère admissible que dans une diction très accélerée ou quand on prolonge beaucoup la syllabe *me* et qu'on fait sentir une pause dans le mot même, avant l'articulation de *z.*

Il n'y a que l'apparence d'un désaccord, si M. G. Paris réclame les prononciations *espasz* 47, 20 au lieu de *espãz, nüã.sz* 45, 17; 51, 5 au lieu de *nüã.s,* et *etã.dt* 51, 4 au lieu de *etã.d.* A cause des liaisons qui doivent se faire après ces mots, les sons mixtes demandés s'y trouvent en effet comme dans d'autres mots dans une situation analogue et que M. G. Paris n'a pas relevés.

Seulement les éléments sourds et sonores qui existent dans l'articulation et que peut distinguer celui qui parle, sont en général indistinguibles pour l'auditeur. Selon que l'élément sourd ou sonore prévaut dans la prononciation, l'observateur n'entend que l'un ou l'autre. Et comme je notais non les articulations de mes sujets d'observation, mais l'effet acoustique qu'elles me faisaient, il me fallait bien mettre les *s*, *z* ou *d* que j'entendais au lieu des *sz* et *dt* que, sans doute, M. G. Paris avait réellement articulés.

Le même désaccord entre le sentiment du sujet observé et l'impression auditive de l'observateur se retrouve enfin dans les cas des assimilations inconscientes qui se font fréquemment dans la bouche de chaque lecteur sans qu'il s'en aperçoive, mais qui disparaissent, dès qu'il y fait attention, dès que d'inconscient, il devient conscient. Ainsi M. G. Paris rejette *faz* 41, 3 et *t* 43, 21; 45, 21; 49, 8, qu'il veut avoir remplacés par *fas* et *d*, et comme il sait aussi bien que moi qu'en réalité il n'y a ni *z*, *s*, ni *d*, *t* mais encore des sons mixtes (*sz*, *dt*), il m'assure que, du moins, l'élément sourd dans *s (z)* de *fas* et l'élément sonore dans le *d (t)* de la préposition *de* (*e* amuï) l'emportent dans sa prononciation. Je n'en doute point, mais je ne suis pas moins sûr qu'au moment de l'audition, pour moi, peut-être à cause de la distance qui me séparait de lui, c'étaient les éléments contraires qui prévalaient et que j'entendais seuls. J'aurais péché contre mes principes de transcription si j'avais noté autre chose que ce que j'entendais; et M. G. Paris aurait tort de ne pas protester contre une notation qui ne s'accorde pas avec ce qu'il sait propre à lui.

Une autre question très délicate est de savoir comment et quand il faut prononcer des consonnes doubles (voir aussi l'observation de M. Got, p. 77). M. G. Paris en réclame pour *littéraire* (41, 1; 49, 4; *literêr* chez M. Passy), *illettré* (41, 7, d'accord avec l'*illẹtre* de M. Passy); *intellectuel* (41, 12; *ẽtelẹktṷ̂ẹl* chez M. Passy); *immense* (45, 2, d'accord avec l'*immã.s* de M. Passy), *essentiellement* (41, 7), *assimilation* (41, 10), *discernerez* (43, 7), *assignait* (49, 17; une *s* seulement chez M. Passy). A l'exception de *assimilation* et de *assigner*, des *t*, *l*, *m*, *s* doubles sont recommandés, dans ces mots, par la plupart des orthoépistes (cf. ma *Grammatik* I, 93 ss.); mais la science phonétique nie les uns et ne reconnaît les autres qu'avec des restrictions. Les *t* (et *k*) doubles (les ʾ*t*ʿ et ʾ*k*ʿ de notre

transcription), extrêmement rares en français, ne sont en vérité que des *t* et *k* simples, implosifs et explosifs en même temps; les *l, m, n, r, s* doubles sont des *l, m, n, r, s* longues ou segmentées, c'est-à-dire proférées avec une double élévation et un baissement intermédiaire de la voix. Il est très difficile de distinguer par l'oreille les *l, m, n, r, s* simples des mêmes consonnes longues ou segmentées, surtout dans le cas d'une prononciation courante. Là où l'on croit entendre des *t, l, m,* etc. doubles (pour conserver l'expression traditionelle), il n'y a souvent qu'une modification de la voyelle précédente (*i̧mã.s*, peut-être aussi *li̧terêr*, avec *i* ouvert ou mi-ouvert au lieu d'*i* fermé). La plupart des Français que j'ai consultés, ne savaient absolument pas me dire si, dans des mots tels que *discerner, assigner*, ils prononcent une *s* simple qui commence la seconde syllabe ou une *s* segmentée dont la première partie appartient à la syllabe qui précède, la seconde à celle qui suit. Je n'ai pas mieux réussi qu'eux. Quant aux *l, m, n, r* et *k* doubles, j'ai toujours noté ce que j'ai entendu, mais, faute de signes typographiques, j'ai dû renoncer à distinguer les *l, m, r* longues des *l, m, r* segmentées. On trouvera, dans nos textes, quelquefois des *l̄*, (*m̄, n*), où l'on ne s'y attend pas, et plus souvent des *l, m, n* simples, où l'orthographe et l'orthoépie conventionelle font supposer des longues: il est clair pour tout phonéticien qu'il n'en peut pas être autrement.

Je profite de l'occasion pour implorer l'indulgence de toutes les personnes qui m'ont lu des textes et qui peut-être trouveront, comme M. G. Paris, que je n'ai pas toujours bien rendu les sons qu'ils ont ou qu'ils croient avoir prononcés. Il est impossible de ne pas se tromper quelquefois quand on transcrit d'après une seule lecture, et même après une lecture répétée deux fois. Mais, dans la plupart des cas où il y a désaccord, il s'agira, comme dans les exemples dont nous venons de parler, de différences de sentiments qu'il est très intéressant de constater, mais qui ne prouvent pas l'inexactitude de ma notation. En tout cas, je serai reconnaissant de toute observation qu'on voudra bien me faire, et j'en tirerai toujours profit.

M. P. Passy, dans la nouvelle édition de son *Français parlé*, a revisé avec soin aussi sa notation du discours de M. G. Paris. Il a pris à tâche surtout de corriger ses anciennes indications des

longueurs. Il donne comme longues, cette fois, presque toutes les syllabes protoniques qui contiennent une voyelle nasale suivie d'une consonne: *lõ.tã* 41, 1; *tã.tatīv* 41, 2; *ẽ.teresã.t* 41, 2; *etrã.žêr* 41, 3 etc. etc. Il en excepte, on ne voit pas pourquoi: *ẽpōze* 41, 9; *ãsienmã* 41, 12 (à côté de *ã.sien* 47, 18); *ãvirõ* 43, 1 (*ã.virõ* 41, 18); *trãsmetrõt* 43, 19; *ãkôr* 45, 4 (*ã kôr* 43, 5; 47, 17); *kõstitue* 47, 21; *provãso* 49, 19; *õn* 49, 2; *dãz* 49, 6 etc. En réalité, toutes ces longues nouvellement découvertes, qu'elles soient marquées ou non, ne sont que des moyennes, tant que les syllabes en question ne sont pas frappées par un accent oratoire. Il en est de même des longues nouvellement introduites dans:

ōkœ̃ 43, 10; *ōkũn* 51, 2.
kōte 43, 5; *sōta* 49, 19.
žũ.žmã 49, 1; *dẽža* 49, 10.
vêrõ 41, 8, 45, 4; *rârmã* 47, 15; *pâri* 41, 9; 43, 21.
suadīzã 49, 18; *opōzisiõ* 49, 9.
ōsi 41, 2; *sœ.si* 43, 19; *pāsã* 49, 21.
ō muẽ 41, 6; 47, 19; *œ.mêm* 43, 22.
ekskliizīvmã 41, 5; *kültīve* 41, 5; *trāvre* 43, 6; *ekrīvẽ* 49, 5.

La longueur de *dœ.* 51, 2 montre uniquement que, dans la déclamation de M. Passy, ce mot est relevé par l'accent oratoire; dans *propagāsiõ* 41, 10; *asimilāsiõ* 41, 10; *opservāsiõ* 47, 2; *demarkāsiõ* 49, 15, l'auteur se fait partisan de la prononciation parisienne *āsiõ* qui sonne si mal à l'oreille de la plupart des Français.

M. Passy a fait encore beaucoup d'autres corrections: *de metal* 43, 15; *õtre* 45, 16 (d'accord avec M. G. Paris); *ke* 45, 21 (= G. Paris), où nous voyons paraître des *e* sourds supprimés dans les éditions antérieures; *vient* 43, 17 (= G. Paris et J., au lieu de *vien*, devant une voyelle); *iia* 49, 14; *i n õ* 49, 17; *iz* (au lieu de *ilz*) 49, 16, où, probablement pour régulariser, des façons de parler familières obtiennent une préférence très peu méritée; *terituâr* 43, 17 (au lieu de *terituâr*); *võž* 45, 1; *trãzversal* 41, 7 (au lieu de *võž* et *trãsversal*; les orthoépistes reconnaissent toutes les deux prononciations); *fe* 49, 13 (au lieu de *fet*; à corriger aussi dans notre texte). Enfin, M. Passy a corrigé les fautes d'impression de la 2e édition: *frãse* 51, 2 (l. *frãse*), *d frã.s* 47, 22 (l. *d la frã.s*), mais il a laissé subsister *lœ̃* 41, 4 (corrigez *le*). Une nouvelle erreur s'est glissée dans son texte: *de form* 45, 5 (au lieu de *de form*). —

P. 41, note 11 lisez: *vo̯ạzin;* p. 43, l. 16: *kọrs,*; 44, n. 15: *pa* P.; 45, 12: *fĕt ki*; n. 8: *mẹz* J.; 47, 22: *dẹ lạ;* n. 4: *msi̯œ* P. (à insérer devant *mei̯êr*); n. 7: *i* P.; 49, 7: *lāgāž ki pur,;* 49, 13: *šōz si;* 51 n. 1: *ọžọrdi̯i;* 61, l. 2 d'en bas: l. *6;* 79 l. 2 d'en bas: *qu'il;* 80, l. 1 d'en bas: effacez la virgule après *j'apprends.*

Oppeln. — Erdmann Raabe, imprimeur.

LES

ÉPOPÉES FRANÇAISES

ÉTUDE SUR LES ORIGINES ET L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE NATIONALE

Par LÉON GAUTIER
Membre de l'Institut.

Ouvrage trois fois couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

(GRAND PRIX GOBERT EN 1868)

SECONDE ÉDITION, ENTIÈREMENT REFONDUE.

En vente le Tome II . . . . 20 francs.

Parus précédemment:

TOME I. **Histoire externe des Chansons de geste.** 1 vol. in-8 de XII-564 p. 1878. Prix . . . . 20 fr.

TOME III. **Cycle de Charlemagne.** 1 vol. in-8 de XVI-808 pages. 1880. Prix . . . . 20 fr.

TOME IV. **Cycle de Guillaume.** 1 vol. in-8 de XII-576 pages. 1882. Prix . . . . 20 fr.

Les 4 volumes pris ensemble, au lieu de 80 fr. Prix . . . . . . 50 fr.

La reliure en demi-chagrin bleu, tête jaspée, tranches ébarbées, se paye 3 fr. par volume.

Il a été tiré de chaque volume 75 *exemplaires sur papier vergé de Hollande,* au *prix double* de celui du papier ordinaire.

PRÉFACE DU IIe VOLUME DES *ÉPOPÉES FRANÇAISES.*

Edouard Laboulaye, qui voulait bien m'honorer de quelque amitié, n'était point partisan des «éditions revues et considérablement augmentées», et encore moins des «éditions entièrement refondues». Il me le disait un jour avec sa verve habituelle et me mettait en garde contre cette tendance fatale de certains érudits à recommencer sans cesse leurs anciens livres: «Je compose les miens, me disait-il, en toute confiance et loyauté, et les abandonne ensuite à leur destinée. Quant à les refaire, je m'en défends, et préfère en publier de nouveaux.» Voilà certes d'excellents conseils et dont j'aurais dû m'inspirer, lorsque j'entrepris cette seconde édition des *Épopées françaises* qui m'a coûté un si long labeur et où (pour ne parler que du présent volume) je n'ai pas, en quatre cents pages, conservé cent lignes de la première édition.

Il est vrai que je ne suis pas sans excuse. L'Histoire littéraire du moyen âge est une science qui, depuis trente ans, a fait de belles enjambées et a parcouru rapidement un long chemin. Elle a même été si bien renouvelée qu'un livre de 1865, à force de paraître candide, ne

serait pas fort loin de sembler ridicule. C'est ce qui m'a décidé, entre autres motifs, à entreprendre cette édition: œuvre assez ingrate après tout, et dont quelques érudits, peut-être, seront seuls à me savoir gré.

Ils sont vraiment douloureux, ces recommencements d'un vieux livre. On se heurte sans cesse à quelque erreur qu'il faut loyalement redresser. On s'aperçoit (je parle pour moi) qu'on a jadis été trop affirmatif et téméraire. Puis, l'âge est venu. On a plus d'expérience, et moins d'entrain. On n'est plus à la fête, mais au devoir. Une première édition, c'est le printemps; les autres, c'est l'automne.

Telle qu'elle est, cette nouvelle édition rendra peut-être quelques services. Je n'ai pas la prétention d'y avoir été partout original, et je me borne à réclamer, pour certaines parties de mon œuvre, le rôle modeste d'un vulgarisateur de bonne volonté, qui s'est tenu au courant et prend le soin d'indiquer, avec une précision loyale, toutes les sources auxquelles il est remonté. Il me sera sans doute permis d'ajouter que, dans le présent volume comme dans les autres, il y a des éléments vraiment nouveaux et que personne encore n'avait mis en œuvre. J'ai réuni sur les jongleurs un certain nombre de textes qu'aucun érudit, je pense, n'a connus avant moi, et je crois pouvoir, en toute sincérité, me rendre le même témoignage pour tout ce qui touche à l'exécution des chansons de geste, aux dernières chansons en vers, aux romans en prose, à la longue et triste histoire de notre décadence épique. Quand je mis pour la première fois la main à ce gros livre, je me proposais d'offrir au public une vaste synthèse sur les chansons de geste où j'ajouterais les résultats de mes recherches personnelles à ceux que mes devanciers avaient déjà conquis. Je n'ai jamais cessé de me proposer le même but : c'est au public de décider si je l'ai atteint.

Si long qu'ait été le chemin, j'ai eu la consolation d'y rencontrer des mains qui se sont tendues vers moi, des voix qui m'ont encouragé, et ce n'est pas sans quelque émotion que je prononce ici les noms de Guizot et de Natalis de Wailly. D'aussi grands noms ne sauraient me faire oublier ces jeunes amis — mes élèves d'hier — qui, notamment dans le présent volume, se sont fait une joie de venir en aide à leur ancien maître. Je croirais manquer à un devoir si je n'adressais ici mes remercîments à MM. Labande, Vernier et Le Grand. Je dois aux deux premiers la précieuse communication d'un certain nombre de textes inédits sur le fief de la jonglerie de Beauvais et sur le rôle des jongleurs à la cour des ducs de Bourgogne. Le troisième a bien voulu rédiger, sous ma direction, cette Bibliographie des chansons de geste qui est peut-être faite pour donner à mon œuvre un caractère plus marqué d'utilité pratique. C'est là une qualité que les érudits contemporains tiennent à bon droit en haute estime et qui les rend parfois indulgents pour les défauts des autres et pour les leurs.

Un de ces défauts dont il convient que je m'accuse et que l'excellent M. Laboulaye aurait eu quelque peine à me pardonner, c'est d'avoir fait attendre plus de dix ans la publication de ce tome II, et surtout de le publier si longtemps après les tomes III et IV. Je sens, mieux que personne, tous les inconvénients qu'entraîne une telle interversion. Il est

certain que ce présent volume est scientifiquement en progrès sur les autres; qu'il est plus « au courant »; qu'il offre fatalement des répétitions plus ou moins heureuses, des raccords plus ou moins adroits, et, chose plus regrettable, que je me vois forcé d'y combattre plus d'une fois les thèses des volumes suivants et de me réfuter moi-même ... par avance. J'expliquerais bien à mes lecteurs les causes d'un retard qui est en apparence inexplicable, s'ils pouvaient y prendre quelque intérêt. J'estime qu'il vaut mieux ne pas les importuner pas des excuses trop personnelles, et « battre ma coulpe ».

Les *Epopées françaises* ont rempli dans ma vie près de vingt ans de travail.

Si j'ai fait un peu mieux connaître notre vieille poésie nationale, si je l'ai fait un peu mieux aimer; si j'ai contribué à lui ouvrir la porte si longtemps fermée des programmes et des examens universitaires et à faire enfin placer le *Roland* près de l'*Iliade* : *longo proximus intervallo;* si surtout, au lendemain de désastres sans nom, j'ai pu raviver un peu l'amour pour la chère patrie française, en montrant que tous les Roncevaux sont glorieusement réparables; si le nom de Roland — avec celui de Jeanne d'Arc qui est plus français encore — a pu servir de ralliement aux âmes éprises d'un véritable patriotisme; si je puis dire enfin, sans trop de vanité, que je n'ai pas été tout à fait étranger à cette magnifique et salutaire résurrection;

S'il en est ainsi, je n'aurai pas perdu ma peine et mon *ahan*, et ce n'est pas sans quelque consolation que je déposerai ma plume et prendrai enfin congé des mes lecteurs.

20 septembre 1892. Léon GAUTIER.

---

que ses nombreux travaux publiés de son vivant, doit assurer à son nom une gloire impérissable, est précisément celui que l'on connaissait le moins jusqu'à présent. Demeuré inédit jusqu'à nos jours, le **Dictionnaire historique de l'ancien langage françois,** ce merveilleux monument de patience et d'érudition, serait encore inaccessible à tous les amis de notre langue, sans la courageuse entreprise formée si généreusement et si bien menée à bonne fin par M. L. FAVRE.

Lacurne de Sainte-Palaye, né à Auxerre en 1697, mort en 1781, membre de l'Académie des Inscriptions en 1724 et de l'Académie française en 1758, a consacré la plus grande partie de son existence à réunir les matériaux d'un **Dictionnaire historique de l'ancien langage françois.** «*Mes lectures, qui tendoient toutes au même but,*» dit-il dans le prospectus qu'il fit paraître en 1756, «*m'ont mis en état de rassembler une multitude immense de mots surannés. J'ai cru pouvoir en composer, je ne dirai pas un Glossaire aussi savant et aussi bien fait que celui de Du Cange; mais du moins un ouvrage de même nature qui auroit aussi son utilité. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de me former sur cet excellent modèle. En réunissant sous un même point de vue, dans l'ordre alphabétique, les vieux mots épars dans un grand nombre d'auteurs de tous les âges, j'ai voulu représenter fidèlement notre ancienne langue. Il m'a donc paru nécessaire de l'étudier dans tous ses rapports et dans toutes les variétés, pour me déterminer sur le choix des mots que je devois faire entrer dans cette collection, ou que je pouvois en exclure.*

Dans ces quelques lignes, Lacurne de Sainte-Palaye expose le plan de son Dictionnaire. Son modèle a été Du Cange, et nous pouvons dire que, s'il ne l'a pas dépassé, au moins il l'a égalé. Il prend chaque mot de notre ancien français à son origine, il en donne l'étymologie, l'histoire, l'explication, et le fait suivre de nombreux extraits d'anciens auteurs poètes ou prosateurs qui l'ont employé.

Non seulement on suit ainsi chaque mot à travers les siècles, mais les citations font connaître, de la manière la plus exacte, les diverses acceptions dans lesquelles le mot a été pris. Cette méthode est excellente et ne laisse aucun doute dans l'esprit sur la signification vraie et réelle des mots de notre ancien français.

Nous ne serions pas quitte envers M. FAVRE si nous nous bornions à constater l'irréprochable exécution matérielle de l'immense livre qu'il à entrepris; il faut dans son ouvrage réserver une large part au savoir philologique, aux connaissances littéraires. On ne pouvait pas se borner à imprimer avec fidélité le manuscrit de Sainte-Palaye; il était indispensable d'y joindre des notes propres à indiquer les progrès et les transformations que la science philologique a réalisés depuis la fin du XVIIIe siècle. En outre, la disposition de chacun des articles du Dictionnaire, le catalogue des variantes orthographiques traversées par chacun des mots, réclamaient quelque chose de plus que l'habileté d'un typographe consommé; il fallait un philologue, un homme familier avec les monuments de l'ancien idiome et avec toutes les questions que cette étude a successivement fait naître. M. FAVRE a été incontestablement à la hauteur de son entreprise. Il a donc moins fait œuvre d'éditeur, dans l'acception ordinaire du mot, que

de philologue et de savant. Aidé par un spécialiste de grand mérite, M. Pajot, archiviste paléographe, il a pu triompher de maintes difficultés, et ce labeur immense et complexe n'a cependant été l'œuvre que de sept années. Quant à la condition matérielle du livre, elle est irréprochable; aucuns soins, aucuns frais n'ont été épargnés. On sent que l'éditeur n'a point voulu faire une simple spéculation, mais bien plutôt élever à notre langue un monument durable et digne de gagner les siècles à venir.

La notice biographique sur Lacurne de Sainte-Palaye, rédigée par L. Favre, est un document d'une réelle valeur historique et littéraire. Il y a joint diverses autres pièces non moins intéressantes, parmi lesquelles on ne peut se dispenser de citer les **Curiosités françoises,** ou recueil de plusieurs belles proprietez, avec une infinité de proverbes et quolibets, pour l'explication de toutes sortes de livres, par Antoine Oudin. (Rouen et Paris, Antoine de Sommaville, MDCLVI.)

Cette espèce de dictionnaire du bas langage occupe les pages 204 à 373 du tome X et fait excellemment suite au *Glossaire* de Sainte-Palaye.

Enfin le dernier volume se termine par une bibliographie complète des ouvrages imprimés de La Curne et par une liste d'environ cent manuscrits de notre auteur conservés à la Bibliothèque nationale et à celle de l'Arsenal.

Il n'est pas un érudit, pas une personne s'occupant d'études historiques et philologiques, de recherches dans les archives, dans les cartulaires, dans les chartes en langue vulgaire du XI[e] au XVI[e] siècle, ou voulant connaître la signification et l'origine des termes employés par nos vieux chroniqueurs et nos anciens écrivains, qui ne soient desireux de posséder le *Dictionnaire* de Lacurne de Sainte-Palaye.

RECUEIL DES HISTORIENS DES GAULES ET DE LA FRANCE.

Nouvelle édition, conforme à l'ancienne et publiée sous la direction de M. Léopold DELISLE, membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque Nationale.

19 vol. in-folio, br. Paris, 1869—1880, Prix : 950 fr. Net : 360. Emballage 7 fr. — Vol. séparés : I, 60 fr.; III, 50 fr.; IV, V, VI, et XIII, à 45 fr.; VII, VIII, IX, à 35 fr.; X à XII et XIV à XIX, 30 fr. chacun.

Prix des reliures, travail solide, pour les 19 volumes :

Demi-chagrin, tr. dorées, *net.*	200 fr.
Demi-rel. chagrin, amat., tête dorée, *net.*	180 fr.
Demi-reliure chagrin, tr. peigne, *net.*	150 fr.
Basane racine, tranches jaspées, *net.*	165 fr.
Basane racine, tr. rouges, *net.*	200 fr.
Toile pleine, tr. ébarbées, *net.*	100 fr.

Cette nouvelle édition est une réimpression, page pour page et ligne pour ligne, de la première édition, de sorte que l'une peut compléter l'autre.

Tout acheteur nouveau des 19 volumes sera inscrit d'office comme souscripteur aux tomes XX à XXIII, au prix net de **30 francs par volume.** Aux anciens souscripteurs (ceux de M. Palmé), ces 4 volumes ne peuvent être fournis qu'au prix de **50 fr.** chacun.

Ce que BRUNET *(Manuel du Libraire,* t. I, col. 1174) disait en 1860 du **Recueil des Historiens,** avant que M. Palmé eût réimprimé l'ouvrage, sera vrai de nouveau dans très peu de temps, car les exemplaires complets n'existent plus qu'au nombre de 60 *(soixante)*, et j'ai l'espoir fondé de les écouler en quelques mois.

«La collection complète, dit BRUNET, est devenue rare, et le prix, qui en a presque doublé depuis quelques années, est aujourd'hui d'environ 2000 francs.»

